



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PROPERTY OF

*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

1

1

1





ŒUVRES
DE
VOLTAIRE

DUYRS

TAIRÉ

ŒUVRES
DE
VOLTAIRE

Avec Notice, Notes & Variantes

PAR
FREDÉRIC DILLAYE

ROMANS

TOME DEUXIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—
M DCCC LXXVIII

Storage

~~Undergraduate~~
~~Library~~

PQ
2081

.A1 R
1877

v. 2

CANDIDE

OU

L'OPTIMISME,

TRADUIT DE L'ALLEMAND M. LE DOCTEUR RALPH

Avec les additions qu'on a trouvées
dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden
l'an de grâce 1759.





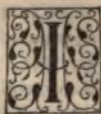
CANDIDE

ou

L'OPTIMISME.

CHAPITRE PREMIER.

*Comment Candide fut élevé
dans un beau château,
comment il fut chassé d'icelui.*



Il y avait en Westphalie, dans le château de M. le baron de *Thunder-ten-tronckh*, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son ame. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était le fils de la sœur de monsieur le baron, & d'un bon & honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut

jamais épouser, parce qu'il n'avait pu prouver que soixante & onze quartiers, & que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monsieur le baron était un des plus puissans seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte & des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin; ses palefreniers étaient ses piqueurs; le vicaire du village était son grand aumônier. Ils l'appelaient tous *Monseigneur*, & ils riaient quand il faisait des contes.

Madame la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très-grande considération, & faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille *Cunégonde*, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur *Pangloss* était l'oracle de la maison, & le petit *Candide* écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge & de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphyfico-théologo-cosmolo-nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, & madame la meilleure des baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent

être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chauffées, & nous avons des chaufferes. Les pierres ont été formées pour être taillées & pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très-beau château; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé; & les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année : par conséquent ceux qui ont avancé que tout est bien, ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement & croyait innocemment; car il trouvait mademoiselle *Cunégonde* extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de *Thunder-ten-tronckh*, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle *Cunégonde*, le troisième de la voir tous les jours, & le quatrième d'entendre maître *Pangloss*, le plus grand philosophe de la province, & par conséquent de toute la terre.

Un jour *Cunégonde*, en se promenant auprès du château dans le petit bois qu'on appelait *parc*, vit entre des broussailles le docteur *Pangloss* qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très-jolie et très-décile. Comme mademoiselle *Cunégonde* avait beaucoup de dispositions pour les sciences, elle

observa sans souffler les ex
elle fut témoin; elle vit cla
fante du docteur, les effets
retourna toute agitée, toute
du désir d'être savante, for
bien être la raison suffisante
pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra *Candide* et
& rougit : *Candide* rougit au
d'une voix entre-coupée; &
savoir ce qu'il disait. Le len
comme on sortait de table, e
se trouvèrent derrière un
laisa tomber son mouchoir,
elle lui prit innocemment la
baïsa innocemment la main d
avec une vivacité, une sensibi
particulière; leurs bouches se
yeux s'enflammèrent, leurs
leurs mains s'égarèrent. M. le
ten-tronckh passa auprès du
cette cause & cet effet, chassa
grands coups de pied dans le
s'évanouit : elle fut soufle
baronne dès qu'elle fut revenu
fut consterné dans le plus beau
des châteaux possibles.

don
suffi
s'e
npli
irrai
, qe

CHAPITRE II.

*Ce que devint Candide
parmi les Bulgares.*

iteau
njos
l'as
diner
ndid



CANDIDE, chassé du paradis terrestre, marcha long-temps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons; la neige tombait à gros flocons. *Candide* tout transi se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle *Valdberghoff-tourarb-dikdorff*, n'ayant point d'argent, mourant de faim & de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très-bien fait, & qui a la taille requise; ils s'avancèrent vers *Candide*, & le prièrent à dîner d'un air très-civilement. Messieurs, leur dit *Candide* avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon cot. Ah, Monsieur! lui dit un des bleus, les personnes de votre figure & de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut? Oui, Messieurs, c'est ma taille, dit-il en

efant la révérence. Ah, Mo-
table; non-seulement nous ve-
nous ne souffrirons jamais
vous manque d'argent; les
que pour se secourir les uns
raison, dit *Candide*; c'est ce
toujours dit, & je vois bien q
On le prie d'accepter quelq
& veut faire son billet, on n'en
à table. N'aimez-vous pas te
répond-il, j'aime tendrement
gonde. Non, dit l'un de ces
demandons si vous n'aimez
des Bulgares? Point du tou
jamais vu. — Comment? c'
rois, & il faut boire à sa sa-
tiers, Messieurs; & il boit. C
vous voilà l'appui, le soutien
des Bulgares; votre fortune
est assurée. On lui met sur-
pieds, & on le mène au régim
à droite, à gauche, hausser l
bague, coucher en joue,
& on lui donne trente coups
il fait l'exercice un peu moir
que vingt coups; le furlend
que dix, & il est regardé par
un prodige.

Candide tout stupéfait ne
trop bien comment il était u

beau jour de printemps de s'aller promener, mar-
 chant tout droit devant lui, croyant que c'était
 un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce
 animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il
 n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres
 héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui
 le mènent au cachot. On lui demanda juridiquement
 ce qu'il aimait le mieux, d'être fustigé trente-six fois
 par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze
 balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire
 que les volontés sont libres, & qu'il ne voulait ni
 l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il se déter-
 mina, en vertu du don de DIEU, qu'on nomme
liberté, à passer trente-six fois par les baguettes; il
 eut effuyé deux promenades. Le régiment était composé
 de deux mille hommes; cela lui composa quatre
 mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du
 cou jusqu'au cul, lui découvrirent les muscles & les
 nerfs. Comme on allait procéder à la troisième
 course, *Candide* n'en pouvant plus, demanda en
 grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser
 la tête; il obtint cette faveur; on lui banda les
 yeux; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares
 passe dans ce moment, s'informe du crime de
Candide; & comme ce roi avait un grand génie,
 il ne reçut pas de peine de ce qu'il apprit de *Candide*, qu'
 c'était un jeune métaphysicien fort ignorant de
 choses de ce monde, & il lui accorda sa grâce avec
 une clémence qui sera louée dans tous les journaux
 & dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit
Candide d'une jambe qui lui gênait. Il s'avisa

Candide en trois semaines avec les émolliens enseignés par *Dioscoride*. Il avait déjà un peu de peau, & pouvait marcher quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares.

CHAPITRE III.

*Comment Candide
se sauva d'entre les Bulgares,
& ce qu'il devint.*



RIEN n'était si beau, si lesté, si brillant si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eût jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord un peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. *Candide*, qui tremblait comme un philosophe, se cachait du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets & des causes.

ei- passa par-dessus des tas de morts & de mourans,
lu, & gagna d'abord un village voisin; il était en
Ts cendres : c'était un village abare que les Bulgares
avaient brûlé selon les lois du droit public. Ici des
vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs
femmes égorgées, qui tenaient leurs enfans à leurs
mamelles sanglantes; là des filles éventrées, après
avoir affouvi les besoins naturels de quelques héros,
rendaient les derniers soubpirs; d'autres à demi-
brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la
mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à
côté de bras & de jambes coupés.

ant *Candide* s'enfuit au plus vite dans un autre vil-
ées lage : il appartenait à des bulgares, & les héros
ois abares l'avaient traité de même. *Candide* toujours
ien marchant sur des membres palpitans, ou à travers
es des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la
rd: guerre, portant quelques petites provisions dans son
suis biffac, & n'oubliant jamais mademoiselle *Cunégonde*.
iro Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hol-
'ac lande; mais ayant entendu dire que tout le monde
e l était riche dans ce pays-là, & qu'on y était chrétien,
lvs il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il
Ca l'avait été dans le château de M. le baron avant
act qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de made-
moiselle *Cunégonde*.

qu Il demanda l'aumône à plusieurs graves person-
lnt nages qui lui répondirent tous, que s'il continuait à
par faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de
s. correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur le regardant de travers, lui dit : Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cause ? Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement *Candide* ; tout est enchaîné nécessairement & arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de mademoiselle *Cunégonde*, que j'aie passé par les baguettes, & il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'antechrist ? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit *Candide* ; mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre : va coquin ; va, misérable, ne m'approche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre & avifant un homme qui doutait que le pape fût ante-christ, lui répandit sur le chef un plein... O ciel à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames !

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon anabaptiste, nommé *Jacques*, vit la manière cruelle & ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères un être à deux pieds sans plumes, qui avait une ame il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain & de la bière, lui fit présent de deux florins, & voulut même lui apprendre à travailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hol

lande. *Candide* se prosternant presque devant lui s'écriait : Maître *Pangloss* l'avait bien dit que tout était au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ce monsieur à manteau noir, & de madame son épouse.

Le lendemain, en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, & parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, & crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE IV.

*Comment Candide rencontra
son ancien maître de philosophie
le docteur Pangloss,
& ce qui en advint.*

CANDIDE, plus ému encore de compassion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabaptiste *Jacques*. Le fantôme le regarda fixement, versa des larmes, & futa à son cou. *Candide* effrayé recule. Hélas ! dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher *Pangloss* ? Qu'entends-je ? vous, mon cher maître ! vous,

dans cet état horrible! quel malheur vous est-il donc arrivé? pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? qu'est devenue mademoiselle *Cunégonde*, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature? Je n'en peux plus, dit *Pangloss*. Aussitôt *Candide* le mena dans l'étable de l'anabaptiste, où il lui fit manger un peu de pain; & quand *Pangloss* fut refait: Hé bien! lui dit-il, *Cunégonde*? Elle est morte, reprit l'autre. *Candide* s'évanouit à ce mot: son ami rappela ses sens avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. *Candide* rouvre les yeux. *Cunégonde* est morte! Ah! meilleur des mondes, où êtes-vous? Mais de quelle maladie est-elle morte? ne serait-ce point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grands coups de pied? Non, dit *Pangloss*, elle a été éventrée par des soldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être; ils ont cassé la tête à monsieur le baron qui voulait la défendre; madame la baronne a été coupée en morceaux; mon pauvre pupille traité précisément comme sa sœur; & quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans un baronnie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare.

A ce discours *Candide* s'évanouit encore; mal revenu à soi, & ayant dit tout ce qu'il devait dire il s'enquit de la cause & de l'effet, & de la raison

vous est dans le plus mademoiselle f-d'œuvre de fols. Aussitôt baptiste, où i nd Pangloj nde? Elle e it à ce mot de mauvai dans l'étable st morte! Ah ais de quell nt de m'avoi er son père: yfs, elle a é s avoir é cassé la tête endre; m aux; m e sa soeur pierre si as un a rien ve ans us eur bu ; ma it dir raiso

suffisante qui avait mis *Panglofs* dans un si p état. Hélas! dit l'autre, c'est l'amour: l'amou consolateur du genre humain, le conservateu l'univers, l'ame de tous les êtres sensibles, le te amour. Hélas! dit *Candide*, je l'ai connu cet am ce souverain des cœurs, cette ame de notre am ne m'a jamais valu qu'un baiser & vingt coup pieds au cul. Comment cette belle cause a-t-ell produire en vous un effet si abominable?

Panglofs répondit en ces termes: O mon *Candide!* vous avez connu *Paquette*, cette suivante de notre auguste baronne; j'ai goûté ses bras les délices du paradis, qui ont produi tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré; en était infectée, elle en est peut-être morte. *Paq* tenait ce présent d'un cordelier très-savant qui remonté à la source, car il l'avait eu d'une v comtesse, qui l'avait reçue d'un capitaine de c lerie, qui la devait à une marquise, qui la t d'un page, qui l'avait reçue d'un jésuite, qui novice l'avait eue en droite ligne d'un des co gnons de *Christophe Colomb*. Pour moi, je donnerai à personne, car je me meurs.

O *Panglofs!* s'écria *Candide*, voilà une étr généalogie; n'est-ce pas le diable qui en fu fouche? Point du tout, répliqua ce grand hom c'était une chose indispensable dans le meilleu mondes, un ingrédient nécessaire; car si *Co* n'avait pas attrapé dans une Ile de l'Amérique maladie qui empoisonne la source de la généra

qui souvent même empê
évidemment l'opposé du
n'aurions ni le chocolat n
observer que jusqu'aujour
cette maladie nous est p
verse. Les Turcs, les In
nois, les Siamois, les
pas encore; mais il y
qu'ils la connaissent à
siècles. En attendant ell
grès parmi nous, &
armées composées d'h
élevés, qui décident du
affurer que quand tren
en bataille rangée co
nombre, il y a environ
côté.

Voilà qui est admirabl
vous faire guérir. Eh ! c
glofs, je n'ai pas le fo
l'étendue de ce globe or
ni prendre un lavement
ait quelqu'un qui paye

Ce dernier discours d
jeter aux pieds de son ch
& lui fit une peinture
son ami était réduit, que
à recueillir le docteur Pa
dépens. *Panglofs* dans
& une oreille. Il écrivait

l'arithmétique. L'anabaptiste *Jacques* en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. *Pangloss* lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. *Jacques* n'était pas de cet avis. Il faut bien, disait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, & ils sont devenus loups. Dieu ne leur a donné ni canons de vingt-quatre, ni baïonnettes, & ils se sont fait des baïonnettes & des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes & la justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. Tout cela était indispensable, répliquait le docteur borgne, & les malheurs particuliers font le bien général, de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, & plus tout est bien. Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, & le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête à la vue du port de Lisbonne.

CHAPITRE V.

*Tempête, naufrage,
tremblement de terre, & ce qui advint
du docteur Pangloss, de Candide
& de l'anabaptiste Jacques.*



A moitié des passagers affaiblis, expirans de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs, & dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris & faisait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait, personne ne commandait. L'anabaptiste aidait un peu à la manœuvre; il était sur le tillac; un matelot furieux le frappe rudement, & l'étend sur les planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse, qu'il tomba hors du vaisseau la tête la première. Il restait suspendu & accroché à une partie du mât rompue. Le bon Jacques court à son secours, l'aide à remonter, & de l'effort qu'il fit il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. *Candide* approche, voit son bienfaiteur

qui reparaît un moment & qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer, le philosophe *Pangloss* l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait à *priori*, le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la réserve de *Pangloss*, de *Candide* & de ce brutal matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où *Pangloss* & *Candide* furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, & brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flamme & de cendres couvrent les rues & les places publiques; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondemens, & les fondemens se dispersent; trente mille habitans de tout âge & de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot difait en sifflant & en jurant : Il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène, difait *Pangloss*? Voici le dernier jour du monde, s'écriait *Candide*. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre &, ayant

cuvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites & au milieu des mourans & des morts. *Pangloss* le tirait cependant par la manche; Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre temps. Tête & sang, répondit l'autre, je suis matelot & né à Batavia; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle!

Quelques éclats de pierre avaient blessé *Candide*; il était étendu dans la rue & couvert de débris. Il disait à *Pangloss*: Hélas! procure-moi un peu de vin & d'huile; je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit *Pangloss*; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée; mêmes causes, mêmes effets; il y a certainement une trainée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit *Candide*; mais pour DIEU, un peu d'huile & de vin. Comment probable? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. *Candide* perdit connaissance, & *Pangloss* lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitans

pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes; mais *Panglofs* les consola, en leur assurant que les choses ne pouvaient être autrement; car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont : car tout est bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole & dit : Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à votre excellence, répondit *Panglofs* encore plus poliment; car la chute de l'homme & la malédiction entraînent nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté? dit le familier. Votre excellence m'excusera, dit *Panglofs*; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue; car il était nécessaire que nous fussions libres; car enfin la volonté déterminée... *Panglofs* était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son esclave qui lui versait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

CHAPITRE VI.

*Comment on fit un bel auto-da-fé
pour empêcher
les tremblemens de terre,
& comment Candide fut fessé.*



PRÈS le tremblement de terre, qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé; il était décidé par l'université de Coïmbre, que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, & deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur *Pangloss* & son disciple *Candide*, l'un pour avoir parlé & l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartemens d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *sanbenito*, & on orna leurs têtes de mitres de papier :

la mitre & le *sanbenito* de *Candide* étaient peints de flammes renversées & de diables qui n'avaient ni queues ni griffes : mais les diables de *Pangloss* portaient griffes & queues, & les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, & entendirent un sermon très-pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. *Candide* fut fessé en cadence pendant qu'on chantait; le biscayen & les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, & *Pangloss* fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide, épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que font donc les autres? passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares; mais, ô mon cher *Pangloss*! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre sans que je sache pourquoi! ô mon cher anabaptiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port! ô mademoiselle *Cunégonde*, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre!

Il s'en retournait, se soutenant à peine; prêché, fessé, abusé & béni, lorsqu'une vieille l'aborda, & lui dit : Mon fils, prenez courage, suivez-moi.

CHAPITRE VII.

*Comment une vieille prit soin
de Candide, & comment
il retrouva ce qu'il aimait.*



CANDIDE ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une masure : elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger & à boire ; elle lui montra un petit lit assez propre ; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, & que notre-dame d'*Atocha*, monseigneur S^t *Antoine* de Padoue, & monseigneur S^t *Jacques* de Compostelle prennent soin de vous : je reviendrai demain. *Candide*, toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, & encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main. Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille ; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez & dormez.

Candide, malgré tant de malheurs, mangea & dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeuner, visite son dos, le frotte elle-même d'une autre pommade : elle lui apporte ensuite à dîner : elle revient sur le soir & apporte à souper. Le sur-

lendemain elle fit encore les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous? lui disait toujours *Candide*; qui vous a inspiré tant de bonté? quelles grâces puis-je vous rendre? La bonne femme ne répondait jamais rien: elle revint sur le soir, & n'apporta point à souper; venez avec moi, dit-elle, & ne dites mot. Elle le prend sous le bras, & marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille: ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins & de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre; elle mène *Candide* par un escalier dérobé, dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocart, referme la porte, & s'en va. *Candide* croyait rêver, & regardait toute sa vie comme un songe funeste, & le moment présent comme un songe agréable.

La vieille reparut bientôt; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, & couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à *Candide*. Le jeune homme approche; il lève le voile d'une main timide. Quel moment! quelle surprise! il croit voir mademoiselle *Cunégonde*; il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. *Cunégonde* tombe sur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses; ils reprennent leurs sens, ils se parlent: ce sont d'abord des mots entrecoupés, des demandes & des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, & les laisse en liberté. Quoi! c'est vous,

lui dit *Candide*, vous vivez ! Je vous
 Portugal ! On ne vous a donc pas vio
 vous a point fendu le ventre, comme le
Pangloss me l'avait assuré ? Si fait, c
Cunégonde ; mais on ne meurt pas touj
 deux accidens. — Mais votre père &
 ont-ils été tués ? Il n'est que trop vrai
gonde en pleurant. — Et votre frère ? —
 a été tué aussi. — Et pourquoi êtes-vous
 gal ? & comment avez-vous su que j'y é
 quelle étrange aventure m'avez-vous fa
 dans cette maison ? Je vous dirai tout ce
 la dame ; mais il faut auparavant que
 preniez tout ce qui vous est arrivé depu
 innocent que vous me donnâtes, & les coi
 que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un prof
 & quoiqu'il fût interdit, quoique fa
 & tremblante, quoique l'échine lui fît
 de mal, il lui raconta de la maniè
 tout ce qu'il avait éprouvé depu
 leur séparation. *Cunégonde* levait
 elle donna des larmes à la mo
 tiste & de *Pangloss* ; après qu
 termes à *Candide*, qui ne per
 & qui la dévorait des yeux.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Cunégonde.

J'ÉTAIS dans mon lit & je dormais profondément quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh; ils égorgèrent mon père & mon frère, & coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer; cela me fit revenir, je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche, dont je porte encore la marque. Hélas! j'espère bien la voir, dit le naïf *Candide*. Vous la verrez, dit *Cunégonde*, mais continuons. Continuez, dit *Candide*.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire. Un capitaine bulgare entra, il me vit toute sanglante, & le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, & le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser & m'em-

mena prifonnière de guerre dans fon quartier. Je blanchiffais le peu de chemifes qu'il avait, je feffais fa cuifine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer; & je ne nierai pas qu'il ne fût très-bien fait, & qu'il n'eût la peau blanche & douce; d'ailleurs peu d'efprit, peu de philofophie : on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur *Panglofs*. Au bout de trois mois ayant perdu tout fon argent, & s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un juif nommé dom *Iffacar*, qui trafiquait en Hollande & en Portugal, & qui aimait paffionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma perfonne, mais il ne pouvait en triompher; je lui ai mieux réfifté qu'au foldat bulgare. Une perfonne d'honneur peut être violée une fois, mais fa vertu s'en affermit. Le juif pour m'appriivoifer me mena dans cette maifon de campagne que vous voyez. J'avais cru jufque-là qu'il n'y avait rien fur la terre de fi beau que le château de Thunder-ten-tronckh; j'ai été détrompée.

Le grand inquisiteur m'aperçut un jour à la meffe, il me lorgna beaucoup, & me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires fecretes. Je fus conduite à fon palais, je lui appris ma naiffance; il me repréfenta combien il était au-deffous de mon rang d'appartenir à un ifraélite. On propofa de fa part à dom *Iffacar* de me céder à monfeigneur. Dom *Iffacar*, qui eft le banquier de la cour, & homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon juif

intimidé conclut un marché, par lequel la maison & moi leur appartiendraient à tous deux en commun; que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis & le jour du sabbat, & que l'inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles; car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi ou à la nouvelle. Pour moi, j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux, & je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

Enfin pour détourner le fléau des tremblemens de terre, & pour intimider dom *Isaac*, il plut à monseigneur l'inquisiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée; on servit aux dames des rafraichissemens entre la messe & l'exécution. Je fus à la vérité saisie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs & cet honnête biscayen qui avait épousé sa commère, mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un sanbenito, & sous une mitre, une figure qui ressemblait à celle de *Pangloss*! je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens que je vous vis dépouillé tout nu; ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche & d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentimens qui

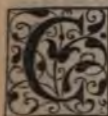
m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire : Arrêtez, barbares, mais la voix me manqua, & mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé, comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable *Candide* & le sage *Pangloss* se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, & l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur dont je suis la bien-aimée? *Pangloss* m'a donc bien cruellement trompée quand il me disait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, & tantôt prête de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain dom *Iffacar*, de mon abominable inquisiteur, de la pendaïson du docteur *Pangloss*, de ce grand *miserere* en faux-bourdon pendant lequel on vous fessait, & surtout du baiser que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai DIEU, qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir soin de vous, & de vous amener ici dès qu'elle le pourrait, Elle a très-bien exécuté ma commission; j'ai goûté le plaisir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appétit, commençons par souper.

Les voilà qui se mettent tous deux à table, & après le souper ils se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé; ils y étaient quand le signor dom *Iffacar*, l'un des maîtres de la maison, arriva. C'était le jour du sabbat. Il venait jouir de ses droits, & expliquer son tendre amour.

CHAPITRE IX.

*Ce qui advint de Cunégonde,
de Candide,
du grand inquisiteur & d'un juif.*



ET *Iffacar* était le plus colérique hébreu qu'on eût vu dans Israël depuis la captivité en Babylone. Quoi! dit-il, chienne de Galiléenne, ce n'est pas assez de monsieur l'inquisiteur? il faut que ce coquin partage aussi avec moi? En disant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, & ne croyant pas que son adverse partie eût des armes, il se jette sur *Candide*; mais notre bon Westphalien avait reçu une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, & vous étend l'israélite roide mort sur le carreau aux pieds de la belle *Cunégonde*.

Sainte Vierge! s'écria-t-elle, qu'allons-nous deve-

nir? un homme tué chez moi! si la justice vient, nous sommes perdus. Si *Pangloss* n'avait pas été pendu, dit *Candide*, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défaut consultons la vieille. Elle était fort prudente, & commençait à dire son avis, quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à monseigneur l'inquisiteur. Il entre & voit le fessé *Candide* l'épée à la main, un mort étendu par terre, *Cunégonde* effrayée & la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de *Candide*, & comment il raisonna : Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement brûler; il pourra en faire autant de *Cunégonde*; il m'a fait fouetter impitoyablement; il est mon rival; je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net & rapide; &, sans donner le temps à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, & le jette à côté du juif. En voici bien d'une autre, dit *Cunégonde*; il n'y a plus de rémission; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un juif & un prélat? Ma belle demoiselle, répondit *Candide*, quand on est amoureux, jaloux & fouetté par l'inquisition, on ne se connaît plus.

La vieille prit alors la parole, & dit : Il y a trois chevaux andalous dans l'écurie avec leurs felles & leurs

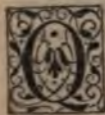
brides, que le brave *Candide* les prépare; madame a des moyadors & des diamans: montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & allons à Cadix; il fait le plus beau temps du monde, & c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussitôt *Candide* selle les trois chevaux; *Cunégonde*, la vieille & lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la sainte hermandad arrive dans la maison; on enterre monseigneur dans une belle église, & on jette *Iffacar* à la voirie.

Candide, *Cunégonde* & la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna au milieu des montagnes de la Sierra-Morena; & ils parlaient ainsi dans un cabaret.

CHAPITRE X.

*Dans quelle détresse Candide,
Cunégonde & la vieille
arrivent à Cadix,
& de leur embarquement.*



ut-a donc pu me voler mes pistoles & mes diamans? disait en pleurant *Cunégonde*; de quoi vivrons-nous? comment ferons-nous? où trouver des inquisiteurs & des juifs qui m'en donnent d'autres? Hélas! dit la vieille, je soupçonne

fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos; DIEU me garde de faire un jugement téméraire, mais il entra deux fois dans notre chambre, & il partit long-temps avant nous. Hélas! dit *Candide*, le bon *Pangloss* m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle *Cunégonde*? Pas un maravédis, dit-elle. Quel parti prendre, dit *Candide*? Vendons un des chevaux, dit la vieille; je monterai en croupe derrière mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & nous arriverons à Cadix.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins; il acheta le cheval bon marché. *Candide*, *Cunégonde* & la vieille passèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, & arrivèrent enfin à Cadix. On y équipait une flotte, & on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends pères jésuites du Paraguai, qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne & de Portugal, auprès de la ville du S^t-Sacrement. *Candide* ayant servi chez les Bulgares, fit l'exercice bulgarien devant le général de la petite armée avec tant de grâce, de célérité, d'adresse, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine; il s'embarque avec mademoiselle *Cunégonde*, la vieille, deux valets,

& les deux chevaux andalous qui avaient appartenu à M. le grand inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre *Pangloss*. Nous allons dans un autre univers, disait *Candide*; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien : car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique & en morale. Je vous aime de tout mon cœur, disait *Cunégonde*; mais j'ai encore l'ame tout effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, répliquait *Candide*; la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe, elle est plus calme, les vents plus constans. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles. DIEU le veuille! disait *Cunégonde*; mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien, que mon cœur est presque fermé à l'espérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille; hélas! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. *Cunégonde* se mit presque à rire, & trouva cette bonne femme fort plaisante de prétendre être plus malheureuse qu'elle. Hélas! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'avez été violée par deux Bulgares, que vous n'avez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères & deux pères, & que vous n'avez vu deux de vos amans fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi; ajoutez

que je suis née baronne avec soixante & douze quartiers, & que j'ai été cuisinière. Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance; & si je vous montrais mon derrière vous ne parleriez pas comme vous faites, & vous suspendriez votre jugement. Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de *Cunégonde* & de *Candide*. La vieille leur parla en ces termes.

CHAPITRE XI.

Histoire de la vieille.

Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés & bordés d'écarlate; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, & je n'ai pas toujours été servante: je suis la fille du pape *Urbain X* & de la princesse de *Palestrine*. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas servi d'écurie; & une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la *Vestphalie*. Je croisais en beauté, en grâces, en talens, au milieu des plaisirs, des respects & des espérances: j'inspirais déjà de l'amour; ma gorge se formait, & quelle gorge! blanche, ferme, taillée comme celle de la *Vénus de Médicis*; & quels yeux! quelles paupières! quels sourcils noirs! quelles

flammas brillèrent dans mes deux prunelles, & effaçèrent la scintillation des étoiles, comme me disaient les poètes du quartier ! Les femmes qui m'habillaient & qui me déshabillaient tombaient en extase en me regardant par devant & par derrière, & tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince souverain de Maffa-Carara : quel prince ! aussi beau que moi, pétri de douceur & d'agrémens, brillant d'esprit & brûlant d'amour ; je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées : c'était une pompe, une magnificence inouïe ; c'étaient des fêtes, des carroufels, des opéra buffa continuels, & toute l'Italie fit pour moi des sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille marquise, qui avait été maîtresse de mon prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle ; il mourut en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables ; mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mère au désespoir, & bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque temps à un séjour si funeste. Elle avait une très-belle terre auprès de Gaïette ; nous nous embarquâmes sur une galère du pays, dorée comme l'autel de S^t-Pierre de Rome. Voilà qu'un corsaire de Salé fond sur nous & nous aborde : nos soldats se défendirent comme des soldats du pape : ils se mirent tous à genoux en jetant leurs armes & en demandant au corsaire une absolution *in articulo mortis*.

Aussitôt on les dépouilla nus comme des sir & ma mère aussi, nos filles d'honneur aussi, & aussi. C'est une chose admirable que la diligence laquelle ces messieurs déshabillent le monde; ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous m à tous le doigt dans un endroit où nous au femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire des canules. Cette cérémonie me paraissait étrange; voilà comme on juge de tout quand n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt c'était pour voir si nous n'avions pas caché quelques diamans; c'est un usage établi de très immémorial parmi les nations policées qui cour sur mer. J'ai su que messieurs les religieux ch liers de Malthe n'y manquent jamais quand prennent des Turcs & des Turques : c'est une loi droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur ; une jeune princesse d'être menée esclave à Malte avec sa mère : vous concevez assez tout ce que nous eûmes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mère était encore très-belle; nos filles d'honneur, simples femmes de chambre avaient plus de char qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique : moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la gloire même, et j'étais pucelle : je ne le fus pas long-temps cette fleur, qui avait été réservée pour le prince de Massa-Carara, me fut ravie par le corsaire; c'était un nègre abominable, croyait encore me faire beaucoup d'honneur. C

Il fallait que madame la princesse de *Palestrine*, & moi, fussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvâmes jusqu'à notre arrivée à Maroc. Mais passons; ce sont des choses si communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le sang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'empereur *Muley Ismaël* avaient chacun leur parti; ce qui produisait en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre basanés, de basanés contre basanés, de mulâtres contre mulâtres : c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fûmes-nous débarquées que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corsaire se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamans et l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent; ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européens aient du lait dans les veines; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitans du mont Atlas et des pays voisins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres & des serpens de la contrée pour savoir qui nous aurait. Un Maure saisit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le bras gauche; un soldat maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque

toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui, il avait le cimeterre au poing, & tuait tout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin je vis toutes nos Italiennes & ma mère déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, matelots, noirs, basanés, blancs, mulâtres, & enfin mon capitaine, tout fut tué, & je demeurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on fait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues, sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par *Mahomet*.

Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglans entassés, & je me traînai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir & de faim. Bientôt après mes sens accablés se livrèrent à un sommeil, qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse & d'insensibilité, entre la mort & la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps; j'ouvris les yeux, je vis un homme blanc & de bonne mine, qui soupirait, & qui disait entre ses dents : *O che sciagura d'effere senza cogl....!*

CHAPITRE XII.

Suite des malheurs de la vieille.

L’**T**OURNÉE & ravie d’entendre la langue de ma patrie, & non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu’il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait; je l’instruisis en peu de mots des horreurs que j’avais essuyées, & je retombai en faiblesse. Il m’emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu’il n’avait rien vu de si beau que moi, & que jamais il n’avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à Naples, me dit-il; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des États. On me fit cette opération avec un très-grand succès, & j’ai été musicien de la chapelle de madame la princesse de *Pa-lestrine*. De ma mère! m’écriai-je. De votre mère! s’écria-t-il en pleurant; quoi! vous seriez cette jeune princesse que j’ai élevée jusqu’à l’âge de six ans, & qui promettait déjà d’être aussi belle que vous

êtes ? — C'est moi-même ; ma mère est à quatre cents pas d'ici, coupée en quartiers, sous un tas de morts...

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé ; il me conta aussi ses aventures, & m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puissance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traité, par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons & des vaisseaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma mission est faite, dit cet honnête eunuque ; je vais m'embarquer à Ceuta, & je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'effere senza cogli.... !*

Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement ; & au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger & me vendit au dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette peste qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Asie & de l'Europe, se déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblemens de terre ; mais, Mademoiselle, avez-vous jamais eu la peste ? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique ; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle situation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui, en trois mois de temps, avait éprouvé la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vu couper sa mère en quatre, avait essuyé la faim & la guerre, & mourait pestiférée dans Alger. Je n'en mourus

pourtant pas ; mais mon eunuque & le dey ; & presque tout le sérail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du dey. Un marchand m'acheta, & me mena à Tunis ; il me vendit à un autre marchand, qui me revendit à Tripoli ; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie ; d'Alexandrie revendue à Smyrne ; de Smyrne à Constantinople. J'appartins enfin à un aga des janiffaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Azoph contre les Russes qui l'assiégaient.

L'aga qui était un très-galant homme mena avec lui tout son sérail, & nous logea dans un petit fort sur les Palus-Méotides, gardé par deux eunuques noirs & vingt soldats. On tua prodigieusement de Russes, mais ils nous le rendirent bien : Azoph fut mis à feu & à sang, & on ne pardonna ni au sexe ni à l'âge ; il ne resta que notre petit fort ; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janiffaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur serment. Au bout de quelques jours ils résolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très-pleux & très-compatissant, qui leur fit un beau sermon, par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout à fait. Coupez, dit-il, seulement une fesse à chacune de ces dames, vous ferez très-bonne chère ; s'il faut y revenir, vous en aurez encore autant dans quelques jours :

le ciel vous fera gré d'une action si charitable, & vous ferez fecourus.

Il avait beaucoup d'éloquence; il les perfuada : on nous fit cette horrible opération; l'imam nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans qu'on vient de circoncire : nous étions toutes à la mort.

A peine les janiffaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Rufles arrivent fur des bateaux plats; pas un janiffaire ne réchappa. Les Rufles ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a partout des chirurgiens français; un d'eux qui était fort adroit prit soin de nous, il nous guérit; & je me fouviendrai toute ma vie que, quand mes plaies furent bien fermées, il me fit des propositions. Au refte, il nous dit à toutes de nous confoler; il nous affura que dans plusieurs liéges pareille chose était arrivée, & que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Mofcou; j'échus en partage à un boïard, qui me fit fa jardinière, & qui me donnait vingt coups de fouet par jour; mais ce feigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de boïards pour quelque tracafferie de cour, je profitai de cette aventure; je m'enfuis; je traversai toute la Rufle; je fus long-temps fervante de cabaret à Riga, puis à Roflock, à Vifmar, à Leipfick, à Caffel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Rotterdam : j'ai vieilli dans la mifère & dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un

derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape : je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchans les plus funestes : car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre ; d'avoir son être en horreur, & de tenir à son être ; enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur ?

J'ai vu dans les pays que le sort m'a fait parcourir, & dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration ; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement fin à leur misère, trois nègres, quatre anglais, quatre genevois & un professeur allemand nommé *Robek*. J'ai fini par être servante chez le Juif dom *Iffacar* ; il me mit auprès de vous, ma belle demoiselle ; je me suis attachée à votre destinée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs si vous ne m'aviez pas un peu piquée, et s'il n'était d'usage dans un vaisseau de conter des histoires pour se défennuyer. Enfin, Mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le monde ; donnez-vous un plaisir, engagez chaque passager à vous conter son histoire ; & s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer la tête la première.

CHAPITRE XIII.

*Comment Candide fut obligé
de se séparer de la belle Cunégonde
& de la vieille.*



LA belle *Cunégonde*, ayant entendu l'histoire de la vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang & de son mérite. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les passagers l'un après l'autre à lui conter leurs aventures. *Candide* & elle avouèrent que la vieille avait raison. C'est bien dommage, disait *Candide*, que le sage *Pangloss* ait été pendu contre la coutume dans un auto-da-fé; il nous dirait des choses admirables sur le mal physique & sur le mal moral qui couvrent la terre & la mer, & je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans *Buénos-Aires*. *Cunégonde*, le capitaine *Candide* & la vieille allèrent chez le gouverneur dom *Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mascarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes

avec le-dédain le plus noble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, prenant un ton si impofant, affectant une démarche si altièrre, que tous ceux qui le faluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. *Cunégonde* lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus beau. La première chose qu'il fit fut de demander si elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette question alarma *Candide* : il n'ofa pas dire qu'elle était fa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point; il n'ofait pas dire que c'était fa fœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; & quoique ce menfonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, & qu'il pût être utile aux modernes, fon ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoifelle *Cunégonde*, dit-il, doit me faire l'honneur de m'époufer, & nous fupplions votre excellence de faire notre noce.

Dom *Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mafcarenes, y Lampourdos, y Souza*, relevant fa moustache, fourit amèrement, & ordonna au capitaine *Candide* d'aller faire la revue de fa compagnie. *Candide* obéit; le gouverneur demeura avec mademoifelle *Cunégonde*. Il lui déclara fa paffion, lui propofa que le lendemain il l'épouferait à la face de l'églife, ou autrement, ainfi qu'il plairait à fes charmes. *Cunégonde* lui demanda un quart d'heure pour fe recueillir, pour confulter la vieille & pour fe déterminer.

La vieille dit à *Cunégonde* : Mademoifelle, vous

avez soixante & douze quartiers & pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très-belle moustache; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve? Vous avez été violée par les Bulgares; un juif & un inquisiteur ont eu vos bonnes grâces : les malheurs donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place je ne ferais aucun scrupule d'épouser monsieur le gouverneur, & de faire la fortune de monsieur le capitaine *Candide*. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge & l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau; il portait un alcade & des alguazils; & voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné, que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent & les bijoux de *Cunégonde* dans la ville de Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec *Candide*. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un joaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand-inquisiteur. Le cordelier avant d'être pendu avoua qu'il les avait volées : il indiqua les personnes & la route qu'elles prenaient. La fuite de *Cunégonde* & de *Candide* était déjà connue. On les suivit à Cadix : on envoya sans perdre de temps un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buénos-Aires. Le bruit se répandit qu'un alcade allait débarquer, & qu'on poursuivait les meurtriers de monseigneur le grand-inquisiteur. La prudente vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire.

Vous ne pouvez fuir, dit-elle à *Cunégonde*, & vous n'avez rien à craindre, ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur; & d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne souffrira pas qu'on vous maltraite; demeurez. Elle court sur le champ à *Candide*; fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y avait pas un moment à perdre; mais comment se séparer de *Cunégonde*, & où se réfugier?

CHAPITRE XIV.

*Comment
Candide & Cacambo furent reçus chez
les jésuites du Paraguai.*



ANDIDE avait amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne & dans les colonies, C'était un quart d'espagnol, né d'un métis dans le Tucuman; il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'appelaît *Cacambo* & aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon-homme. Il sella au plus vite les deux chevaux andalous. Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons & courons sans regarder derrière nous. *Candide* versa des larmes: O ma chère *Cunégonde!* faut-il vous abandonner dans le temps que monsieur le

gouverneur va faire nos noces ! *Cunégonde* amenée de si loin, que deviendrez-vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit *Cacambo* ; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; *DREVY* y pourvoit, courons. Où me mènes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous sans *Cunégonde* ? disait *Candide*. Par *St Jacques* de Compostelle, dit *Cacambo*, vous allez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux ; je fais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume, ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare, vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un grand plaisir de voir & de faire des choses nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguay ? dit *Candide*. Hé vraiment oui, dit *Cacambo* ; j'ai été cuisinier dans le collège de l'Assomption, & je connais le gouvernement de los padres comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre ; il est divisé en trente provinces. Los padres y ont tout, & les peuples rien ; c'est le chef-d'œuvre de la raison & de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que los padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne & au roi de Portugal, & qui en Europe confessent ces rois ; qui tuent ici des espagnols, & qui à Madrid les envoient au ciel ; cela me ravit, avançons ; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir

aurent los padres, quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui fait l'exercice bulgare!

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, *Cacambo* dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguayen courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. *Candide* & *Cacambo* furent d'abord défarmés; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats; le commandant était au bout; le bonnet à trois cornes en tête, la robe retrouffée, l'épée au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, & demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le révérend père provincial? dit *Cacambo*. Il est à la parade après avoir dit sa messe, répondit le sergent; & vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. Mais, dit *Cacambo*, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point espagnol, il est allemand; ne pourrions-nous point déjeûner en attendant sa révérence?

Le sergent alla sur le champ rendre compte de ce discours au commandant. Dieu soit béni, dit ce seigneur, puisqu'il est allemand, je peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée. Aussitôt on condui-

fit *Candide* dans un cabinet de verdure, orné très-jolie colonade de marbre verd & or, & de lages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, & tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeuner préparé dans des vases d'or; & tandis que les officiers mangèrent du maïs dans des écuelles de bois en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend commandant entra dans la feuillée.

C'était un très-beau jeune-homme, le visage assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, les yeux vifs, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air noble mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un espagnol, ni celle d'un jésuite. On rendit à *Candide* & à *Cacambo* leurs armes qu'on leur avait saisies, ainsi qu'à deux chevaux andalous; *Cacambo* leur fit manger de l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours le pistolet sur eux, crainte de surprise.

Candide baissa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. Vous n'êtes donc pas allemand? lui dit le jésuite en cette langue. Oui, mon révérend père, dit *Candide*. L'un & l'autre, en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surprise, & une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous? dit le jésuite. De la faux province de phalie, dit *Candide*: je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. O ciel! est-il possible! s'écria le commandant. Quel miracle! s'écria *Candide*. Comment cela se fait-il? dit le commandant. Cela n'est

possible, dit *Candide*. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruiffeaux de larmes. Quoi ! serait-ce vous, mon révérend père ? vous, le frère de la belle *Cunégonde* ! vous qui fûtes tué par les Bulgares ! vous le fils de monsieur le baron ! vous jésuite au Paraguay ! il faut avouer que ce monde est une étrange chose. O *Pangloss* ! *Pangloss* ! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu ?

Le commandant fit retirer les esclaves nègres & les Paraguayans qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia DIEU & *St Ignace* mille fois ; il ferrait *Candide* entre ses bras ; leurs visages étaient baignés de pleurs. Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit *Candide*, si je vous disais que mademoiselle *Cunégonde*, votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. — Où ? — Dans votre voisinage, chez M. le gouverneur de Buénos-Aires ; & je venais pour faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation accumulait prodige sur prodige. Leur ame toute entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, & étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient allemands, ils tinrent table long-temps, en attendant le révérend père provincial ; & le commandant parla ainsi à son cher *Candide*.

CHAPITRE XV.

*Comment Candide tua le frère
de sa chère Cunégonde.*



J'AURAI toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tner mon père & ma mère, & violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, & on mit dans une charrette ma mère, mon père & moi, deux servantes, & trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jésuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jeta de l'eau bénite, elle était horriblement salée; il en entra quelques gouttes dans mes yeux; le père s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement: il mit la main sur mon cœur, & le sentit palpiter; je fus secouru, & au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher *Candide*, que j'étais fort joli, je le devins encore davantage; aussi le révérend père *Croust* supérieur de la maison prit pour moi la plus tendre amitié: il me donna l'habit de novice; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguay reçoivent le moins qu'ils

peuvent de jésuites espagnols, ils aiment mieux les étrangers dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un polonais, un tyrolien, & moi. Je fus honoré en arrivant du sous-diaconat & d'une lieutenance : je suis aujourd'hui colonel & prêtre. Nous recevons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne; je vous réponds qu'elles seront excommuniées & battues. La Providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur *Cunégonde* soit dans le voisinage chez le gouverneur de Buénos-Aires? *Candide* l'affura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser *Candide*; il l'appelait son frère, son sauveur. Ah! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble, mon cher *Candide*, entrer en vainqueur dans la ville, & reprendre ma sœur *Cunégonde*. C'est tout ce que je souhaite, dit *Candide*; car je comptais l'épouser, & je l'espère encore. Vous, insolent! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur qui a soixante & douze quartiers! je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire! *Candide*, pétrifié d'un tel discours, lui répondit : Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien; j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif & d'un inquisiteur; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser. Maître *Pangloss* m'a toujours dit que les hommes sont égaux, & assuré-

— C'est un grand plaisir, dit-il, de que mon
père ait été en France, car ce n'est pas
sans motif qu'il est venu. Il donna un
petit coup de son épée sur le visage. *Candido*
tira la femme, & l'enfonça jusqu'à la
ventre du baron jésuite; mais en la
fouant, il se mit à pleurer : Hélas,
dit-il, j'ai tué mon ancien maître, &
beau-frère; je suis le meilleur homme
& voilà déjà trois hommes que je tue
trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui faisait sentinelle à la
feuillée, accourut. Il ne nous reste qu'
rement notre vie, lui dit son maître
doute entrer dans la feuillée, il fa
armes à la main. *Cacambo*, qui en
d'autres, ne perdit point la tête; il p
jésuite que portait le baron, la mit sur
Candido, lui donna le bonnet carré
fit monter à cheval. Tout cela se fit e
Galopons, mon maître, tout le monde
pour un jésuite qui va donner des or
aurons passé les frontières avant qu'o
après nous. Il volait déjà en prononça
& en criant en espagnol : Place, place
rend père colonel.

CHAPITRE XVI.

*Ce qui advint aux deux voyageurs
avec deux filles,
deux singes & les sauvages
nommés Oreillons.*



ANDIDE & son valet furent au-delà des barrières, & personne ne savait encore dans le camp la mort du jésuite allemand. Le vigilant *Cacambo* avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambon, de fruit, & de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. *Cacambo* propose à son maître de manger, & lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, disait *Candide*, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monsieur le baron, & que je me vois condamné à ne revoir la belle *Cunégonde* de ma vie? à quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puisque je dois les traîner loin d'elle dans les remords & dans le désespoir? & que dira le journal de Trévoux?

En parlant ainsi il ne laissa pas de manger. Le soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie ; mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude & cette alarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs portaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. *Candide* fut touché de pitié : il avait appris à tirer chez les Bulgares, & il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil espagnol à deux coups, tire, & tue les deux singes. Dieu soit loué, mon cher *Cacambo*, j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures ; si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur & un jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être des demoiselles de condition, & cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, & remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame, dit-il enfin à *Cacambo* ; lequel lui repliqua : Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître ; vous avez tué les deux amans de ces demoiselles. Leurs amans ! ferait-il possible ? vous vous moquez de moi, Ca-

cambo ; le moyen de vous croire ? Mon cher maître, repartit *Cacambo*, vous êtes toujours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces des dames ? ils sont des quarts-d'hommes, comme je suis un quart-d'espagnol. Hélas ! reprit *Candide*, je me souviens d'avoir entendu dire à maître *Pangloss* qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés, & que ces mélanges avaient produit des égyptans, des faunes, des satyres, que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vu ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent, dit *Cacambo*, que c'est une vérité, & vous voyez comment en usent les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'est que ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagèrent *Candide* à quitter la prairie & à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec *Cacambo* ; & tous deux après avoir maudit l'inquisiteur de Portugal, le gouverneur de Buénos-Aires, & le baron, s'endormirent sur de la mousse. À leur réveil ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons, habitans du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrottés avec des cordes d'écorces d'arbres. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons tout nus, armés de flèches, de massues & de haches de cailloux : les uns se faisaient bouillir une grande chaudière ; les autres pré-

paraient des broches, & tous criaient : C'est un jésuite ; nous ferons vengés & nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria tristement *Cacambo*, que ces deux filles nous joueraient un mauvais tour. *Candide* apercevant la chaudière & les broches, s'écria : Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah ! que dirait maître *Pangloss* s'il voyait comme la pure nature est faite ? Tout est bien ; soit, mais j'avoue qu'il est bien cruel d'avoir perdu mademoiselle *Cunégonde*, & d'être mis à la broche par des Oreillons. *Cacambo* ne perdait jamais la tête. Ne désespérez de rien, dit-il au défolé *Candide* ; j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit *Candide*, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, & combien cela est peu chrétien.

Messieurs, dit *Cacambo*, vous comptez donc manger aujourd'hui un jésuite ; c'est très-bien fait ; rien n'est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain, & c'est ainsi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'usons pas du droit de le manger, c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous : certainement il vaut mieux manger ses ennemis que d'abandonner aux corbeaux & aux corneilles le fruit de sa victoire. Mais, Messieurs, vous

aller mettre un jésuite en broche, & c'est votre défenseur, c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je suis né dans votre pays; monsieur que vous voyez est mon maître, & bien loin d'être jésuite, il vient de tuer un jésuite, il en porte les dépouilles; voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-la à la première barrière du royaume de los padres; informez-vous si mon maître n'a pas tué un officier jésuite. Il vous faudra peu de temps; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs & les lois pour ne nous pas faire grâce.

Les Oreillons trouvèrent ce discours très-raisonnable; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité; les deux députés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, & revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraichissemens, & les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec allégresse : Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite.

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance : Quel peuple! disait-il, quels hommes! quelles mœurs! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiselle *Cunégonde*, j'étais mangé

sans rémission. Mais après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite.

CHAPITRE XVII.

*Arrivée de Candide & de son valet
au pays d'Eldorado,
& ce qu'ils y virent.*



QUAND ils furent aux frontières des Oreillons, vous voyez, dit *Cacambo* à *Candide*, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court.

Comment y retourner, dit *Candide*, & où aller? si je vais dans mon pays, les Bulgares & les Abares y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle *Cunégonde* habite?

Tournons vers la Caïenne, dit *Cacambo*, nous y trouverons des Français qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. DIEU aura peut-être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Caïenne, ils

favaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher ; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient par-tout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue : leurs provisions furent consumées : ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, & se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers, qui soutinrent leur vie & leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à *Candide* : Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché, j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant, une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. Allons, dit *Candide* ; recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdit sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve resserré en cet endroit les porta avec une rapidité & un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils ; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une

lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin; par-tout l'utile était agréable : les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme & d'une matière brillante, portant des hommes & des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan & de Méquinez.

Voilà pourtant, dit *Candide*, un pays qui vaut mieux que la Vestphalie. Il mit pied à terre avec *Cacambo* auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village, couverts de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg; nos deux hommes de l'autre monde s'amuserent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit *Cacambo*, ces enfans sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magistrat du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit *Candide*, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets & tout ce qui avait servi à leurs divertissemens. *Candide* les ramasse, court au

précepteur, & les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs alteffes royales avaient oublié leur or & leurs pierreries. Le magister du village en fouriant les jeta par terre, regarda un moment la figure de *Candide* avec beaucoup de surprise, & continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis & les émeraudes. Où sommes-nous, s'écria *Candide*? il faut que les enfans des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or & les pierreries. *Cacambo* était aussi surpris que *Candide*. Ils approchèrent enfin de la première maison du village; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empresfait à la porte, & encore plus dans le logis; une musique très-agréable se faisait entendre, & une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. *Cacambo* s'approcha de la porte, & entendit qu'on parlait péruvien; c'était sa langue maternelle; car tout le monde sait que *Cacambo* était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. Je vous servirai d'interprète, dit-il à *Candide*; entrons, c'est ici un cabaret.

Aussitôt deux garçons & deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, & les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On sert quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un vautour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, & six cents oiseaux-

mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses; le tout dans les plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons & les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands & des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à *Cacambo* avec la discrétion la plus circonspecte, & qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, *Cacambo* crut, ainsi que *Candide*, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées; l'hôte & l'hôtesse éclatèrent de rire, & se tinrent long-temps les côtés. Enfin ils se remirent. Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village; mais par-tout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. *Cacambo* expliquait à *Candide* tous les discours de l'hôte, & *Candide* les écoutait avec la même admiration & le même égarement que

pays, disaient-ils l'un & l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, & où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre? C'est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dit maître *Pangloss*, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie.

CHAPITRE XVIII.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.



ACAMBO témoigna à son hôte toute sa curiosité; l'hôte lui dit : Je suis fort ignorant, & je m'en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour, qui est le plus savant homme du royaume, & le plus communicatif. Aussitôt il mène *Cacambo* chez le vieillard. *Candide* ne jouait plus que le second personnage, & accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, & les lambris des appartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis & d'émeraudes, mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sopha
matelassé de plumes de colibri, & leur fit présente
des liqueurs dans des vases de diamans ; après que
il satisfit à leur curiosité en ces termes :

Je suis âgé de cent soixante & douze ans, & j'ai
appris de feu mon père, écuyer du roi, les éton-
nantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin.
Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie
des Incas, qui en sortirent très-imprudemment pour
aller subjuguier une partie du monde, & qui furent
enfin détruits par les Espagnols.

Les princes de leur famille qui restèrent dans
leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent
du consentement de la nation, qu'aucun habitant n'
sortirait jamais de notre petit royaume ; c'est ce
qui nous a conservé notre innocence & notre félicité.
Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de
ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado*, et un anglais
nommé *le chevalier Raleigh* en a même approché
il y a environ cent années ; mais comme nous som-
mes entourés de rochers inabordables & de précipi-
ces, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri
de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une
fureur inconcevable pour les cailloux & pour la
fange de notre terre, & qui pour en avoir, nous
tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme
du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes,
sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin
Candide, qui avait toujours du goût pour la méta-

JP

physique, fit demander par *Cacambo* si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter ? est-ce que vous nous premez pour des ingrats ? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore. Est-ce qu'il peut y avoir deux religions, dit-il ? nous avons, je crois, la religion de tout le monde ; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. N'adorez-vous qu'un seul Dieu, dit *Cacambo*, qui servait toujours d'interprète aux doutes de *Candide* ? Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. *Candide* ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon & respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander ; il nous a donné tout ce qu'il nous faut, nous le remercions sans cesse. *Candide* eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. Mes amis, dit-il, nous sommea tous prêtres ; le roi & tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins ; & cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi ! vous n'avez pas de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, & qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard,

nous sommes tous ici du même avis, & nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. *Candide* à tous ses discours demeurait en extase, & disait en lui-même : Ceci est bien différent de la Westphalie & du château de monsieur le baron : si notre ami *Pangloss* avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre ; & il est certain qu'il faut voyager.

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, & donna douze de ses domestiques aux voyageurs pour les conduire à la cour. Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne ferez pas mécontents, & vous pardonnerez sans doute aux usages du pays, s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent.

Candide & *Cacambo* montent en carrosse ; les six moutons volaient, & en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cents vingt pieds de haut, & de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux & sur ce sable que nous nommons *or* & *pierreries*.

Vingt belles filles de la garde reçurent *Candide* & *Cacambo* à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet

de colibri ; après quoi les grands-officiers & les grandes-officières de la couronne les menèrent à l'appartement de sa majesté au milieu de deux files chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, *Cacambo* demanda à un grand-officier comment il fallait s'y prendre pour saluer sa majesté ? si on se jetait à genoux ou ventre à terre ? si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ? si on léchait la poussière de la salle ? en un mot quelle était la cérémonie ? L'usage, dit le grand-officier, est d'embrasser le roi & de le baiser des deux côtés. *Candide* & *Cacambo* sautèrent au cou de sa majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, & qui les pria poliment à souper.

En attendant on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau de rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle de la girofle & de la canelle. *Candide* demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait pas & qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, & on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage & qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instrumens de mathématique & de physique.

Après avoir parcouru, toute l'après dînée, à peu près la millièame partie de la ville, on les ramena chez le roi. *Candide* se mit à table entre sa majesté, son valet *Cacambo* & plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, & jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut sa majesté. *Cacambo* expliquait les bons mots du roi à *Candide* & quoique traduits ils paraissoient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait *Candide*, ce n'étoit pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice, *Candide* ne cessait de dire à *Cacambo*: Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin mademoiselle *Cunégonde* n'y est pas, & vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y ferons que comme les autres; au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, & nous pourrons aisément reprendre mademoiselle *Cunégonde*.

Ce discours plut à *Cacambo*; on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être & de demander leur congé à sa majesté.

Vous faites une sottise, leur dit le roi; je fais bien
le pays est peu de chose; mais quand on est

passablement quelque part il faut y rester ; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers ; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs ni dans nos lois ; tous les hommes sont libres ; partez quand vous voudrez ; mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, & qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, & sont droites comme des murailles : elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues ; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendants des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduit au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner ; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, & ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majesté, dit *Cacambo*, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux & de la boue du pays. Le roi rit : Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune : mais emportez-en tant que vous voudrez, grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre sur le champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons

physiciens y travaillèrent ; elle fut prête au bout de quinze jours, & ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit sur la machine *Candide* & *Cacambo* ; il y avait deux grands moutons rouges sellés & bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présens de ce que le pays a de plus curieux, & cinquante chargés d'or, de pierreries & de diamans. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, & la manière ingénieuse dont ils furent hissés eux & leurs moutons au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, & *Candide* n'eut plus d'autre désir & d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle *Cunégonde*. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buénos-Aires, si mademoiselle *Cunégonde* peut être mise à prix. Marchons vers la Cienne, embarquons-nous, & nous verrons enfin quel royaume nous pourrons acheter.

CHAPITRE XIX.

*Ce qui leur arriva à Surinam,
comment Candide fit connaissance
avec Martin.*



A première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe & l'Afrique n'en pouvaient rassembler. *Candide* transporté écrivit le nom de *Cunégonde* sur les arbres. A la seconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais, & y furent abymés avec leurs charges; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. *Candide* dit à *Cacambo*: Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables; il n'y a rien de solide que la vertu & le bonheur de revoir mademoiselle *Cunégonde*. Je l'avoue, dit *Cacambo*; mais il nous reste encore deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne, et je vois bien de loin une ville que je soupçonne être Surinam, apparte-

va prendre mademoiselle *Cunégonde* à Buenos-Aires. Si le gouverneur fait quelque difficulté, donne-lui un million : s'il ne se rend pas, donne-lui en deux ; tu n'as point tué d'inquisiteur, on ne se défilera point de toi. J'équiperai un autre vaisseau, j'irai t'attendre à Venise ; c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni des Bulgares, ni des Juifs, ni des Inquisiteurs. *Cacambo* approuva à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon maître devenu son ami intime ; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes : *Candide* lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. *Cacambo* partit dès le jour même : c'était un très-bon homme que ce *Cacambo*.

Candide resta encore quelque temps à Surinam, & attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui & les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, & acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage ; enfin M. *Vanderdendur*, maître d'un gros vaisseau, vint se présenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens, mon bagage & les deux moutons que voilà ? Le patron s'accorda à dix mille piastres : *Candide* n'hésita pas.

Oh, oh, dit à part soi le prudent *Vanderdendur*, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un coup, il faut qu'il soit bien riche. Puis, revenant un moment après, il signifia qu'il ne pouvait

moins de vingt mille. Hé bien, vous les aurez, dit *Candide*.

Ouais, se dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piaſtres auſſi aiſément que dix mille. Il revint encore, & dit qu'il ne pouvait le conduire à Veniſe à moins de trente mille piaſtres. Vous en aurez trente mille, répondit *Candide*.

Oh, oh, ſe dit encore le marchand hollandais, trente mille piaſtres ne coûtent rien à cet homme-ci : ſans doute les deux moutons portent des tréſors immenſes ; n'inſiſtons pas davantage, ſeſons-nous d'abord payer les trente mille piaſtres & puis nous verrons. *Candide* vendit deux petits diamans, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. *Candide* ſuivait dans un petit bateau, pour rejoindre le vaiſſeau à la rade ; le patron prend ſon temps, met à la voile, démarre, le vent le favoriſe. *Candide* éperdu & ſtupéfait le perd bientôt de vue. Hélas ! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourne au rivage abymé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il ſe tranſporte chez le juge hollandais ; & comme il était un peu troublé , il frappa rudement à la porte ; il entre, expoſe ſon aventure , & cria un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piaſtres pour le bruit qu'il avait fait : enſuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner ſon affaire ſitôt que le marchand

ferait revenu & se fit payer dix mille autre piaſtre pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de défefpérer *Candide* ; il avait, à la vérité, eſſuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le ſang-froid du juge & celui du patron dont il avait été volé, alluma ſa bile & le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes ſe préſentait à ſon eſprit dans toute ſa laideur ; il ne ſe nourriſſait que d'idées trilles. Enſi un vaiſſeau français étant ſur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargé de diamans à embarquer, il loua une chambre dans un vaiſſeau à juſte prix, & fit ſignifier dans la ville qu'il payerait le paſſage, la nourriture, & donnerait deux mille piaſtres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme ferait le plus dégoûté de ſon état, & le plus malheureux de la province.

Il ſe préſenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pu contenir. *Candide* voulant choiſir entre les plus apparens, il diſtingua une vingtaine de perſonnes qui lui paraiſſaient aſſez ſociables, & que toutes prétendaient mériter la préférence. Il les aſſembla dans ſon cabaret, & leur donna à ſouper, à condition que chacun ferait ferment de raconter fidèlement ſon hiſtoire, promettant de choiſir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre & le plus mécontent de ſon état à plus juſte titre, & de donner aux autres quelques gratifications.

La ſéance dura juſqu'à quatre heures du matin

Candide, en écoutant toutes leurs aventures, se ressouvénait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buénos-Aires, & de la gageure qu'elle avait faite qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très-grands malheurs. Il songeait à *Panglojs* à chaque aventure qu'on lui contait. Ce *Panglojs*, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son système. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, & non pas dans le reste de la terre. Enfin, il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, qui était d'ailleurs un bon-homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, & abandonné de sa fille qui s'était fait enlever par un portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait, & les prédicans de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui ; mais *Candide* espérait que le savant le défendrait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que *Candide* leur faisait une grande injustice, mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

CHAPITRE XX.

*Ce qui arriva sur mer à Candide
& à Martin.*



Le vieux savant, qui s'appelait *Martin*, s'embarqua donc pour Bordeaux avec *Candide*. L'un & l'autre avaient beaucoup vu & beaucoup souffert; & quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral & du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant *Candide* avait un grand avantage sur *Martin*, c'est qu'il espérait toujours revoir mademoiselle *Cunégonde*, & que *Martin* n'avait rien à espérer; de plus il avait de l'or & des diamans, & quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais, cependant quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, & quand il parlait de *Cunégonde*, surtout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de *Pangloss*.

Mais vous, M. *Martin*, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela? quelle est votre idée sur le mal moral & le mal physique? Monsieur, répondit *Martin*, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien;

mais la vérité du fait est que je suis manichéen. Vous vous moquez de moi, dit *Candide*; il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi, dit *Martin*; je ne fais qu'y faire, mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit *Candide*. Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit *Martin*, qu'il pourrait bien être dans mon corps comme par-tout ailleurs; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que DIEU l'a abandonné à quelque être malfaisant; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelqu'autre famille. Par-tout les faibles ont en exécution les puissans devant lesquels ils rampent, & les puissans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine & la chair. Un million d'affassins enrégimentés courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre & le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; & dans les villes qui paraissent jouir de la paix, & où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins & d'inquiétudes qu'une ville affligée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vu & tant éprouvé, que je suis manichéen.

Il y a pourtant du bon, repliquait *Candide*. Cela peut être, disait *Martin*, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute on entendit un bruit

de canon. Le bruit redouble de moment. Chacun prend sa lunette. On aperçoit de qui combattaient à la distance d'environ le vent les amena l'un & l'autre si près français, qu'on eut le plaisir de voir le à son aise. Enfin, l'un des deux vaisseaux l'autre une bordée si bas & si juste qu'il fond. *Candide* & *Martin* aperçurent d'une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau s'enfonçait ; ils levaient tous les mains & jetaient des clameurs effroyables : en un tout fut englouti.

Hé bien, dit *Martin*, voilà comment les hommes se traitent les uns les autres. Il est vrai, dit *Candide* qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau : on détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être, c'était un de ses moutons. *Candide* eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était espagnol, & que celui du vaisseau submergé était un pirate hollandais : c'était celui-là même qui avait volé *Candide*. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, & il n'y eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit *Candide* à *Martin*, que le crime est puni quelquefois ; ce coquin

patron hollandais a eu le fort qu'il méritait. Oui, *Martin*; mais fallait-il que les passagers qui *lient* sur son vaisseau périssent aussi? DIEU a puni *fripon*, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaisseau français & l'espagnol continuèrent leur route, & *Candide* continua ses conversations avec *Martin*. Ils disputèrent quinze jours de suite, & au bout de quinze jours ils étaient aussi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolait. *Candide* careffait son mouton. Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver *Cunégonde*.

CHAPITRE XXI.

Candide & *Martin* approchent des côtes de France, & raisonnent.



*M*n aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monsieur *Martin*? dit *Candide*. Oui, dit *Martin*, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux & assez bête; d'autres où l'on fait le bel-esprit; & dans toutes la principale occupation est l'amour, la seconde de médire & la troisième de dire des sottises. Mais,

monfieur *Martin*, avez-vous vu Paris? — Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces espèces-là; c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, & où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire S^t Germain. On me prit moi-même pour un voleur, & je fus huit jours en prison; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie, pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante & la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là; je le veux croire.

Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit *Candide*; vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle *Cunégonde*; je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnez-vous pas? Très-volontiers, dit *Martin*; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant, on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent; je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai par-tout. A propos, dit *Candide*, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'affure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau? Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*, non plus que toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps.

1 Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé?

dit *Candide*. Pour nous faire enrager, répondit *Martin*. N'êtes-vous pas bien étonné, continua *Candide*, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, & dont je vous ai conté l'aventure ? Point du tout, dit *Martin*, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange ; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit *Candide*, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui ? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites & sots ? Croyez-vous, dit *Martin*, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? Oui sans doute, dit *Candide*. Hé bien, dit *Martin*, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur ? Oh ! dit *Candide*, il y a bien de la différence, car le libre arbitre... En raisonnant ainsi, ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE XXII.

*Ce qui arriva en France à Candide
& à Martin.*



CANDIDE ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux du Dorado, & pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe *Martin*; il fut seulement très-fâché de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa, pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge; et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par A plus B , moins C , divisé par Z , que le mouton devait être rouge & mourir de la clavelée.

Cependant, tous les voyageurs que *Candide* rencontra dans les cabarets de la route lui disaient: Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le faubourg *S^t Marceau*, & crut être dans le plus vilain village de la *Vestphalie*.

A peine *Candide* fut-il dans son auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues.

Comme il avait au doigt un diamant énorme, & qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, & deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. *Martin* disait : Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre ; aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, & je guéris.

Cependant à force de médecins & de saignées, la maladie de *Candide* devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. *Candide* n'en voulut rien faire ; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. *Candide* répondit qu'il n'était point homme à la mode. *Martin* voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point *Candide*. *Martin* jura qu'il enterrait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa, *Martin* le prit par les épaules, & le chassa rudement ; ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès-verbal.

Candide guérit : & pendant sa convalescence il eut très-bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. *Candide* était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent : & *Martin* ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés, careffans, accommodans, qui

guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, & leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord *Candide* & *Martin* à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. *Candide* se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte : Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est fort mauvaise, l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encore ; la pièce est encore plus mauvaise que les acteurs : l'auteur ne fait pas un mot d'arabe, & cependant la scène est en Arabie ; & de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées : je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France, dit *Candide* à l'abbé ? lequel répondit : Cinq ou six mille. C'est beaucoup, dit *Candide* : combien y en a-t-il de bonnes ? Quinze ou seize, repliqua l'autre. C'est beaucoup, dit *Martin*.

Candide fut très-content d'une actrice qui faisait la reine *Élisabeth* dans une assez plate tragédie que l'on joue quelquefois : Cette actrice, dit-il à *Martin*, me plaît beaucoup ; elle a un faux air de mademoiselle *Cunégonde* ; je serais bien aise de la saluer. L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. *Candide* élevé en Allemagne demanda quelle était l'étiquette, & comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé ; en province on les mène au cabaret, à Paris on les respecte quand

elles sont belles, & on les jette à la voierie quand elles sont mortes. Des reines, à la voierie, dit *Candide*. Oui vraiment, dit *Martin*; M. l'abbé a raison; j'étais à Paris quand mademoiselle *Monime* passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cinetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande, au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très-noblement. Cela est bien impoli, dit *Candide*. Que voulez-vous, dit *Martin*? ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, de toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris, dit *Candide*? Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, même on y fait en riant les actions les plus détestables.

Quel est, dit *Candide*, ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, & des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir? C'est un mal vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces & de tous les livres; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissans; c'est un de ces serpens de la littérature qui se nourrissent de fange & de venin; c'est un folliculaire. Qu'appellez-vous folliculaire, dit *Candide*? C'est, dit l'abbé, un feseur de feuilles, un *Fréron*.

C'est ainsi que *Candide*, *Martin* & le périgourdin raisonnaient sur l'escalier, en voyant défilér le monde au sortir de la pièce. Quoique je sois très-pressé de revoir mademoiselle *Cunégonde*, dit *Candide*, je voudrais pourtant souper avec mademoiselle *Clairon*, car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiselle *Clairon* qui ne voyait que bonne compagnie. Elle est engagée pour ce soir, dit-il ; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, & là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans.

Candide, qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame au fond du faubourg S^t Honoré ; on y était occupé d'un pharaon ; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, registre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait, la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier ; & la dame du logis, assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-elle-va de campagne, dont chaque joueur cornait ses cartes ; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie, & ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques : la dame se faisait appeler *la marquise de Parolignac*. Sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes, & avertissait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé périgourdin, *Candide*

& *Martin* entrèrent; personne ne se leva, ni les fâla, ni les regarda; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de *Thunder-ten-tronckh* était plus civile, dit *Candide*.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise, qui se leva à moitié, honora *Candide* d'un sourire gracieux, & *Martin* d'un air de tête tout à fait noble, elle fit donner un siège & un jeu de cartes à *Candide* qui perdit cinquante mille francs en deux tailles : après quoi on soupa très-gaiement & tout le monde était étonné que *Candide* ne fut pas ému de sa perte; les laquais disaient entr'eux, dans leur langage de laquais : Il faut que ce soit quelque milord anglais.

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris; d'abord du silence, ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point, puis des plaifanteries dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de mauvais raisonnemens, un peu de politique & beaucoup de médifance; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur *Gauchat* docteur en théologie? Oui, répondit un des convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinens, mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de *Gauchat* docteur en théologie; je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent, que je me suis mis à ponter au pharaon. Et les mélanges de l'archidiacre *Trublet*, qu'en dites-vous? dit l'abbé. Ah! dit madame de *Parolignac*,

l'ennuyeux mortel ! comme il vous dit curieusement tout ce que le monde fait ! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement ! comme il s'approprie sans esprit l'esprit des autres ! comme il gâche ce qu'il pille ! comme il me dégoûte ! mais il ne me dégoûtera plus ; c'est assez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme savant & de goût, qui appuya ce que disait la marquise. On parla ensuite de tragédies ; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, & qu'on ne pouvait lire ? L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, & n'avoir aucun mérite ; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, & qui séduisent toujours les spectateurs, mais qu'il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime & toujours naturel, connaître le cœur humain & le faire parler, être grand poète, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète ; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains ; il y a très-peu de bonnes tragédies ; les unes sont des idylles en dialogues bien écrits & bien rimés, les autres des raisonnemens politiques qui endorment, ou des ampli-

sations qui rebutent ; les autres des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne fait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux-communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, & conçut une grande idée du discoureur ; & comme la marquise avait eu soin de le placer à côte d'elle, il s'approcha de son oreille, & prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien ? C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point & que l'abbé m'amène quelquefois à souper ; il se connaît parfaitement en tragédies & en livres, & il a fait une tragédie sifflée, & un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand-homme ! dit *Candide*, c'est un autre *Pangloss*.

Alors se tournant vers lui, il lui dit : Monsieur, vous pensez sans doute que tout est au mieux dans le monde physique, & dans le moral, & que rien ne pouvait être autrement ? Moi, Monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela ; je trouve que tout va de travers chez nous, que personne ne fait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, & qu'excepté le souper qui est assez gai, & où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes ; jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, finan-

ciers contre le peuple, femmes contre maris, parens contre parens; c'est une guerre éternelle.

Candide lui repliqua : J'ai vu pis; mais un sage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela est à merveille; ce sont des ombres à un beau tableau. Votre pendu se moquait du monde, dit *Martin*; vos ombres sont des taches horribles. Ce sont les hommes qui font les taches, dit *Candide*, & ils ne peuvent pas s'en dispenser. Ce n'est donc pas leur faute, dit *Martin*. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient; & *Martin* raisonna avec le savant, & *Candide* raconta une partie de ses aventures à la dame du logis.

Après soupé, la marquise mena *Candide* dans son cabinet & le fit asseoir sur un canapé. Hé bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperdument mademoiselle *Cunégonde* de Thunder-ten-tronckh! Oui, Madame, répondit *Candide*. La marquise lui repliqua, avec un souris tendre : Vous me répondez comme un jeune homme de Westphalie; un Français m'aurait dit : Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle *Cunégonde*, mais en vous voyant, Madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas! Madame, dit *Candide*, je répondrai comme vous voudrez. Votre passion pour elle, dit la marquise, a commencé en ramassant son mouchoir, je veux que vous ramassiez ma jarrettière. De tout mon cœur, dit *Candide* & il la ramassa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame; & *Candide* la lui remit. Voyez-vous? dit la dame; vous êtes étranger; je fais quel-

languir mes amans de Paris quinze jours, me rends à vous dès la première nuit, parce que je veux faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Westphalie. La belle ayant aperçu deux diamans aux deux mains de son jeune amant, les loua de si bonne foi, que des doigts de sa main elle les passa de sa main à la marquise.

Candide, en s'en retournant avec son abbé pélerin, sentit quelques remords d'avoir fait une injustice à mademoiselle *Cunégonde*; M. l'abbé en fut saisi de douleur; il n'avait qu'une légère part aux cent mille livres perdues au jeu par *Candide*, la valeur des deux brillans moitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de *Candide* pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de la belle *Cunégonde*; & *Candide* lui dit qu'il devrait bien pardon à cette belle de son infidélité, & qu'il la verrait à Venise.

M. l'abbé redoublait de politesses & d'attention; il prenait un intérêt tendre à tout ce que *Candide* faisait, à tout ce qu'il ne faisait pas, à tout ce qu'il devait faire.

« Venez donc, Monsieur, lui dit-il, un rendez-

Je crois, dit l'abbé, que mademoiselle *Cunégonde* a bien de l'esprit, & qu'elle écrit des lettres charmantes? Je n'en ai jamais reçu, dit *Candide*; car figurez-vous qu'ayant été chassé du château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire, que bientôt après j'appris qu'elle était morte, qu'ensuite je la retrouvai, & que je la perdis, & que je lui ai envoyé à deux mille cinq cents lieues d'ici un exprès dont j'attends la réponse.

L'abbé écoutait attentivement, & paraissait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embrassés. Le lendemain *Candide* reçut à son réveil une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur, mon très-cher amour, il y a huit jours que je suis malade en cette ville; j'apprends que vous y êtes; je volerais dans vos bras, si je pouvais remuer. J'ai vu votre passage à Bordeaux; j'y ai laissé le fidelle *Cacambo* & la vieille qui doivent bientôt me suivre. Le gouverneur de Buénos-Aires a tout pris, mais il me reste votre cœur. Venez, votre présence me rendra la vie ou me fera mourir de plaisir. »

Cette lettre charmante, cette lettre inespérée, transporta *Candide* d'une joie inexprimable; & la maladie de sa chère *Cunégonde* l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux sentimens, il prend son or & ses diamans, & se fait conduire avec *Martin* à l'hôtel où mademoiselle *Cunégonde* demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, son cœur palpite, sa

voix sanglotte; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous-en bien, lui dit la suivante, la lumière la tue; & foudain elle referme le rideau. Ma chère *Cunégonde*, dit *Candide* en pleurant, comment vous portez-vous? si vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la suivante. La dame alors tire du lit une main potelée que *Candide* arrose long-temps de ses larmes, & qu'il remplit ensuite de diamans, en laissant un sac plein d'or sur le fauteuil.

Au milieu de ses transports arrive un exempt suivi de l'abbé périgourdin & d'une escouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers suspects? Il les fait incontinent saisir, & ordonne à ses braves de les traîner en prison. Ce n'est pas ainsi qu'on traite des voyageurs dans Eldorado, dit *Candide*. Je suis plus manichéen que jamais, dit *Martin*. Mais, Monsieur, où nous menez-vous? dit *Candide*. Dans un cul de basse-fosse, dit l'exempt.

Martin ayant repris son sang-froid, jugea que la dame qui se prétendait *Cunégonde* était un friponne, monsieur l'abbé périgourdin un fripon qui avait abusé au plus vite de l'innocence de *Candide*, & l'exempt un autre fripon dont on pouvait facilement se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédures de la justice, *Candide*, éclairé par son conseil, & d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable *Cunégonde*, proposa à l'exempt trois petits diamans d'environ trois mille pistoles chacun. Ah, Monsieur, lui dit

l'homme au bâton d'ivoire, eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde; trois diamans! chacun de trois mille pistoles! Monsieur, je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez-moi faire; j'ai un frère à Dieppe en Normandie, je vais vous y mener; & si vous avez quelques diamans à lui donner, il aura soin de vous comme moi-même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers? dit *Candide*. L'abbé périgourdin prit alors la parole, & dit : C'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie a entendu dire des sottises, cela seul lui a fait commettre un parricide, non pas tel que celui de 1610 au mois de mai, mais tel que celui de 1594 au mois de décembre, & tel que plusieurs autres commis dans d'autres années & dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sottises.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. Ah, les monstres! s'écria *Candide*; quoi! de telles horreurs chez un peuple qui danse & qui chante! ne pourrai-je sortir au plus vite de ce pays où des singes agacent des tigres? J'ai vu des ours dans mon pays; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de Dieu, monsieur l'exempt, menez-moi à Venise, où je dois attendre mademoiselle *Cunégonde*. Je ne peux vous mener qu'en Basse-Normandie, dit le barigel. Aussitôt il lui fait ôter ses fers, dit qu'il s'est mépris, renvoie ses gens, emmène à Dieppe *Candide* & *Martin*, & les laisse entre les

moins de son frère. Il y avait un petit vaisseau hollandais à la rade. Le normand, à l'aide de trois autres diamans, devenu le plus serviable des hommes, embarque *Candide* & ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise ; mais *Candide* croyait être délivré de l'enfer, & il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion.

CHAPITRE XXIII.

*Candide & Martin
vont sur les côtes d'Angleterre ;
ce qu'ils y voient.*



« Pangloss ! Pangloss ! ah, Martin !
Martin ! ah, ma chère Cunégonde !
qu'est-ce que ce monde-ci ? » disait *Candide* sur le vaisseau hollandais. Quelque chose de bien fou & de bien abominable, répondait *Martin*. — Vous connaissez l'Angleterre, y est-on aussi fou qu'en France ? C'est une autre espèce de folie, dit *Martin* ; vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, & qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre,

c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je fais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires.

En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, & regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde, & toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que tout ceci? dit *Candide*; & quel démon exerce par-tout son empire? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie? C'est un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral? C'est lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde; il a livré un combat à un amiral français, & on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais, dit *Candide*, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre? Cela est incontestable, lui repliqua-t-on; mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

Candide fut si étourdi & si choqué de ce qu'il voyait & de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, & qu'il fit son marché avec le patron hollandais, (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire sans délai à Venise.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On

côtoya la France; on passa à la vue de Lisbonne, & *Candide* frémit. On entra dans le détroit & dans la Méditerranée; enfin on aborda à Venise. DIEU soit loué, dit *Candide* en embrassant *Martin*, c'est ici que je reverrai la belle *Cunégonde*. Je compte sur *Cacambo* comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible.

CHAPITRE XXIV.

De Paquette & de frère Giroflée.



ès qu'il fut à Venise, il fit chercher *Cacambo* dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, & ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux & de toutes les barques : nulles nouvelles de *Cacambo*. Quoi! disait-il à *Martin*, j'ai eu le temps de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de côtoyer le Portugal & l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois à Venise, & la belle *Cunégonde* n'est point venue! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drôlesse & un abbé périgourdin! *Cunégonde* est morte sans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah! il valait mieux rester dans le paradis du Dorado que de

revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raison, mon cher *Martin* ! tout n'est qu'illusion & calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, & ne prit aucune part à l'opéra alla moda ni aux autres divertiffemens du carnaval; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. *Martin* lui dit : Vous êtes bien simple en vérité de vous figurer qu'un valet métis, qui a cinq ou six millions dans ses poches, ira chercher votre maîtresse au bout du monde, & vous l'amènera à Venise. Il la prendra pour lui, s'il la trouve; s'il ne la trouve pas, il en prendra une autre : je vous conseille d'oublier votre valet *Cacambo* & votre maîtresse *Cunégonde*. *Martin* n'était pas consolant. La mélancolie de *Candide* augmenta, & *Martin* ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu & peu de bonheur sur la terre, excepté peut-être dans Eldorado où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière importante, & en attendant *Cunégonde*, *Candide* aperçut un jeune théatin dans la place S^t Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le théatin paraissait frais, potelé, vigoureux; ses yeux étaient brillans, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fière. La fille était très-jolie & chantait; elle regardait amoureusement son théatin, & de temps en temps lui pinçait ses grosses joues. Vous m'avouerez du moins, dit *Candide* à *Martin*, que ces gens-ci sont heureux. Je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la terre habitale, excepté dans

Eldorado, que des infortunés ; mais pour cette fille & ce théatin je gage que ce font des créatures très-heureuses. Je gage que non, dit *Martin*. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit *Candide*, & vous verrez si je me trompe.

Aussitôt il les aborde, il leur fait son compliment, & les invite à venir à son hôtellerie manger des macaronis, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, & à boire du vin de Montepulciano, du lacryma-christi, du Chypre & du Samos. La demoiselle rongit, le théatin accepta la partie, & la fille le suivit en regardant *Candide* avec des yeux de surprise & de confusion qui furent obscurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de *Candide*, qu'elle lui dit : Hé quoi, M. *Candide* ne reconnaît plus *Paquette* ! A ces mots *Candide*, qui ne l'avait pas considérée jusque-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de *Cunégonde*, lui dit : Hélas ! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le docteur *Pangloss* dans le bel état où je l'ai vu ?

Hélas ! Monsieur, c'est moi-même, dit *Paquette* ; je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai su les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de madame la baronne & à la belle *Cunégonde*. Je vous jure que ma destinée n'a guère été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier qui était mon confesseur me séduisit aisément. Les suites en furent affreuses ; je fus obligée de sortir du château quelque temps après que M. le baron vous

eut renv[er]s[er] à grands coups de pieds dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque temps par reconnaissance la maîtresse de ce médecin. Sa femme, qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement; c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, & moi la plus malheureuse de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, Monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin. Celui-ci, outré des procédés de sa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si efficace qu'elle en mourut en deux heures de temps dans de violentes convulsions horribles. Les parens de madame intenterent à monsieur un procès criminel; il prit la fuite, & moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, & obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaissant à vous autres hommes, & qui n'est pour nous qu'un abyme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! Monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour

aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, & de n'avoir en perspective qu'une vieilleffe affreuse, un hôpital & un fumier; vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon *Candide*, dans un cabinet, en présence de *Martin*, qui disait à *Candide* : Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frère *Giroflée* était resté dans la salle à manger, & buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit *Candide* à *Paquette*, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée; vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah! Monsieur, répondit *Paquette*, c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier volée & battue par un officier, & il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage, il avoua que *Martin* avait raison. On se mit à table avec *Paquette* & le théatin; le repas fut assez amusant, & sur la fin on se parla avec quelque confiance. Mon père, dit *Candide* au moine, vous me paraissez jouir d'une destinée que tout le monde doit envier: la fleur de la santé brille sur votre visage, votre physionomie annonce le bonheur; vous avez une très-jolie fille

pour votre récréation, & vous paraissez très-content de votre état de théatin.

Ma foi, Monsieur, dit frère *Giroflée*, je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, & d'aller me faire turc. Mes parens me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frère aîné que DIEU confonde. La jalousie, la discorde, la rage habitent dans le couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié, le reste me sert à entretenir des filles : mais quand je rentre le soir dans le monastère, je suis près de me casser la tête contre les murs du dortoir ; & tous mes confrères sont dans le même cas.

Martin se tournant vers *Candide* avec son sang-froid ordinaire : Hé bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure toute entière ? *Candide* donna deux mille piastres à *Paquette*, & mille piastres à frère *Giroflée*. Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils seront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit *Martin* ; vous les rendrez peut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureux encore. Il en fera ce qui pourra, dit *Candide* : mais une chose me console, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver ; il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge & *Paquette*, je rencontre aussi *Cunégonde*. Je souhaite, dit *Martin*, qu'elle fasse un jour votre bonheur ; mais c'est de

quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit *Candide*.
C'est que j'ai vécu, dit *Martin*.

Mais regardez ces gondoliers, dit *Candide*; ne chantent-ils pas sans cesse? Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes & leurs marmots d'enfans, dit *Martin*. Le doge a ses chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre le sort d'un gondolier est préférable à celui d'un doge; mais je crois la différence si médiocre que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit *Candide*, du sénateur *Pococuranté* qui demeure dans ce beau palais sur la Brenta, & qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une espèce si rare, dit *Martin*. *Candide* aussitôt fit demander au seigneur *Pococuranté* la permission de venir le voir le lendemain.

CHAPITRE XXV.

*Visite chez le seigneur Pococuranté
noble vénitien.*



CANDIDE & *Martin* allèrent en gondole sur la Brenta, & arrivèrent au palais du noble *Pococuranté*. Les jardins étaient bien entendus, & ornés de belles statues de marbre, le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de soixante

ans, fort riche, reçut très-poliment les deux curieux, mais avec très-peu d'empressement, ce qui déconcerta *Candide*, & ne déplut point à *Martin*.

D'abord deux filles jolies & proprement mises servirent du chocolat qu'elles firent très-bien mouffer. *Candide* ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grâce & sur leur adresse. Ce sont d'assez bonnes créatures, dit le sénateur *Pococuranté*; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je suis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jaloufies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitefies, de leur orgueil, de leurs sottises, & des sonnets qu'il faut faire ou commander pour elles : mais après tout ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeûner, se promenant dans une longue galerie, fut surpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quels maîtres étaient les deux premiers? Ils sont de *Raphaël*, dit le sénateur; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années; on dit que c'est ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaisent point du tout: la couleur en est très-rembrunie, les figures ne sont pas assez arrondies, & ne sortent point assez; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe: en un mot, quoi qu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature elle-même. Je n'aimerais un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même: il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pococuranté, en attendant le dîner, se fit donner un concerto. *Candide* trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit *Pococuranté*, peut amuser une demi-heure ; mais s'il dure plus long-temps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, & ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très-mal à propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier d'une actrice ; se pâmera de plaisir qui voudra ou qui pourra, en voyant un châtré fredonner le rôle de *César* & de *Caton*, & se promener d'un air gauche sur des planches : pour moi, il y a long-temps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, & que des souverains payent si chèrement. *Candide* disputa un peu, mais avec discrétion. *Martin* fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table ; & après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. *Candide*, en voyant un *Homère* magnifiquement relié, loua l'illustissime sur son bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand *Pangloss*, le meilleur philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement *Pococuranté* ; on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant ; mais cette répétition

continuelle de combats qui se ressembloit tous, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette *Hélène* qui est le sujet de la guerre, & qui à peine est une actrice de la pièce; cette *Troye* qu'on assiège & qu'on ne prend point; tout cela me causoit le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savans s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture: tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il falloit toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, & comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre excellence ne pense pas ainsi de *Virgile*, dit *Candide*? Je conviens, dit *Pococuranté*, que le second, le quatrième & le sixième livre de son *Énéide* sont excellens; mais pour son pieux *Énée*, & le fort *Cloanthe*, & l'ami *Achates*, & le petit *Ascanius*, & l'imbécille roi *Latinus*, & la bourgeoise *Amata*, & l'insipide *Lavinia*, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid & de plus désagréable. J'aime mieux le *Tasse* & les contes à dormir debout de l'*Arioste*.

Oserais-je vous demander, Monsieur, dit *Candide*, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire *Horace*? Il y a des maximes, dit *Pococuranté*, dont un homme du monde peut faire son profit, & qui étant resserrées dans des vers énergiques se gravent aisément dans la mémoire. Mais je me soucie fort peu de son voyage à *Brindes* & de sa description d'un mauvais dîner, & de la querelle de crocheteurs entre je ne sais quel *Pupillus* dont les paroles, dit-il, étoient

pleines de pus, & un autre dont les paroles étaient du vinaigre. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vicilles & contre des forcières; & je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami *Mécénas*, que s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques, il frappera les astres de son front sublime. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. *Candide*, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; & *Martin* trouvait la façon de penser de *Pococuranté* assez raisonnable.

Oh, voici un Cicéron, dit *Candide*: pour ce grand-homme-là je pense que vous ne vous laissez point de le lire? Je ne le lis jamais, répondit le vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Cluentius*? J'ai bien assez des procès que je juge; je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, & que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah, voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria *Martin*; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit *Pococuranté*, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, & pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là, dit *Candide*, en italien, en espagnol, en français! Oui, dit le séné-

teur, il y en a trois mille, & pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de *Sénèque*, & tous ces gros volumes de théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, que tout républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. Oui, répondit *Pococuranté*, il est beau d'écrire ce qu'on pense; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie, on ne peut dire que ce qu'on ne pense pas; ceux qui habitent l'empire des *Césars* & des *Antonins* n'osent à peine dire ce qu'ils ont vu, sans la permission d'un jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais, si elle n'étoit la passion & l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable.

Candide apercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand-homme. Qui? dit *Pococuranté*, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèse en dix livres de vers durs; ce grossier imitateur des Grecs, qui défigure la création, & qui, tandis que *Moïse* représente l'être éternel produisant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage? Moi, j'estimerai celui qui a gâté l'enfer & le diable du *Tasse*; qui déguise *Lucifer* tantôt en crapaud, tantôt en pygmée; qui fait rebattre cent fois les mêmes discours; qui le

théologie ; qui, en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'*Arioste*, fait tirer le canon dans le ciel par les diables ? Ni moi ni personne en Italie n'a pu se plaire à toutes ces tristes extravagances. Le mariage du péché & de la mort, & les couleuvres dont le péché accouche font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat, & sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour un foffoyeur. Ce poëme obscur, bizarre & dégoûtant, fut méprisé à sa naissance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans sa patrie par les contemporains. Au reste je dis ce que je pense, & je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi. *Candide* était affligé de ces discours ; il respectait *Homère*, il aimait un peu *Milton*. Hélas ! dit-il tout bas à *Martin*, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poëtes allemands. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit *Martin*. Oh ! quel homme supérieur ! disait encore *Candide* entre ses dents ! quel grand génie que ce *Pococuranté* ! rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendirent dans le jardin. *Candide* en loua toutes les beautés. Je ne fais rien de si mauvais goût, dit le maître ; nous n'avons ici que des colifichets : mais je vais dès demain en faire planter un d'un dessin plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de son excellence : Or çà, dit *Candide* à *Martin*, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les

hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. Ne voyez-vous pas, dit *Martin*, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède? *Platon* a dit, il y a long-temps, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit *Candide*, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés? C'est-à-dire, reprit *Martin*, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir? Oh bien! dit *Candide*, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiselle *Cunégonde*. C'est toujours bien fait d'espérer, dit *Martin*.

Pendant les jours, les semaines s'écoulaient; *Cacambo* ne revenait point, & *Candide* était si abymé dans sa douleur qu'il ne fit pas même réflexion que *Paquette* & frère *Giroflée* n'étaient pas venus seulement le remercier.

CHAPITRE XXVI.

*D'un souper que Candide & Martin
firent avec six étrangers,
& qui ils étaient.*



Un soir que *Candide*, suivi de *Martin*, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme, à visage couleur de suie, l'aborda par derrière, & le prenant par le bras, lui dit : Soyez prêt à partir avec

nous, n'y manquez pas. Il se retourne, & voit *Cacambo*. Il n'y avait que la vue de *Cunégonde* qui pût l'étonner & lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami. *Cunégonde* est ici sans doute, où est-elle? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. *Cunégonde* n'est point ici, dit *Cacambo*, elle est à Constantinople. Ah ciel! à Constantinople: mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. Nous partirons après soupé, reprit *Cacambo*; je ne peux vous en dire davantage; je suis esclave, mon maître m'attend; il faut que j'aille le servir à table: ne dites mot; soupez, et tenez-vous prêt.

Candide partagé entre la joie & la douleur, charmé d'avoir revu son agent fidelle, étonné de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table avec *Martin* qui voyait de sang-froid toutes ces aventures, & avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître sur la fin du repas, & lui dit: Sire, votre majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. Ayant dit ces mots, il sortit. Les convives étonnés se regardaient sans préférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique s'approchant de son maître, lui dit: Sire, la chaise de votre majesté est à Padoue, & la barque est prête. Le maître fit un signe, & le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encore, & la surprise

commune redoubla. Un troisième valet, s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : Sire, croyez-moi, votre majesté ne doit pas rester ici plus long-temps, je vais tout préparer ; & aussitôt il disparut.

Candide & *Martin* ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade de carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : Votre majesté partira quand elle voudra, & sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger, qui était auprès de *Candide* ; il lui dit : Ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à votre majesté ni à moi non plus ; & nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous & moi ; je vais pourvoir à mes affaires : adieu.

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, *Candide*, & *Martin*, demeurèrent dans un profond silence. Enfin *Candide* le rompit : Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie, pourquoi êtes-vous tous rois ? pour moi je vous avoue que ni moi ni *Martin* nous ne le sommes.

Le maître de *Cacambo* prit alors gravement la parole, & dit en italien : Je ne suis point plaisant, je m'appelle *Achmet III*. J'ai été grand-sultan plusieurs années ; je détrônai mon frère ; mon neveu m'a détrôné ; on a coupé le cou à mes visirs ; j'achève ma vie dans le vieux sérail ; mon neveu le grand-sultan *Mahmoud* me permet de voyager quelquefois pour ma santé, & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Un jeune homme qui était auprès d'*Achmet* parla après lui, & dit : Je m'appelle *Ivan* ; j'ai été empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au berceau : mon père & ma mère ont été enfermés ; on m'a élevé en prison : j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent, & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit : Je suis *Charles-Édouard*, roi d'Angleterre ; mon père m'a cédé ses droits au royaume ; j'ai combattu pour les soutenir ; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, & on leur a battu les joues. J'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au roi mon père détrôné, ainsi que moi & mon grand-père, & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole & dit : Je suis le roi des Polaques ; le sort de la guerre m'a privé de mes états héréditaires ; mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la Providence comme le sultan *Achmet*, l'empereur *Ivan*, & le roi *Charles-Édouard* à qui DIEU donne longue vie ; & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le cinquième dit : Je suis aussi roi des Polaques ; j'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre Etat, dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule ; je me résigne à la Providence, & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Il restait au sixième monarque à parler. Messieurs,

dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous, mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis *Théodore*; on m'a élu roi en Corse; on m'a appelé *vo-*
tre majesté, & à présent à peine m'appelle-t-on *mon-*
sieur. J'ai fait frapper de la monnaie, & je ne possède pas un denier; j'ai eu deux secrétaires d'Etat, & j'ai à peine un valet. Je me suis vu un trône & j'ai long-temps été à Londres en prison sur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu comme vos majestés passer le carnaval à Venise.

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi *Théodore* pour avoir des habits & des chemises; *Candide* lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. Quel est donc, disaient les cinq rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, & qui le donne.

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre alteses sérénissimes qui avaient aussi perdu leurs Etats par le fort de la guerre & qui venaient passer le reste du carnaval à Venise. Mais *Candide* ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère *Camégonde* à Constantinople.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Candide à Constantinople.

LE fidelle *Cacambo* avait déjà obtenu du patron turc qui allait reconduire le sultan *Achmet* à Constantinople, qu'il recevrait *Candide* & *Martin* sur son bord. L'un & l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant sa misérable hauteesse. *Candide*, chemin faisant, disait à *Martin* : Voilà pourtant six rois détronés, avec qui nous avons soupé, & encore dans ces six rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, & je vole dans les bras de *Cunégonde*. Mon cher *Martin*, encore une fois, *Pangloss* avait raison, tout est bien. Je le souhaite, dit *Martin*. Mais, dit *Candide*, voilà une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vu ni ouï conter que six rois détronés soupaissent ensemble au cabaret. Cela n'est pas plus extraordinaire, dit *Martin*, que la plupart des choses qui nous sont arrivées. Il est très-commun que les rois soient détronés; & à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine *Candide* fut-il dans le vaisseau, qu'il fut au cou de son ancien valet, de son ami *Cacambo*. Hé bien, lui dit-il, que fait *Cunégonde*? est-elle toujours un prodige de beauté? M'aime-t-elle toujours? Comment se porte-t-elle? Tu lui as sans doute acheté un palais à Constantinople?

Mon cher maître, répondit *Cacambo*, *Cunégonde* lave les écuelles sur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très-peu d'écuelles; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain nommé *Ragotski*, à qui le grand-turc donne trois écus par jour dans son asile : mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté, & qu'elle est devenue horriblement laide. Ah! belle ou laide, dit *Candide*, je suis un honnête homme, & mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais emportés? Bon, dit *Cacambo*, ne m'a-t-il pas fallu en donner deux au senor *Don Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mascarenès*, y *Lampourdos*, y *Souza*, gouverneur de Buénos-Aires, pour la permission de reprendre mademoiselle *Cunégonde*? Et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap Matapan, à Milo, à Nacarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari? *Cunégonde* & la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé, & moi je suis esclave du sultan détîonné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres! dit *Candide*. Mais après tout,

j'ai encore quelques diamans ; je délivrerai aisément *Cunégonde*. C'est bien dommage qu'elle soit devenue laide.

Ensuite se tournant vers *Martin* : Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre de l'empereur *Achmet*, de l'empereur *Ivan*, du roi *Charles-Édouard*, ou de moi ? Je n'en fais rien, dit *Martin* ; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. Ah, dit *Candide*, si *Pangloss* était ici, il le saurait, & nous l'apprendrait. Je ne fais, dit *Martin*, avec quelles balances votre *Pangloss* aurait pu peser les infortunes des hommes, & apprécier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi *Charles-Édouard*, l'empereur *Ivan*, & le sultan *Achmet*. Cela pourrait bien être, dit *Candide*.

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer Noire. *Candide* commença par racheter *Cacambo* fort cher ; & sans perdre de temps, il se jeta dans une galère avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide chercher *Cunégonde*, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramalent fort mal, & à qui le lévanti patron appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf sur les épaules nues ; *Candide*, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, & s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui paru-

rent avoir un peu de ressemblance avec *Pangloss* & avec ce malheureux jésuite, ce baron, frère de mademoiselle *Cunégonde*. Cette idée l'émut & l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il à *Cacambo*, si je n'avais pas vu pendre maître *Pangloss*, & si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce sont eux qui rament dans cette ga-

Au nom du baron & de *Pangloss* les deux forçats poussèrent un grand cri, & tombèrent sur leur banc & laissèrent tomber leurs rames. Le lévanti patron accourait sur eux, & les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez, seigneur, s'écria *Candide*, je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi! c'est *Candide*! disait l'un des forçats; quoi! c'est *Candide*! disait l'autre. Est-ce un songe? dit *Candide*; veillé-je? suis-je dans cette galère? Est-ce là monsieur le baron que j'ai tué? est-ce là maître *Pangloss* que j'ai vu pendre?

C'est nous-mêmes, c'est nous-mêmes, répondaient-ils. Quoi! c'est là ce grand philosophe? disait *Martin*. Eh! monsieur le lévanti patron, dit *Candide*, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de M. de *Thunder-ten-tronckh*, un des premiers barons de l'Empire, & de M. *Pangloss*, le plus profond métaphysicien d'Allemagne? Chien de chrétien, répondit le lévanti patron, puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons & des métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille.

Vous les aurez, Monsieur; remenez-moi comme un éclair à Constantinople, & vous serez payé sur-le-champ. Mais non, menez-moi chez mademoiselle *Cunégonde*. Le lévanti patron, sur la première offre de *Candide*, avait déjà tourné la proue vers la ville, & il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le baron & *Pangloss*. Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron? & mon cher *Pangloss*, comment êtes-vous en vie après avoir été pendu? & pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie? Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays? disait le baron. Oui, répondait *Cacambo*. Je revois donc mon cher *Candide*, s'écriait *Pangloss*. *Candide* leur présentait *Martin* & *Cacambo*. Ils s'embrassaient tous, ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif à qui *Candide* vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille, & qui lui jura par *Abraham* qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron & de *Pangloss*. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur & les baigna de larmes; l'autre le remercia par un signe de tête, & lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion. Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie? disait-il. Rien n'est si possible, reprit *Cacambo*, puisqu'elle écure la vaisselle chez un prince de Transilvanie. On fit aussitôt venir deux juifs; *Candide* vendit encore des diamans; & ils

repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer *Cunégonde*.

CHAPITRE XXVIII.

Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, etc.



ARDON, encore une fois, dit *Candide* au baron; pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le baron; je fus un peu trop vif, je l'avoue; mais puisque vous voulez savoir par quel hasard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma blessure par le frère apothicaire du collège, je fus attaqué & enlevé par un parti espagnol; on me mit en prison à Buénos-Aires, dans le temps que ma sœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller servir d'aumônier à Constantinople, auprès de monsieur l'ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai sur le soir un jeune icoglan très-bien fait. Il faisait fort chaud; le jeune homme voulut se baigner; je pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien

d'être trouvé tout nu avec un jeune musulman. Un cadi me fit donner cent coups de bâton sur la plante des pieds, & me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transilvanie réfugié chez les Turcs?

Mais vous, mon cher *Pangloss*, dit *Candide*, comment se peut-il que je vous revoie? Il est vrai, dit *Pangloss*, que vous m'avez vu pendre; je devais naturellement être brûlé; mais vous vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on allait me cuire: l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu; je fus pendu, parce qu'on ne put mieux faire: un chirurgien acheta mon corps: m'emporta chez lui, & me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je ne l'avais été. L'exécuteur des hautes œuvres de la sainte inquisition, lequel était sous-diacre, brûlait à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre: la corde était mouillée & glissa mal, elle fut nouée, enfin je respirais encore: l'incision cruciale me fit jeter un si grand cri, que mon chirurgien tomba à la renverse, & croyant qu'il disséquait le diable il s'enfuit en mourant de peur, & tomba encore sur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voisin; elle me vit sur la table étendu avec mon incision cruciale: elle eut encore plus de peur que son mari, s'enfuit

& tomba sur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui disait au chirurgien : Mon bon, de quoi vous avisez-vous aussi de disséquer un hérétique ? ne savez-vous pas que le diable est toujours dans le corps de ces gens-là ? je vais vite chercher un prêtre pour l'exorciser. Je frémis à ce propos, & je ramassai le peu de forces qui me restaient pour dire : Ayez pitié de moi ! Enfin le barbier perdit courage & s'enhardit ; il recoufut ma peau ; sa femme prit le soin de moi ; je fus sur pied au bout de quelques jours. Le barbier me trouva une condémnation & me fit laquais d'un chevalier de Malthe qui avait été en prison à Venise : mais mon maître n'ayant pas de quoi vivre, je me mis au service d'un marchand véniçois & le suivis à Constantinople.

Un jour il me prit fantaisie d'entrer dans une mosquée ; il n'y avait qu'un vieux iman & une jeune dévote très jolie qui disait ses patenôtres : sa gorge était toute découverte : elle avait entre ses deux tetons un beau bouquet de tulipes, de roses, d'anémones, de renoncules, d'hyacinthes & d'oreilles d'ours : elle laissa tomber son bouquet ; je le ramassai, & je le lui remis avec un empressement très-respectueux. Je fus si long-temps à le lui remettre, que l'iman se mit en colère, & voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadî, qui me fit donner cent coups de lattes sur la plante des pieds & m'envoya aux galères. Je fus enchaîné précisément dans la même galère & au même banc

nonfleur le baron. Il y avait dans cette galère
de jeunes gens de Marseille, cinq prêtres napolitains
& deux moines de Corfou, qui nous dirent que
pareilles aventures arrivaient tous les jours.
Leur le baron prétendait qu'il avait effuyé une
grande injustice que moi : je prétendais moi,
était beaucoup plus permis de remettre un bou-
sur la gorge d'une femme que d'être tout nu
un icoglan. Nous disputions sans cesse, et nous
avons vingt coups de nerf de bœuf par jour,
que l'enchaînement des événemens de cet univers
a conduit dans notre galère, & que vous nous
rachetés.

« É bien, mon cher *Pangloss*, lui dit *Candide*,
« si vous avez été pendu, difféqué, roué de coups,
« si vous avez ramé aux galères, avez-vous tou-
« jours pensé que tout allait le mieux du monde ? Je
« toujours de mon premier sentiment, répondit
« *Pangloss* ; car enfin je suis philosophe, il ne me con-
« vient pas de me dédire, *Leibnitz* ne pouvant pas
« dire le tort, & l'harmonie préétablie étant d'ailleurs
« la plus belle chose du monde, aussi-bien que le plein
« de matière subtile.

CHAPITRE XXIX.

*Comment Candide retrouva Cunégonde
& la vieille.*

PENDANT que *Candide*, le baron, *Pangloss*, *Martin* & *Cacambo* contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événemens contingens ou non contingens de cet univers, qu'ils disputaient sur les effets & les causes, sur le mal moral & sur le mal physique, sur la liberté & la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du prince de Transilvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent *Cunégonde* & la vieille qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant *Candide* en voyant sa belle *Cunégonde* rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges & écaillés, recula trois pas saisi d'horreur, & avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa *Candide* & son frère : on embrassa la vieille : *Candide* les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage ; la vieille proposa à *Candide* de s'en accommoder.

en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. *Cunégonde* ne savait pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir *Candide* de ses promesses avec un ton si absolu que le bon *Candide* n'osa pas la refuser. Il signifia donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part & une telle insolence de la vôtre ; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfans de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'empire. *Cunégonde* se jeta à ses pieds & les baigna de larmes ; il fut inflexible. Maître fou, lui dit *Candide*, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur ; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme, & tu prétends encore t'y opposer : je te retuerais, si j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant.

CHAPITRE XXX.

Conclusion.

CANDIDE dans le fond de son cœur n'avait aucune envie d'épouser *Cunégonde*; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage, & *Cunégonde* le pressait si vivement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta *Pangloss*, *Martin* & le fidelle *Cacambo*. *Pangloss* fit un beau mémoire, par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit sur sa sœur; & qu'elle pouvait, selon toutes les lois de l'empire, épouser *Candide* de la main gauche. *Martin* conclut à jeter le baron dans la mer; *Cacambo* décida qu'il fallait le rendre au levant patron, & le remettre aux galères; après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, & on eut le plaisir d'attraper un jésuite & de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, *Candide* marié avec sa maîtresse, & vivant avec le philosophe *Pangloss*, le philosophe *Martin*, le prudent *Cacambo* & la vieille, ayant d'ailleurs

rapporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable ; mais il fut tant friponné par les juifs, qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie ; sa femme devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre & insupportable : la vieille était infirme & fut encore de plus mauvaise humeur que *Cunégonde*. *Cacambo* qui travaillait au jardin, & qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail & maudissait sa destinée. *Pangloss* était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour *Martin*, il était fermement persuadé qu'on est également mal par-tout ; il prenait les choses en patience. *Candide*, *Martin* & *Pangloss* disputaient quelquefois de métaphysique & de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas, de cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum : on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis qui prenaient la place des expulsés, & qui étaient expulsés à leur tour : on voyait des têtes proprement empaillées, qu'on allait présenter à la sublime Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations ; & quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté & pendu dans un au-to-da-fé, d'être disséqué,

de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien rester ici à ne rien faire? C'est une grande question, dit *Candide*.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, & *Martin* surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. *Candide* n'en convenait pas, mais il n'affurait rien. *Pangloss* avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours & n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer *Martin* dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais *Candide* & d'embarrasser *Pangloss*. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie *Paquette* & le frère *Giroflée*, qui étaient dans la plus extrême misère; ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piastras, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, & enfin frère *Giroflée* s'était fait turc. *Paquette* continuait son métier par-tout, & n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu, dit *Martin* à *Candide*, que vos présens seraient bientôt dissipés, & ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastras, vous & *Cacambo*, & vous n'êtes pas plus heureux que frère *Giroflée* & *Paquette*. Ah, ah, dit *Pangloss* à *Paquette*, le ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant! Savez-vous bien que vous m'avez coûté le

bout du nez, un œil & une oreille? Comme vous voilà faite! eh qu'est-ce que ce monde! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très-fameux, qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; *Pangloss* porta la parole, & lui dit : Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé?

De quoi te mêles-tu, lui dit le derviche, est-ce là ton affaire? Mais, mon révérend père, dit *Candide*, il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? quand la hauteffe envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les fouris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? Que faut-il donc faire, dit *Pangloss*? Te taire, dit le derviche. Je me flattais, dit *Pangloss*, de raisonner un peu avec vous des effets & des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame & de l'harmonie préétablie. Le derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux visirs du banc & le muphti, & qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait par-tout un grand bruit pendant quelques heures. *Pangloss*, *Candide* & *Martin*, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon

vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un beau ceau d'orangers. *Pangloss*, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en fais rien répondit le bon-homme, & je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun visir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, & qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison : ses deux filles & ses deux fils leur présentèrent plusieurs fortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia & des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de *Candide*, de *Pangloss* & de *Martin*.

Vous devez avoir, dit *Candide* au turc, une vaste & magnifique terre ? Je n'ai que vingt arpens, répondit le turc ; je les cultive avec mes enfans ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui le vice & le besoin.

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du turc. Il dit à *Pangloss* & à *Martin* : Ce bon vieillard me paraît

s'être fait un fort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit *Pangloss*, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes. Car enfin *Eglon* roi des Moabites fut assassiné par *Aod* : *Abfalon* fut pendu par les cheveux & percé de trois dards ; le roi *Nadab*, fils de *Jéroboam*, fut tué par *Baza* ; le roi *Ela* par *Zambri*, *Ochofias* par *Jéhu*, *Attalia* par *Joïada* ; les rois *Joachim*, *Jéchonias*, *Sédécias* furent esclaves. Vous savez comment périrent *Crésus*, *Astyage*, *Darius*, *Denys* de Syracuse, *Pyrrhus*, *Perfée*, *Annibal*, *Jugurtha*, *Arioviste*, *César*, *Pompée*, *Néron*, *Othon*, *Vitellius*, *Domitien*, *Richard II* d'Angleterre, *Édouard II*, *Henri VI*, *Richard III*, *Marie Stuart*, *Charles I*, les trois *Henri* de France, l'empereur *Henri IV* ? Vous savez... Je fais aussi, dit *Candide*, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit *Pangloss* ; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât ; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit *Martin*, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talens. La petite terre rapporta beaucoup. *Cunégonde* était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; *Paquette* broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère *Giroflée* qui ne rendit service ; il fut un très-bon menuisier, & même devint hon-

nête homme : & *Pangloss* disait quelquefois à *Candide* : Tous les événemens sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles; car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière, pour l'amour de mademoiselle *Cunégonde*, si vous n'aviez pas été mis à l'inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédras confits & des pistaches. Cela est bien dit, répondit *Candide*, mais il faut cultiver notre jardin.

Fin de Candide ou l'Optimisme.



LE BLANC

ET

LE NOIR.





LE BLANC

ET

LE NOIR.

L O U T le monde dans la province de Candahar connaît l'aventure du jeune *Rustan*. Il était fils unique d'un mirza du pays; c'est comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza son père avait un bien honnête. On devait marier le jeune *Rustan* à une demoiselle, ou mirzasse de sa sorte. Les deux familles le désiraient passionnément. Il devait faire la consolation de ses parens, rendre sa femme heureuse, & l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princesse de Cachemire à la foire de Cabul, qui est la foire la plus considérable du monde, & incomparablement plus

fréquentée que celle de ~~Baffora~~ *Baffora* & d'*Afracan*; & voici pourquoi le vieux prince de *Cachemire* était venu à la foire avec sa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de son trésor; l'une était un diamant gros comme le pouce, sur lequel sa fille était gravée par un art que les Indiens possédaient alors, & qui s'est perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait; ce qui n'est pas une chose bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à *Cachemire*.

Un faquir de son altesse lui vola ces deux bijoux; il les porta à la princesse. Gardez soigneusement ces deux pièces, lui dit-il; votre destinée en dépend. Il partit alors, & on ne le revit plus. Le duc de *Cachemire* au désespoir résolut d'aller voir à la foire de *Cabul*, si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût son diamant & son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture; mais pour le javelot, qu'elle ne pouvait si bien cacher, elle l'avait enfermé soigneusement à *Cachemire* dans son grand coffre de la *Chine*.

Rustan & elle se virent à *Cabul*; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, & toute la tendresse de leur pays. La princesse pour gage de son amour lui donna son diamant, & *Rustan* lui promit à son départ de l'aller voir secrètement à *Cachemire*.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui servaient

de secrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel, & de valets de chambre. L'un s'appelait *Topaze*; il était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux & serviable comme un Arménien, sage comme un Guèbre. L'autre se nommait *Ébène*; c'était un nègre fort joli, plus empressé, plus industrieux que *Topaze*, & qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. *Topaze* tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire; il lui représenta tout ce qu'il hasardait. Comment laisser deux familles au désespoir? comment mettre le couteau dans le cœur de ses parens? Il ébranla *Rustan*; mais *Ébène* le raffermir & leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage. Le sage *Topaze* ne lui en aurait pas fait prêter; *Ébène* y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux tout semblable qu'il remit à sa place, & donna le véritable en gage à un arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage; on monta à cheval. *Topaze* dit à son maître: J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise; mais après avoir remontré, il faut obéir; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais consultons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. *Rustan* y consentit. L'oracle répondit: *Si tu vas à l'Orient,*

tu seras à l'Occident. *Rustan* ne comprit la réponse. *Topaze* soutint qu'elle ne convenait pas. *Ébène* toujours complaisant lui paraissait très-favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans le pays. L'oracle de Cabul répondit : *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas ; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas ; si tu es riche, tu ne seras pas.* Cet oracle parut encore plus terrible que l'autre : Prenez garde à vous, dit *Topaze*. Ne redoutez rien, disait *Ébène* ; comme on peut le croire, avait toujours été près de son maître, dont il encourageait & l'espérance.

Au sortir de Cabul, on marcha par une forêt ; on s'affit sur l'herbe pour manger, & les chevaux paître. On se préparait à dîner, quand l'éléphant qui portait le dîné & le serviteur s'aperçut que *Topaze* & *Ébène* n'étaient pas avec la petite caravane. On les appelle ; ils ne répondent pas. On crie des noms d'*Ébène* & de *Topaze*. Les voix se font entendre de tous côtés, & remplissent la forêt de cris ; ils reviennent sans avoir rien vu. *Topaze* leur ait répondu. Nous n'avons trouvé *Rustan*, qu'un vautour qui se battait avec lui & qui lui ôtait toutes ses plumes. Le combat piqua la curiosité de *Rustan* ; il se leva sur le lieu ; il n'aperçut ni vautour ni *Rustan* ; il vit son éléphant, encore tout chargé de plumes, qui était assailli par un gros rhinocéros.

paît de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocéros lâcha prise à la vue de *Rustan* ; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage, s'écriait *Rustan*. Les valets étaient consternés, & le maître au désespoir d'avoir perdu à la fois ses chevaux, son cher nègre, & le sage *Topaze* pour lequel il avait toujours eu de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de Cachemire le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux & terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger à la course que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne, tu me le payeras. L'âne remercia son libérateur en son langage, s'approcha, se laissa caresser, & caressa. *Rustan* monte dessus après avoir dîné, & prend le chemin de Cachemire avec ses domestiques, qui suivent les uns à pied, les autres montés sur l'éléphant.

A peine était-il sur son âne, que cet animal tourne vers Cabul, au lieu de suivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des faccades, ferrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite & à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Cabul.

Rustan suait, se démenait, se désespérait, quand il rencontre un marchand de chameaux qui lui dit : Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller ; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. *Rustan* remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. *Topaze* avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent ; il rejoint sa caravane, & se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il marché quatre parasanges qu'il est arrêté par un torrent profond, large & impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouissaient la vue, & glaçaient le courage ; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit *Rustan*, que *Topaze* n'ait eu raison de blâmer mon voyage, & moi grand tort de l'entreprendre ; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais *Ebène*, il me consolera, & il trouverait des expédiens : mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consernation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin, la fatigue & l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il se réveille au point du jour, & voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement & de joie. Est-il possible ? est-ce un songe ? quel pro-

dige ! quel enchantement ! oferons-nous passer ? Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baissait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extase ; & *Rustan* disait : Pour le coup le ciel me favorise : *Topaze* ne savait ce qu'il disait ; les oracles étaient en ma faveur ; *Ebène* avait raison ; mais pourquoi n'est-il pas ici ?

A peine la troupe fut-elle au delà du torrent que voilà le pont qui s'abyme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux ! tant mieux ! s'écria *Rustan*, Dieu soit loué, le ciel soit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime. Je serai prince de Cachemire ; c'est ainsi qu'en possédant ma maltresse je ne posséderai pas mon petit marquisat à Candahar. Je serai *Rustan*, & je ne le serai pas, puisque je deviendrai un grand prince : voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même : je suis trop heureux ; mais pourquoi *Ebène* n'est-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que *Topaze*.

Il avança encore quelques parasanges avec la plus grande alégresse ; mais sur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contrescarpe, & plus hautes que n'aurait été la tour de Babel, si elle avait été achevée, barra entièrement la caravane faisie de crainte.

Tout le monde s'écria : Dieu veut que nous pé-

rifflons ici; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O *Rustan!* ô malheureux marquis! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant succédaient dans l'ame de *Rustan* à la joie immodérée qu'il avait ressentie, aux espérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. O Ciel! ô DIEU paternel! faut-il que j'aie perdu mon ami *Topaze!*

Comme il prononçait ces paroles en pouffant de profonds soupirs, & en versant des larmes au milieu de ses suivans désespérés, voilà la base de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, se présente aux yeux éblouis; & *Rustan* de s'écrier, & ses gens de se jeter à genoux, & de tomber d'étonnement à la renverse, & de crier miracle! & de dire: *Rustan* est le favori de *Vitfnou*, le bien-aimé de *Brama*, il sera le maître du monde: *Rustan* le croyait, il était hors de lui, élevé au-dessus de lui-même. Ah! *Ebène*, mon cher *Ebène!* où êtes-vous? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles? comment vous ai-je perdu? belle princesse de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes?

Il avance avec ses domestiques, son éléphant, ses chameaux, sous la voûte de la montagne, au bout de la galerie il entre dans une prairie émaillée de

seurs, & bordée de ruisseaux : au bout de la prairie ce sont des allées d'arbres à perte de vue, & au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle sont mille maisons de plaisance avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix & d'instrumens ; il voit des danfes ; il se hâte de passer un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel est ce beau pays.

Celui auquel il s'adressait lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie & dans les plaisirs ; nous célébrons les noces de notre belle princesse qui va se marier avec le seigneur *Barbabou*, à qui son père l'a promise ; que DIEU perpétue leur félicité ! A ces paroles *Rustan* tomba évanoui, & le seigneur cachemirien crut qu'il était sujet à l'épilepsie ; il le fit porter dans sa maison, où il fut long-temps sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ses esprits pouffait des sanglots, roulait les yeux, & s'écriait de temps en temps : *Topaze, Topaze*, vous aviez bien raison !

L'un des deux médecins dit au seigneur cachemirien : Je vois à son accent que c'est un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou ; confiez-le-moi, je le ramènerai dans sa patrie, & je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princesse, & le faire danser. Pendant

qu'ils consultaient, le malade reprit ses forces ; les deux médecins furent congédiés, & *Rustan* demeura tête à tête avec son hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je fais que cela n'est pas poli ; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ses aventures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de *Vitfnou* & de *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel est cet heureux *Barbabou* qui épouse la princesse de Cachemire, pourquoi son père l'a choisi pour gendre, & pourquoi la princesse l'a accepté pour son époux.

Seigneur, lui dit le cachemirien, la princesse n'a point du tout accepté *Barbabou* : au contraire, elle est dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage ; elle s'est enfermée dans la tour de son palais ; elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. *Rustan* en entendant ces paroles se sentit renaître ; l'éclat de ses couleurs, que la douleur avait flétries, reparut sur son visage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obstine à donner sa fille à un *Barbabou* dont elle ne veut pas.

Voici le fait, répondit le cachemirien. Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant & un javelot qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! ie

point de nouvelles de ses deux bijoux, après les avoir fait long-temps chercher par toute la terre, a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il est venu un seigneur *Barbabou* qui était muni du diamant, & il épouse demain la princesse.

Ruflan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de son hôte, & courut sur son dromadaire à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer ; il demande une audience ; on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la nocce : c'est pour cela même, dit-il, que je veux lui parler. Il presse tant qu'il est introduit. Monseigneur, dit-il, que DIEU couronne tous vos jours de gloire & de magnificence ! votre gendre est un fripon.

Comment, un fripon ! qu'osez-vous dire ? est-ce ainsi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choisi ? Oui, un fripon, reprit *Ruflan* ; & pour le prouver à votre altesse, c'est que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans ; & comme il ne s'y connaissait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, & je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! Il fit venir *Barbabou*, & lui demanda s'il ne l'avait point trompé. *Barbabou* jura qu'il avait acheté son diamant d'un arménien ; l'autre ne disait pas de qui il tenait le sien ; mais il proposa un expédient : ce fut qu'il plût à son altesse de le faire com-

battre sur le champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur : ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouse la princesse ? Très-bon, répondit le prince ; ce sera un fort beau spectacle pour la cour ; battez-vous vite tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu, selon l'usage de Cachemire, & il épousera ma fille.

Les deux prétendans descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une pie & un corbeau. Le corbeau criait, battez-vous, battez-vous ; la pie, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince, les deux rivaux y prirent garde à peine : ils commencent le combat ; tous les courtisans faisaient un cercle autour d'eux. La princesse, se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle ; elle était bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire, & elle avait tant d'horreur pour *Barbabou* qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde ; *Barbabou* fut tué roide, & le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, & que *Ruflan* était fort joli : c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe & le casque du vaincu, & vint suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait : Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival ; les femmes répétaient ces paroles. La prin-

ceffe mit par malheur la tête à la fenêtre, & voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en défespérée à son coffre de la Chine, & tira le javelot fatal qui alla percer son cher *Rufan* au défaut de la cuiraffe; il jeta un grand cri, & à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux & dans le cœur. *Rufan* était déjà tombé tout fanglant dans les bras de son père. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaissance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendresse, ni l'horreur ! elle se jette sur lui, elle l'embrasse : Tu reçois, lui dit-elle, les premiers & les derniers baifers de ton amante & de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans son cœur, & meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le brife en morceaux, jette au loin fes deux diamans funeftes; & tandis qu'on prépare les funérailles de fa fille, au lieu de son mariage, il fait transporter dans son palais *Rufan* enfanglanté, qui avait encore un refte de vie.

On le porte dans un lit. La première chofe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'est *Topaze* & *Ebène*. Sa furprife lui rendit un peu de force. Ah ! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? peut-être la princesse vivrait encore, fi vous aviez été près du malheureux *Rufan*. Je ne vous ai pas aban-

donné un seul moment, dit *Topaze*. J'ai toujours été près de vous, dit *Ebène*.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi insulter à mes derniers momens, répondit *Rastan* d'une voix languissante ? Vous pouvez m'en croire, dit *Topaze* ; vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles suites. C'est moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour, & qu'il a déplumé ; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père ; c'est moi qui ai égaré vos chevaux ; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer ; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste ; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit *Ebène*, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnait cent coups de cornes à l'éléphant, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte ; j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé ; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée ; je suis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! souviens-toi des oracles, dit *Topaze* ! *Si tu vas à l'orient, tu seras à l'occident*. Oui, dit *Ebène*, on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'Occident ; l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as possédé, & tu ne possédais pas* ; car tu avais

le diamant, mais il était faux, & tu n'en savais rien. Tu es vainqueur, & tu meurs ; tu es *Ruſtan*, & tu ceſſes de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainſi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de *Topaze*, & quatre ailes noires celui d'*Ebène*. Que vois-je, s'écria *Ruſtan*? *Topaze* & *Ebène* répondirent enſemble : Tu vois tes deux génies. Hé ! Meſſieurs, leur dit le malheureux *Ruſtan*, de quoi vous mêliez-vous ? & pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? C'eſt la loi, dit *Topaze* ; chaque homme a ſes deux génies, c'eſt *Platon* qui l'a dit le premier, & d'autres l'ont répété enſuite ; tu vois que rien n'eſt plus véritable : moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, & ma charge était de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidèlement acquitté.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi était de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne ; & puis comment oſes-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laiffé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, & que tu me laiffes mourir moi & ma maîtrefſe miſérablement ? Hélas ! c'était ta deſtinée, dit *Topaze*. Si c'eſt la deſtinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie eſt-il bon ? Et toi, *Ebène*, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie ? Vous l'avez dit, répondit *Ebène*. Mais tu étais donc auſſi le mauvais génie de ma princeſſe ? Non, elle avait le ſien, & je l'ai parfaitement ſecondé. Ah ! maudit *Ebène*, ſi tu es ſi méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que

Topaze ? vous avez été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un est bon, & l'autre méchant de sa nature ? Ce n'est pas une conséquence, dit *Ebène*, mais c'est une grande difficulté. Il n'est pas possible, reprit l'agonisant, qu'un être favorable ait fait un génie si funeste. Possible ou non possible, repartit *Ebène*, la chose est comme je te le dis. Hélas ! dit *Topaze*, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin-là a encore la malice de te faire disputer, pour allumer ton sang & précipiter l'heure de ta mort ? Va, je ne suis guère plus content de toi que de lui, dit le triste *Rustan* : il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; & toi qui prétendais me défendre, tu ne m'as servi de rien. J'en suis bien fâché, dit le bon génie. Et moi aussi, dit le mourant ; il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ferai instruit dans un moment, dit *Rustan*. C'est ce que nous verrons, dit *Topaze*. Alors tout disparut. *Rustan* se retrouva dans la maison de son père, dont il n'était pas sorti, & dans son lit, où il avait dormi une heure.

Il se réveille en sursaut tout en sueur, tout égaré ; il se hâte, il appelle, il crie, il sonne. Son valet de chambre *Topaze* accourt en bonnet de nuit, & tout en bâillant. Suis-je mort, suis-je en vie, s'écria *Rustan* ? la belle princesse de Cachemire en réchappera-t-elle ? ... Monseigneur rêve-t-il, répondit froidement *Topaze* ?

Ah ! s'écriait *Rustan*, qu'est donc devenu ce bar-

bare *Ebène* avec ses quatre ailes noires? c'est lui qui me fait mourir d'une mort si cruelle. — Monseigneur, je l'ai laissé là-haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le fasse descendre? — Le scélérat! il y a six mois entiers qu'il me persécute; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Cabul; c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, & du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit *Topaze*, vous n'avez jamais été à Cabul; il n'y a point de princesse de Cachemire; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au collège. Vous n'avez jamais eu de diamant; la princesse ne peut être morte, puisqu'elle n'est pas née; & vous vous portez à merveille.

Comment? il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin & pie? — Monseigneur, vous avez rêvé tout cela: nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête, pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit *Rustan*; combien de temps ai-je dormi? — Monseigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. — Hé bien, maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de

temps j'aie été à la foire de Cabul il y a six mois, que j'en fois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, & que nous soyons morts *Barbabou*, la princeffe & moi ? — Monseigneur, il n'y a rien de plus ordinaire, & vous auriez pu réellement faire le tour du monde, & avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de temps.

N'est-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'histoire des Perfes écrite par *Zoroastre* ? cependant, cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événemens passent sous vos yeux l'un après l'autre en une heure. Or, vous m'avouerez qu'il est aussi aisé à *Brama* de les resserrer tous dans l'espace d'une heure que de les étendre dans l'espace de huit cents mille années : c'est précisément la même chose. Figurez-vous que le temps tourne sur une roue dont le diamètre est infini. Sous cette roue immense est une multitude innombrable de roues les unes dans les autres ; celle du centre est imperceptible, & fait un nombre infini de tours précisément dans le même temps que la grande roue n'en achève qu'un. Il est clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, peuvent arriver successivement en beaucoup moins de temps que la cent millième partie d'une seconde ; & on peut dire même que la chose est ainsi.

Je n'y entends rien, dit *Rustan*. Si vous voulez, dit *Topaze*, j'ai un perroquet qui vous le fera aisément comprendre. Il est né quelque temps avant le déluge ; il a été dans l'arche ; il a beaucoup vu ;

cependant il n'a encore qu'un an & demi : il vous contera son histoire, qui est fort intéressante.

Allez vite chercher votre perroquet, dit *Rustan* ; il m'amusera jusqu'à ce que je puisse me rendormir. Il est chez ma sœur la religieuse, dit *Topaze*, je vais le chercher, vous en ferez content ; sa mémoire est fidelle, il conte simplement, sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos, & sans faire des phrases. Tant mieux, dit *Rustan*, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainsi.

N.-B. Mademoiselle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'histoire du perroquet dans le portefeuille de son cousin Antoine Vadé, auteur de ce conte. C'est grand dommage, vu le temps auquel vivait ce perroquet.



The first part of the book is devoted to a study of the historical development of the concept of the state. It begins with a discussion of the ancient Greek and Roman conceptions of the state, and then moves on to the medieval and modern periods. The author argues that the modern state is a product of the Reformation and the rise of the nation-state.



The second part of the book is devoted to a study of the historical development of the concept of the state. It begins with a discussion of the ancient Greek and Roman conceptions of the state, and then moves on to the medieval and modern periods. The author argues that the modern state is a product of the Reformation and the rise of the nation-state.

JEANNOT ET COLIN.



JEANNOT ET COLIN.



PLUSIEURS personnes dignes de foi ont vu *Jeannot & Colin* à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège & par ses chaudrons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très-renommé; *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, & qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides & gabelles, le sou pour livre, la capitation & les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot & Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup; & ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se reffouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à M. de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, & ne fut point jaloux ; mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment *Jeannot* n'étudia plus, se regarda au miroir, & méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste, & apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de *la Jeannotière* ; c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. *Jeannot* monta en chaise en tendant la main à *Colin* avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant, & pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. *Jeannot* le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux. M. *Jeannot* était bien fait, sa femme aussi, & elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune, qui élève & qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, & qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. *Jeannot* plut à madame ; la femme de *Jeannot* plut à monsieur. *Jeannot* fut bientôt de

part dans l'entreprise ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hasard, & font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à *Jean-not* le père, qui fut bientôt M. de *la Jeannotière*, & qui ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade, & lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse ; *Colin* en fut malade de douleur.

Le père & la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel air, & qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : Monsieur, comme vous savez le latin, & que vous êtes un homme de la cour... Moi, Monsieur, du latin ! je n'en fais pas un mot, répondit le bel-esprit, & bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entr'elle & des langues étrangères.

Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Hé bien, n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; & vous voyez bien que s'il savait le latin, il ferait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie & l'opéra en latin? plaide-t-on en latin quand on a un procès; fait-on l'amour en latin? Monsieur ébloui de ces raisons passa condamnation, & il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître *Cicéron*, *Horace* & *Virgile*. Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, & on va très-commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, repliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, *l'astronomie*. Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? & faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé

dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, & celui de toutes les princesses de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; & s'il fait *les moyens de plaire*, il faudra tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrassa le gracieux ignorant, & lui dit : On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il fût un peu d'histoire. Hélas! Madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux-esprits, ne sont que des fables convenues; & pour les modernes c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que *Charlemagne* ait institué les douze pairs de France, & que son successeur ait été bègue?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur, on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connaissances inutiles; mais de toutes les sciences la plus absurde, à mon avis, & celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la

géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes & des points, qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie en vérité n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur & madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme monsieur le marquis, continuait-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que monsieur le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; & c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité, (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent, & qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit :

Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? s'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? s'informe-t-on à souper si *Clodion le Chevelu* passa le Rhin? Non, sans doute, s'écria la marquise de *la Jeannotière* que ses charmes avaient initié quelquefois dans le beau monde, & monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras. Mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, Madame? ne serait-ce point la botanique? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, & finissait par un *on*. — Ah! j'entends, Madame, c'est le blason : c'est à la vérité une science fort profonde; mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un État bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; & vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort & le faible

des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature qui fait tout lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeuneffe, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes, & ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maitresses. Il pillait *Bacchus & l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit & le jour* dans un autre, *les charmes & les alarmes* dans un troisième; mais comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou moins qu'il ne fallait, il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson; & il fut mis dans *l'Année littéraire* au rang des *La Fare*, des *Chaulieu*, des *Hamilton*, des *Sarasin* & des *Voiture*.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel-esprit, & donna à souper aux beaux-esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, & se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils, & en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant

que ses parens s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur & de madame de *la Jeannotière*, en se les appropriant, & en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchantait, le subjuguait sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père & de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage; les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition: ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait & dont il était aimé; les amis de la maison le félicitaient; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de nocce & à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime & l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une conversation tendre & animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré: Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de monsieur & de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, & je vais faire mes diligences

pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vite. Il y court, il arrive à la maison ; son père était déjà emprisonné : tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes ; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes & de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin : Ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdument, elle est plus généreuse encore que riche, je répons d'elle, je vole à elle, & je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi ! c'est vous, M. de la Jeannotière, que venez-vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mère ? allez chez cette pauvre femme, & dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, & je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier ; si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, & lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne fais rien, vous ne m'avez rien appris, & vous êtes la première cause de mon

malheur; & il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel-esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère; c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Hé mon DIEU, monsieur le marquis, où est votre carrosse? comment se porte la respectable madame la marquise votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de la famille. A mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante : Mon fils, voilà où DIEU vous voulait, les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur; DIEU a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité? — Oui, monsieur. — Tant mieux, elle est sûre de son salut. — Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde? — Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu près de même par ses amis, & apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune

homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond & frais qui respirait la douceur & la gaieté. Sa petite femme brune, & assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maitre. Le voyageur eût tout le temps de contempler le marquis immobile, abymé dans sa douleur. Eh, mon DIEU! s'écria-t-il, je crois que c'est-là *Jeannot*. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête : c'est *Jeannot* lui-même, c'est *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un faut, & court embrasser son ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin*; la honte & les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, dit *Colin*, mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. *Jeannot* confus & attendri lui conta en sanglottant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit *Colin*; embrasse ma petite femme, & allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? — Oui, tout est à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands & aux petits; nous travaillons beaucoup; DIEU nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne sois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu revien-

dras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile; je te mettrai de part, & nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur & la joie, la tendresse & la honte; & il se disait tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, & *Colin* que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction! La bonté d'ame de *Colin* développe dans le cœur de *Jeannot* le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père & sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit *Colin*; & quant à ton bon homme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires; ses créanciers voyant qu'il n'a plus rien s'accommoderont pour peu de chose; je me charge de tout. *Colin* fit tant qu'il tira le père de prison. *Jeannot* retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de *Colin*; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père, & *Jeannotte* la mère, & *Jeannot* le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

Fin de Jeannot & Colin.

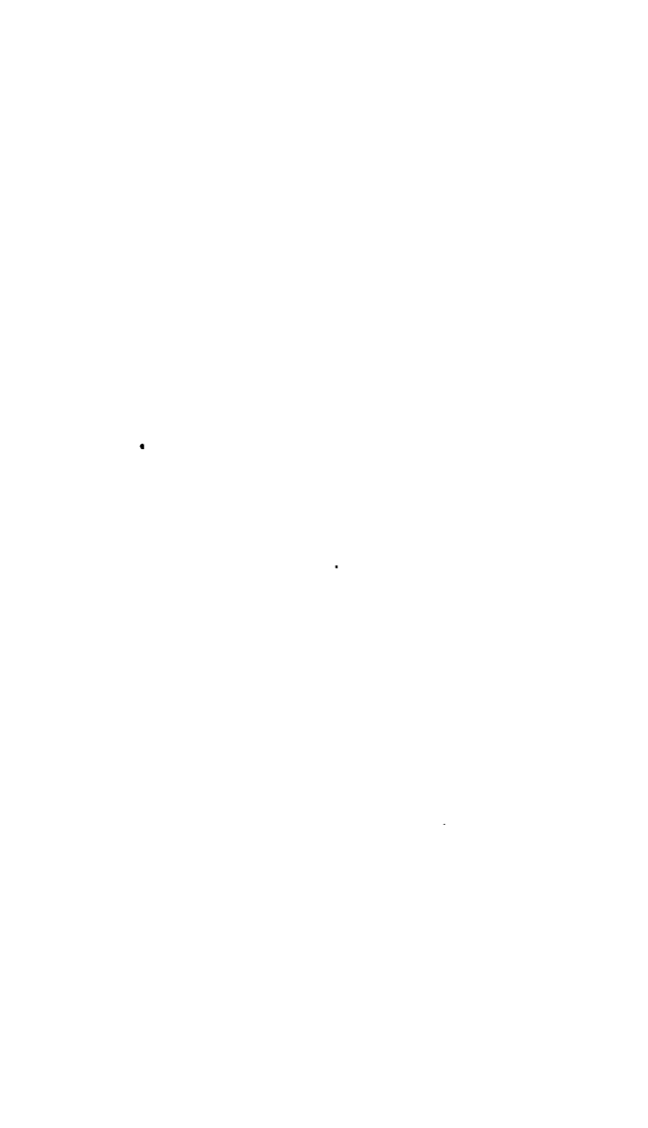




L'INGÉNU,

HISTOIRE VÉRITABLE,

TIRÉE DES MANUSCRITS DU PÈRE QUESNEL.





L'INGÉNU.

CHAPITRE PREMIER.

*Comment le prieur de Notre-Dame de
la Montagne & mademoiselle
sa sœur rencontrèrent un Huron.*



Un jour *Saint-Dunstan*, Irlandais de nation & saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, & arriva par cette voiture à la baie de *Saint-Malo*. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à la montagne, qui lui fit de profondes révérences, & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunstan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, & lui donna le nom de *prieuré de la*

Montagne, qu'il porte encore, comme un chacun fait.

En l'année 1689, le 15 juillet au soir, l'abbé de *Kerkabon*, prieur de Notre-Dame de la *Montagne*, se promenait sur le bord de la mer avec mademoiselle de *Kerkabon* sa sœur pour prendre le frais. Le prieur déjà un peu sur l'âge était un très-bon ecclésiastique, aimé de ses voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisines. Ce qui lui avait donné surtout une grande considération, c'est qu'il était le seul bénéficiaire du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans son lit quand il avait soupé avec ses confrères. Il savait assez honnêtement de théologie ; & quand il était las de lire *Saint Augustin*, il s'amusa avec *Rabelais* ; aussi tout le monde disait du bien de lui.

Mademoiselle de *Kerkabon*, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, conservait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans ; son caractère était bon & sensible ; elle aimait le plaisir & était dévote.

Le prieur disait à sa sœur en regardant la mer : Hélas ! c'est ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-sœur madame de *Kerkabon* sa femme sur la frégate *l'hirondelle* en 1669, pour aller servir en *Canada*. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions espérer de le revoir encore.

Croyez-vous, disait mademoiselle de *Kerkabon*, que notre belle-sœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit ? Il est certain que si elle

n'avait pas été mangée, elle ferait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; & notre frère, qui avait beaucoup d'esprit, aurait fait assurément une grande fortune.

Comme ils s'attendrissaient l'un & l'autre à ce souvenir, ils virent entrer dans la baie de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée ; c'était des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur pays. Ils sautèrent à terre sans regarder monsieur le prier ni mademoiselle sa sœur, qui fut très-choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très-bien fait qui s'élança d'un saut par-dessus la tête de ses compagnons, & se trouva vis-à-vis mademoiselle. Il lui fit un signe de tête, n'étant pas dans l'usage de faire la révérence. Sa figure & son ajustement attirèrent les regards du frère & de la sœur. Il était nu-tête, & nu-jambes, les pieds chauffés de petites sandales, le chef orné de longs cheveux en tresses, un petit pourpoint qui ferrait une taille fine & dégagée ; l'air martial & doux. Il tenait dans sa main une petite bouteille d'eau des Barbades, & dans l'autre une espèce de bourse dans laquelle était un gobelet & de très-bon biscuit de mer. Il parlait français fort intelligiblement. Il présenta de son eau des Barbades à mademoiselle de *Kerkabon* & à monsieur son frère ; il en but avec eux : il leur en fit reboire encore, & tout cela d'un air simple & si naturel que le frère & la sœur en furent charmés. Ils

lui offrirent leurs services, en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en savait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, & allait s'en retourner.

Monsieur le prieur jugeant à son accent qu'il n'était pas anglais, prit la liberté de lui demander de quel pays il était. Je suis huron, lui répondit le jeune homme.

Mademoiselle de *Kerkabon*, étonnée & enchantée de voir un huron qui lui avait fait des politesses, pria le jeune homme à souper ; il ne se fit pas prier deux fois, & tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux, & disait de temps en temps au prieur : Ce grand garçon-là a un teint de lis & de rose ! qu'il a une belle peau pour un huron ! Vous avez raison, ma sœur, disait le prieur. Elle faisait cent questions coup sur coup, & le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empresse d'y venir souper. L'abbé de *Saint-Yves* y vint avec mademoiselle sa sœur, jeune basse-brette, fort jolie & très-bien élevée. Le bailli, le receveur des tailles & leurs femmes furent du souper. On plaça l'étranger entre mademoiselle de *Kerkabon* & mademoiselle de *Saint-Yves*. Tout le monde le regardait avec admiration ; tout le monde lui parlait & l'in-

terrogeait à la fois ; le huron ne s'en émouvait pas. Il sembla qu'il eût pris pour sa devise celle de milord *Bolingbroke* : *nihil admirari*. Mais à la fin, excédé de tant de bruit, il leur dit avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté : Messieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre ; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre ? La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques momens. Il se fit un grand silence. Monsieur le bailli, qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvât, & qui était le plus grand questionneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied : Monsieur, comment vous nommez-vous ? On m'a toujours appelé *l'Ingénu*, reprit le huron, & on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je pense, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né huron avez-vous pu, Monsieur, venir en Angleterre ? C'est qu'on m'y a mené ; j'ai été fait dans un combat prisonnier par les Anglais, après m'être bien défendu ; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils sont braves & qu'ils sont aussi honnêtes que nous, m'ayant proposé de me rendre à mes parens ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime passionnément à voir du pays.

Mais, Monsieur, dit le bailli avec son ton important, comment avez-vous pu abandonner ainsi père & mère ? C'est que je n'ai jamais connu ni père ni

mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, & tout le monde répétait, *ni père, ni mère!* Nous lui en servirons, dit la maîtresse de la maison à son frère le prier : que ce monsieur le huron est intéressant ! *L'Ingénu* la remercia avec une cordialité noble & fière, & lui fit comprendre qu'il n'avait besoin de rien.

Je m'aperçois, Monsieur *l'Ingénu*, dit le grave bailli, que vous parlez mieux français qu'il n'appartient à un huron. Un français, dit-il, que nous avons pris dans ma grande jeunesse en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enseignait sa langue ; j'apprends très-vite ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos français réfugiés que vous appelez *huguenots*, je ne fais pourquoi ; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaissance de votre langue ; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre pays, parce que j'aime assez les Français quand ils ne font pas trop de questions.

L'abbé de *Saint-Yves*, malgré ce petit avertissement, lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la hurone, l'anglaise ou la française ? La hurone sans contredit, répondit *l'Ingénu*. Est-il possible, s'écria mademoiselle de *Kerkabon* ? j'avais toujours cru que le français était la plus belle de toutes les langues après le bas-breton.

Alors ce fut à qui demanderait à *l'Ingénu* comment on disait en huron du tabac ? & il répondait *taya* ; comment on disait manger ? & il répondait

effenten. Mademoiselle de *Kerkabon* voulut absolument savoir comment on difait faire l'amour. Il lui répondit *trovander*¹, & foutint, non fans apparence de raifon, que ces mots-là valaient bien les mots français & anglais qui leur correspondaient. *Trovander* parut très-joli à tous les convives.

Monsieur le prier, qui avait dans fa bibliothèque la grammaire hurone dont le révérend père *Sagar Théodat* récollet, fameux missionnaire, lui avait fait présent, fortit de table un moment pour l'aller consulter. Il revint tout haletant de tendresse & de joie ; il reconnut l'*Ingénu* pour un vrai huron. On disputa un peu sur la multiplicité des langues, & on convint que fans l'aventure de la tour de Babel toute la terre aurait parlé français.

L'interrogant bailli, qui jusque-là s'était défié un peu du personnage, conçut pour lui un profond respect ; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'*Ingénu* ne s'aperçut pas.

Mademoiselle de *Saint-Yves* était fort curieuse de savoir comment on fesait l'amour au pays des Hurons. En fesant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux personnes qui vous reffemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mademoiselle de *Saint-Yves* rougit & fut fort aife. Mademoiselle de *Kerkabon*, rougit auffi, mais elle n'était pas fi aife ; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adressât pas à elle, mais elle était fi

1. Tous ces noms font en effet hurons.

The first of these is the fact that the
... ..
... ..



... ..
... ..
... ..

L'INGÉNU,

HISTOIRE VÉRITABLE,

TIRÉE DES MANUSCRITS DU PÈRE QUESNEL.

bonne personne que son affection pour le huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda, avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtresses en Huronie ? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'Ingénu ; c'était mademoiselle *Abacaba*, la bonne amie de ma chère nourrice ; les joncs ne sont pas plus droits, l'hermine n'est pas plus blanche, les moutons sont moins doux, les aigles moins fiers, & les cerfs ne sont pas si légers que l'était *Abacaba*. Elle poursuivait un jour un lièvre dans notre voisinage, environ à cinquante lieues de notre habitation : un algonquin mal élevé, qui habitait cent lieues plus loin, vint lui prendre son lièvre ; je le fus, j'y courus, je terrassai l'algonquin d'un coup de massue, je l'amenai aux pieds de ma maîtresse pieds & poings liés. Les parens d'*Abacaba* voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces fortes de festins ; je lui rendis sa liberté, j'en fis un ami. *Abacaba* fut si touchée de mon procédé qu'elle me préféra à tous ses amans. Elle m'aimerait encore si elle n'avait pas été mangée par un ours : j'ai puni l'ours, j'ai porté long-temps sa peau, mais cela ne m'a pas consolé.

Mademoiselle de *Saint-Yves* à ce récit sentait un plaisir secret d'apprendre que l'Ingénu n'avait eu qu'une maîtresse, & qu'*Abacaba* n'était plus ; mais elle ne demêlait pas la cause de son plaisir. Tout le monde fixait les yeux sur l'Ingénu ; on le louait beaucoup d'avoir empêché ses camarades de manger un algonquin.

L'impitoyable bailli, qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion était M. le huron ? s'il avait choisi la religion anglicane, ou la gallicane, ou la huguenote ? Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas ! s'écria la *Kerkabon*, je vois bien que ces malheureux anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. Hé, mon Dieu, disait mademoiselle de *Saint-Yves*, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas catholiques ? est-ce que les révérends pères jésuites ne les ont pas tous convertis ? *L'Ingénu* l'assura que dans son pays on ne convertissait personne ; que jamais un vrai huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiait *inconstance*. Ces derniers mots plurent extrêmement à mademoiselle de *Saint-Yves*.

Nous le baptiserons, nous le baptiserons, disait la *Kerkabon* à M. le prieur ; vous en aurez l'honneur ; mon cher frère, je veux absolument être sa marraine ; M. l'abbé de *Saint-Yves* le présentera sur les fonts : ce sera une cérémonie bien brillante, il en sera parlé dans toute la basse-Bretagne, & cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie seconda la maîtresse de la maison ; tous les convives criaient : Nous le baptiserons. *L'Ingénu* répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie. Il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout, & que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas-Bretons ; enfin il dit

qu'il partait le lendemain. On acheva de vider la bouteille d'eau des Barbades, & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'*Ingénu* dans sa chambre, mademoiselle de *Kerkabon* & son amie mademoiselle de *Saint-Yves* ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large ferrure pour voir comment dormait un huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher, & qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE II.

Le huron nommé l'Ingénu reconnu de ses parens.



L'INGÉNU, selon sa coutume, s'éveilla avec le soleil au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre & en Huronie *la trompette du jour*. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oisif jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne peut ni dormir ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie & la mort, & qui se plaint encore que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieues, il avait tué trente pièces de gibier à balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva monsieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne & sa discrète sœur, se promenant

en bonnet de nuit dans leur jardin. Il leur présenta toute sa chasse, & en tirant de sa chemise une espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou, il les pria de l'accepter en reconnaissante de leur bonne réception; c'est ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a assuré que je serais toujours heureux tant que je porterais ce petit brinborion sur moi, & je vous le donne afin que vous soyez toujours heureux.

Le prieur & mademoiselle sourirent avec attendrissement de la naïveté de l'*Ingénu*. Ce présent consistait en deux petits portraits assez mal faits, attachés ensemble avec une courroie fort grosse.

Mademoiselle de *Kerkabon* lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie? Non, dit l'*Ingénu*, cette rareté vient de ma nourrice; son mari l'avait eue par conquête en dépouillant quelques français du Canada qui nous avaient fait la guerre; c'est tout ce que j'en ai su.

Le prieur regardait attentivement ces portraits; il changea de couleur, il s'émut, ses mains tremblèrent: Par Notre-Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le capitaine & de sa femme. Mademoiselle, après les avoir considérés avec émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement & d'une joie mêlée de douleur, tous deux s'attendrissaient, tous deux pleuraient, leur cœur palpait, ils poussaient des cris, ils s'arrachaient les portraits, chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une seconde; ils dé-

voraient des yeux les portraits & le huron : ils lui demandaient l'un après l'autre, & tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces miniatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice ; ils rapprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du capitaine ; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au pays des hurons, & que depuis ce temps ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'Ingénu leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le prieur, qui était homme de sens, remarqua que l'Ingénu avait un peu de barbe ; il savait très-bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotonné, il est donc fils d'un homme d'Europe. Mon frère & ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait alors être à la mamelle ; la nourrice hurone lui a sauvé la vie & lui a servi de mère. Enfin, après cent questions & cent réponses, le prieur & sa sœur conclurent que le huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes ; & l'Ingénu riait, ne pouvant s'imaginer qu'un huron fût neveu d'un prieur bas-breton.

Toute la compagnie descendit ; M. de Saint-Yves, qui était grand physionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénu ; il fit très-habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front & le nez de feu monsieur le capitaine de Kerkabon, & des joues qui tenaient de l'un & de l'autre.

Mademoiselle de *Saint-Yves*, qui n'avait jamais vu le père ni la mère, assura que l'*Ingénu* leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la Providence & l'enchaînement des événemens de ce monde. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'*Ingénu* qu'il consentit lui-même à être neveu de monsieur le prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour oncle qu'un autre.

On alla rendre grâce à DIEU dans l'église de Notre-Dame de la Montagne, tandis que le huron d'un air indifférent s'amusait à boire dans la maison.

Les anglais qui l'avaient amené, & qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles & vos tantes, je reste ici, retournez à Plimouth, je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus besoin de rien au monde, puisque je suis le neveu d'un prieur. Les anglais mirent à la voile, en se souciant fort peu que l'*Ingénu* eût des parens ou non en basse-Bretagne.

Après que l'oncle, la tante & la compagnie eurent chanté le *Te Deum*, après que le bailli eut encore accablé l'*Ingénu* de questions, après qu'on eut épuisé tout ce que l'étonnement, la joie, la tendresse, peuvent faire dire, le prieur de la Montagne & l'abbé de *Saint-Yves* conclurent à faire baptiser l'*Ingénu* au plus vite. Mais il n'en était pas d'un grand huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère sans qu'il en sache rien. Il fallait l'instruire, & cela paraissait difficile; car l'abbé de *Saint-Yves*

supposait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le sens commun.

Le prieur fit observer à la compagnie, que si en effet M. l'Ingénu son neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en basse-Bretagne, il n'en avait pas moins d'esprit; qu'on en pouvait juger par toutes ses réponses, & que sûrement la nature l'avait beaucoup favorisé tant du côté paternel que du côté maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre? il dit qu'il avait lu *Rabelais* traduit en anglais, & quelques morceaux de *Shakespeare* qu'il savait par cœur; qu'il avait trouvé ces livres chez le capitaine du vaisseau qui l'avait amené de l'Amérique à Plymouth, & qu'il en était fort content. Le bailli ne manqua pas de l'interroger sur ces livres. Je vous avoue, dit l'Ingénu, que j'ai cru en deviner quelque chose, & que je n'ai pas entendu le reste.

L'abbé de *Saint-Yves* à ce discours fit réflexion que c'était ainsi que lui-même avait toujours lu, & que la plupart des hommes ne lisaient guère autrement. Vous avez sans doute lu la Bible? dit-il au huron. Point du tout, monsieur l'abbé; elle n'était pas parmi les livres de mon capitaine; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme sont ces maudits Anglais, criait mademoiselle *Kerkabon*; ils feront plus de cas d'une pièce de *Shakespeare*, d'un plumpudding & d'une bouteille de rum que du Pentateuque. Aussi n'ont-ils jamais converti personne en Amérique. Certainement ils sont maudits

de Dieu; & nous leur prendrons la Jamaïque & la Virginie avant qu'il soit peu de temps.

Quoi qu'il en soit, on fit venir le plus habile tailleur de Saint-Malo pour habiller l'*Ingénu* de pied en cap. La compagnie se sépara; le bailli alla faire ses questions ailleurs. Mademoiselle de *Saint-Yves* en partant se retourna plusieurs fois pour regarder l'*Ingénu*, & il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait jamais fait à personne en sa vie.

Le bailli avant de prendre congé présenta à mademoiselle de *Saint-Yves* un grand nigaud de fils qui sortait du collège; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politesse du huron.

CHAPITRE III.

Le huron nommé l'Ingénu converti.



MONSIEUR le prieur voyant qu'il était un peu sur l'âge, & que Dieu lui envoyait un neveu pour sa consolation, se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice s'il réussissait à le baptiser & à le faire entrer dans les ordres.

L'*Ingénu* avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de basse-Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse,

que quand on frappait dessus, à peine le sentait-il; & quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette, que son enfance n'ayant point été chargée des inutilités & des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le prier réfolut enfin de lui faire lire le nouveau testament. *L'Ingénu* le devora avec beaucoup de plaisir; mais ne sachant ni dans quel temps ni dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse-Bretagne; & il jura qu'il couperait le nez & les oreilles à *Caius* & à *Pilate*, si jamais il rencontrait ces maraude-là.

Son oncle, charmé de ses bonnes dispositions, le mit au fait en peu de temps; il loua son zèle, mais il lui apprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ seize cents quatre-vingt-dix années. *L'Ingénu* fut bientôt presque tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le prier fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'abbé de *Saint-Yves*, qui, ne sachant que répondre, fit venir un jésuite bas-breton pour achever la conversion du haron.

Enfin la grâce opéra; *L'Ingénu* promit de se faire chrétien; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis; car, disait-il, je ne vois pas, dans le livre qu'on m'a fait lire, un seul personnage qui ne l'ait été; il est donc évident que je dois

faire le sacrifice de mon prépuce ; le plutôt c'est le mieux. Il ne délibéra point. Il envoya chercher le chirurgien du village, & le pria de lui faire l'opération, comptant réjouir infiniment mademoiselle de *Kerkabon* & toute la compagnie, quand une fois la chose serait faite. Le frater, qui n'avait point encore fait cette opération, en avertit la famille qui jeta les hauts cris. La bonne *Kerkabon* trembla que son neveu, qui paraissait résolu & expéditif, ne se fît lui-même l'opération très-maladroitement, & qu'il n'en résultât de tristes effets, auxquels les dames s'intéressent toujours par bonté d'ame.

Le prier redressa les idées du huron ; il lui remontra que la circoncision n'était plus de mode, que le baptême était beaucoup plus doux & plus salutaire, que la loi de grâce n'était pas comme la loi de rigueur. *L'Ingénu* qui avait beaucoup de bon sens & de droiture disputa, mais reconnut son erreur, ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent ; enfin il promit de se faire baptiser quand on voudrait.

Il fallait auparavant se confesser ; & c'était-là le plus difficile. *L'Ingénu* avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul apôtre se fût confessé, & cela le rendait très-rétif. Le prier lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épître de *S^t Jacques le-mineur* ces mots qui font tant de peines aux hérétiques : *Confessez vos péchés les uns aux autres*. Le huron se tut, & se confessa à un récollet. Quand il eut fini, il

tira le récollet du confessionnal, & saisissant son homme d'un bras vigoureux il se mit à sa place, & le fit mettre à genoux devant lui; allons, mon ami, il est dit, *Confessez-vous les uns aux autres*; je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. En parlant ainsi il appuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le récollet poussa des hurlemens qui font retentir l'église. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de *S^t Jacques le mineur*. La joie de baptiser un bas-breton huron & anglais était si grande qu'on passa par-dessus ces singularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pensèrent que la confession n'était pas nécessaire, puisque le baptême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'évêque de Saint-Malo, qui, flatté comme on le peut croire de baptiser un Huron, arriva dans un pompeux équipage, suivi de son clergé. Mademoiselle de *Saint-Yves* en bénissant DIEU mit sa plus belle robe, & fit venir une coiffeuse de Saint-Malo pour briller à la cérémonie. L'interrogant bailli accourut avec toute la contrée. L'église était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le huron pour le mener aux fonts baptismaux, on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le cherchèrent par-tout. On crut qu'il était à la chasse selon sa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voisins : point de nouvelles du huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné

en Angleterre. On se souvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays-là. Monsieur le prieur & sa sœur étaient persuadés qu'on n'y baptisait personne, & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'évêque était confondu & prêt à s'en retourner; le prieur & l'abbé de *Saint-Yves* se désespéraient; le bailli interrogeait tous les passans avec sa gravité ordinaire. Mademoiselle de *Kerkabon* pleurait. Mademoiselle de *Saint-Yves* ne pleurait pas, mais elle pouffait de profonds soupirs qui semblaient témoigner son goût pour les sacremens. Elles se promenaient tristement le long des saules & des roseaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorsqu'elles aperçurent au milieu de la rivière une grande figure assez blanche, les deux mains croisées sur la poitrine. Elles jetèrent un grand cri, & se détournèrent. Mais la curiosité l'emportant bientôt sur toute autre considération, elles se coulèrent doucement entre les roseaux, & quand elles furent bien sûres de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agissait.

CHAPITRE IV.

L'Ingénu baptisé.

Le prieur & l'abbé étant accourus, demandèrent à l'Ingénu ce qu'il faisait là. Hé parbleu, Messieurs, j'attends le baptême. Il y a une heure que je suis dans l'eau jusqu'au cou, & il n'est pas honnête de me laisser morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le prieur, ce n'est pas ainsi qu'on baptise en basse-Bretagne; reprenez vos habits & venez avec nous. Mademoiselle de *Saint-Yves*, en entendant ce discours, disait tout bas à sa compagne : Mademoiselle, croyez-vous qu'il reprenne si tôt ses habits ?

Le huron cependant repartit au prieur : Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre; j'ai bien étudié depuis ce temps-là, & je suis très-certain qu'on ne se baptise pas autrement. L'eunuque de la reine *Candace* fut baptisé dans un ruisseau; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y soit jamais pris d'une autre façon. Je ne serai point baptisé du tout, ou je le serai dans la rivière. On eut beau lui remonter que les usages avaient changé; l'Ingénu était têtue, car il était breton & huron. Il revenait toujours à l'eunuque de la reine *Candace* : & quoique mademoi-

felle sa tante & mademoiselle de *Saint-Yves*, qui l'avaient observé entre les saules, fussent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien, tant était grande leur discrétion. L'évêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup; mais il n'y gagna rien; le huron disputa contre l'évêque.

Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été baptisé dans la rivière, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante désespérée avait remarqué que la première fois que son neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à mademoiselle de *Saint-Yves* qu'à aucune autre personne de la compagnie, qu'il n'avait pas même salué monsieur l'évêque avec ce respect mêlé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiselle. Elle prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras; elle la pria d'interposer son crédit pour engager le huron à se faire baptiser de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que son neveu pût jamais être chrétien, s'il persistait à vouloir être baptisé dans l'eau courante.

Mademoiselle de *Saint-Yves* rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission. Elle s'approcha modestement de *l'Ingénu*, & lui serrant la main d'une manière tout-à-fait noble : Est-ce que vous ne ferez rien pour moi, lui dit-elle? & en prononçant ces mots, elle

baissait les yeux, & les relevait avec une grâce attendrissante. Ah ! tout ce que vous voudrez, Mademoiselle, tout ce que vous me commanderez ; baptême d'eau, baptême de feu, baptême de sang, il n'y a rien que je vous refuse. Mademoiselle de *Saint-Yves* eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empressements du prier, ni les interrogations répétées du bailli, ni les raisonnemens même de monsieur l'évêque n'avaient pu faire. Elle sentit son triomphe ; mais elle n'en sentait pas encore toute l'étendue.

Le baptême fut administré & reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément possibles. L'oncle & la tante cédèrent à monsieur l'abbé de *Saint-Yves* & à sa sœur l'honneur de tenir *l'Ingénu* sur les fonts. Mademoiselle de *Saint-Yves* rayonnait de joie de se voir marraine. Elle ne savait pas à quoi ce grand titre l'affervissait ; elle accepta cet honneur sans en connaître les fatales conséquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût suivie d'un grand dîner, on se mit à table au sortir du baptême. Les goguenards de basse-Bretagne dirent qu'il ne fallait pas baptiser son vin. Monsieur le prier disait que le vin, selon *Salomon*, réjouit le cœur de l'homme. Monsieur l'évêque ajoutait que le patriarche *Juda* devait lier son ânon à la vigne, & tremper son manteau dans le sang du raisin, & qu'il était bien triste qu'on n'en pût faire autant en basse-Bretagne, à laquelle DIEU avait dénié les vignes.

Chacun tâchait de dire un bon mot sur le baptême de l'*Ingénu*, & des galanteries à la marraine. Le bailli toujours interrogant demanda au huron s'il ferait fidelle à ses promesses. Comment voulez-vous que je manque à mes promesses, répondit le huron, puisque je les ai faites entre les mains de mademoiselle de *Saint-Yves* ?

Le huron s'échauffa; il but beaucoup à la fanté de sa marraine. Si j'avais été baptisé de votre main, dit-il, je sens que l'eau froide qu'on m'a versée sur le chignon m'aurait brûlé. Le bailli trouva cela trop poétique, ne sachant pas combien l'allégorie est familière au Canada. Mais la marraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'*Hercule* au baptisé. L'évêque de Saint-Malo demandait toujours quel était ce patron, dont il n'avait jamais entendu parler ? Le jésuite, qui était fort savant, lui dit que c'était un saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un jésuite de parler; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une seule nuit. Un plaissant qui se trouva là, releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baissèrent les yeux, & jugèrent à la physionomie de l'*Ingénu* qu'il était digne du saint dont il portait le nom.

CHAPITRE V.

L'Ingénu amoureux.

Il faut avouer que depuis ce baptême & ce dîner mademoiselle de *Saint-Yves* souhaita passionnément que monsieur l'évêque la fît encore participante de quelque beau sacrement avec M. *Hercule l'Ingénu*. Cependant, comme elle était bien élevée & fort modeste, elle n'osait convenir tout-à-fait avec elle-même de ses tendres sentimens ; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geste, une pensée, elle enveloppait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & sage.

Dès que monsieur l'évêque fut parti, *l'Ingénu* & mademoiselle de *Saint-Yves* se rencontrèrent sans avoir fait réflexion qu'ils se cherchaient. Ils se parlèrent sans avoir imaginé ce qu'ils se diraient. *L'Ingénu* lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout son cœur, & que la belle *Abacaba*, dont il avait été fou dans son pays, n'approchait pas d'elle. Mademoiselle lui répondit, avec sa modestie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vite à monsieur le prieur son oncle & à mademoiselle sa tante, & que de son côté elle en dirait deux mots à son frère l'abbé de *Saint*

Yves, & qu'elle se flattait d'un consentement commun.

L'Ingénu lui répond qu'il n'avait besoin du consentement de personne, qu'il lui paraissait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire; que quand deux parties sont d'accord, on n'a pas besoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne consulte personne, dit-il, quand j'ai envie de déjeuner, ou de chasser, ou de dormir : je fais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut; mais comme ce n'est ni de mon oncle ni de ma tante que je suis amoureux, ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire, & si vous m'en croyez, vous vous passerez aussi de monsieur l'abbé de *Saint-Yves*.

On peut juger que la belle bretonne employa toute la délicatesse de son esprit à réduire son huron aux termes de la bienfiance. Elle se fâcha même, & bientôt se radoucit. Enfin on ne fait comment aurait fini cette conversation, si, le jour baissant, monsieur l'abbé n'avait ramené sa sœur à son abbaye. *L'Ingénu* laissa coucher son oncle & sa tante, qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long dîné. Il passa une partie de la nuit à faire des vers en langue hurone pour sa bien-aimée; car il faut savoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poètes.

Le lendemain son oncle lui parla ainsi, après le déjeuner, en présence de mademoiselle *Kerkabon*, qui était toute attendrie. Le ciel soit loué de ce que

vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien & bas-breton; mais cela ne suffit pas; je fais un peu sur l'âge; mon frère n'a laissé qu'un petit coin de terre qui est très-peu de chose; j'ai un bon prieuré; si vous voulez seulement vous faire soudiacre, comme je l'espère, je vous résignerai mon prieuré, & vous vivrez fort à votre aise, après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'Ingénu répondit : Mon oncle, grand bien vous fasse; vivez tant que vous pourrez. Je ne fais pas ce que c'est que d'être soudiacre ni que de résigner; mais tout me sera bon pourvu que j'aie mademoiselle de *Saint-Yves* à ma disposition. Eh, mon Dieu, mon neveu, que me dites-vous là? vous aimez donc cette belle demoiselle à la folie? — Oui, mon oncle. — Hélas! mon neveu, il est impossible que vous l'épousiez. — Cela est très-possible, mon oncle; car non-seulement elle m'a ferré la main en me quittant, mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage; & assurément je l'épouserai. — Cela est impossible, vous dis-je, elle est votre marraine; c'est un péché épouvantable à une marraine de ferrer la main de son filleul : il n'est pas permis d'épouser sa marraine; les lois divines & humaines s'y opposent. — Morbleu, mon oncle, vous vous moquez de moi; pourquoi ferait-il défendu d'épouser sa marraine, quand elle est jeune & jolie? je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fût mal d'épouser les filles qui ont aidé les gens à être baptisés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité

de choses qui ne sont point dans votre livre, & qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que cela m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle *Saint-Yves* sous prétexte de mon baptême, je vous avertis que je l'enlève, & que je me débaptise.

Le prieur fut confondu; sa sœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne; notre saint père le pape peut lui donner dispense, & alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime. *L'Ingénu* embrassa sa tante. Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours? je veux lui aller parler tout à l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le pape; & *l'Ingénu* fut encore plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle; j'ai voyagé, je connais la mer; nous sommes ici sur la côte de l'Océan, & je quitterais mademoiselle de *Saint-Yves* pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée à quatre cents lieues d'ici, & dont je n'entends point la langue! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez monsieur l'abbé de *Saint-Yves*, qui ne demeure qu'à une lieue de vous, & je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parlait encore, entra le bailli qui, selon sa coutume, lui demanda où il allait. Je vais me marier, dit *l'Ingénu* en courant : & au bout d'un quart-d'heure il était déjà chez sa belle & chère

basse-brette qui dormait encore. Ah! mon frère, disait mademoiselle de *Kerkabon* au prier, jamais vous ne ferez un foudiacre de notre neveu.

Le bailli fut très-mécontent de ce voyage; car il prétendait que son fils épousât la *Saint-Yves*; & ce fils était encore plus sot & plus insupportable que son père.

CHAPITRE VI.

*L'Ingénu court chez sa maîtresse,
& devient furieux.*



peine *l'Ingénu* était arrivé qu'ayant demandé à une vieille servante où était la chambre de sa maîtresse, il avait poussé fortement la porte mal fermée, & s'était élancé vers le lit. Mademoiselle de *Saint-Yves*, se réveillant en sursaut, s'était écriée : Quoi! c'est vous! ah! c'est vous! arrêtez-vous, que faites-vous? Il avait répondu : Je vous épouse; & en effet il l'épousait, si elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation.

L'Ingénu n'entendait pas raillerie; il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainsi qu'en usait mademoiselle *Abacaba*, ma première maîtresse; vous n'avez point de pro-

bité, vous m'avez promis mariage, & vous ne voulez point faire mariage; c'est manquer aux premières lois de l'honneur; je vous apprendrai à tenir votre parole, & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'Ingénu possédait une vertu mâle & intrépide, digne de son patron *Hercule* dont on lui avait donné le nom à son baptême; il allait l'exercer dans toute son étendue, lorsqu'aux cris perçans de la demoiselle plus discrètement vertueuse, accourut le sage abbé de *Saint-Yves*, avec sa gouvernante, un vieux domestique dévôt & un prêtre de la paroisse. Cette vue modéra le courage de l'affaillant. Hé, mon Dieu, mon cher voisin, lui dit l'abbé, que faites-vous là? Mon devoir, repliqua le jeune homme; je remplis mes promesses qui sont sacrées.

Mademoiselle de *Saint-Yves* se rajusta en rougissant. On emmena *L'Ingénu* dans un autre appartement. L'abbé lui remontra l'énormité du procédé. *L'Ingénu* se défendit sur les privilèges de la loi naturelle qu'il connaissait parfaitement. L'abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage, & que sans les conventions faites entre les hommes la loi de nature ne ferait presque jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contrats, des dispenses. *L'Ingénu* lui répondit par la réflexion que les sauvages ont toujours faite : Vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconstans & de fripons parmi nous; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville; mais aussi il y a des ames sages, honnêtes, éclairées, & ce sont ces hommes-là qui ont fait les lois. Plus on est homme de bien, plus on doit s'y foumettre; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donné elle-même.

Cette réponse frappa l'*Ingénu*. On a déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flatteuses; on lui donna des espérances: ce sont les deux pièges où les hommes des deux hémisphères se prennent; on lui présenta même mademoiselle de *Saint-Yves* quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bienfiance; mais malgré cette décence, les yeux étincelans de l'*Ingénu* *Hercule* firent toujours baisser ceux de sa maîtresse, & trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ses parens. Il fallut encore employer le crédit de la belle *Saint-Yves*; plus elle sentait son pouvoir sur lui, & plus elle l'aimait. Elle le fit partir, & en fut très-affligée: enfin quand il fut parti, l'abbé, qui non-seulement était le frère très-ainé de mademoiselle de *Saint-Yves*, mais qui était aussi son tuteur, prit le parti de soustraire sa pupille aux empressemens de cet amant terrible. Il alla consulter le bailli, qui, destinant toujours son fils à la sœur de l'abbé,

lui conseilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible ; une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris ; mais une amante, & une amante aussi sage que tendre, c'était de quoi la mettre au désespoir.

L'*Ingénu*, de retour chez le prieur, raconta tout avec sa naïveté ordinaire. Il essuya les mêmes remontrances, qui firent quelque effet sur son esprit & aucun sur ses sens ; mais le lendemain, quand il voulut retourner chez sa belle maîtresse pour raisonner avec elle sur la loi naturelle & sur la loi de convention, monsieur le bailli lui apprit avec une joie insultante qu'elle était dans un couvent. Hé bien, dit-il, j'irai raisonner dans ce couvent. Cela ne se peut, dit le bailli ; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du latin *conventus* qui signifie assemblée ; & le huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'assemblée. Sitôt qu'il fut instruit que cette assemblée était une espèce de prison, où l'on tenait les filles renfermées, chose horrible, inconnue chez les Hurons & chez les Anglais, il devint aussi furieux que le fut son patron *Hercule* lorsqu'*Euryte*, roi d'Oechalie, non moins cruel que l'abbé de *Saint-Yves*, lui refusa la belle *Iole* sa fille, non moins belle que la sœur de l'abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever sa maîtresse, ou se brûler avec elle. Mademoiselle de *Kerkabon* épouvantée renonçait plus que jamais à toutes les espérances de voir son neveu soudiacre, & disait en

pleurant qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était baptisé.

CHAPITRE VII.

L'Ingénu repousse les Anglais.



L'INGÉNU, plongé dans une sombre & profonde mélancolie, se promena vers le bord de la mer, son fusil à deux coups sur l'épaule, son grand coutelas au côté, tirant de temps en temps sur quelques oiseaux, & souvent tenté de tirer sur lui-même; mais il aimait encore la vie à cause de mademoiselle de *Saint-Yves*. Tantôt il maudissait son oncle, sa tante, toute la basse-Bretagne, & son baptême; tantôt il les bénissait, puisqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait sa résolution d'aller brûler le couvent, & il s'arrêtait tout court de peur de brûler sa maîtresse. Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'est & d'ouest que son cœur l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où, lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, & l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élevèrent de tous côtés : la curiosité & le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs ; il y vole en quatre bonds. Le commandant de la milice, qui avait soupé avec lui chez le prier, le reconnut aussitôt ; il court à lui les bras ouverts : Ah ! c'est l'Ingénu ! il combattra pour nous. Et les milices, qui mouraient de peur, se rassurèrent, & crièrent aussi : C'est l'Ingénu ! c'est l'Ingénu !

Messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il ? pourquoi êtes-vous si effarés ? a-t-on mis vos maîtresses dans des couvens ? Alors cent voix confuses s'écrièrent : Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent ? Hé bien, repliqua le huron, ce sont de braves gens ; ils ne m'ont jamais proposé de me faire soudiacre ; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le commandant lui fit entendre que les Anglais venaient piller l'abbaye de la Montagne, boire le vin de son oncle, & peut-être enlever mademoiselle de *Saint-Yves* ; que le petit vaisseau sur lequel il avait abordé en Bretagne n'était venu que pour reconnaître la côte ; qu'ils faisaient des actes d'hostilité, sans avoir déclaré la guerre au roi de France, & que la province était exposée. Ah ! si cela est, ils violent la loi naturelle ; laissez-moi faire ; j'ai demeuré longtemps parmi eux, je fais leur langue, je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puissent avoir un si méchant dessein.

Pendant cette conversation l'escadre anglaise approchait ; voilà le huron qui court vers elle, se jette

dans un petit bateau, arrive, monte au vaisseau amiral, & demande s'il est vrai qu'ils viennent ravager le pays sans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout son bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch, & le renvoyèrent.

L'Ingénu piqué ne songea plus qu'à se bien battre contre ses anciens amis pour ses compatriotes & pour monsieur le prier. Les gentilshommes du voisinage accouraient de toutes parts, il se joint à eux ; on avait quelques canons, il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les Anglais débarquent, il court à eux, il en tue trois de sa main, il blesse même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les Anglais se rembarquent, & toute la côte retentissait des cris de victoire, vive le roi, vive l'Ingénu. Chacun l'embrassait, chacun s'empressait d'étancher le sang de quelques blessures légères qu'il avait reçues. Ah ! disait-il, si mademoiselle de Saint-Yves était-là, elle me mettrait une compresse.

La bailli, qui s'était caché dans la cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien surpris quand il entendit *Hercule l'Ingénu* dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté dont il était entouré : Mes amis, ce n'est rien d'avoir délivré l'abbaye de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeunesse prit feu à ces seules paroles. On le suivait déjà en foule, on courait au couvent. Si le bailli n'avait pas sur le champ averti le commandant, si on

n'avait pas couru après la troupe joyeuse, c'en était fait. On ramena *l'Ingénu* chez son oncle & sa tante qui le baignèrent de larmes de tendresse.

Je vois bien que vous ne ferez jamais ni soudiacre ni prier, lui dit l'oncle; vous ferez un officier encore plus brave que mon frère le capitaine, & probablement aussi gueux. Et mademoiselle de *Kerkabon* pleurait toujours en l'embrassant & en disant : Il se fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût soudiacre.

L'Ingénu dans le combat avait ramassé une grosse bourse remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laissé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourse il ne pût acheter toute la basse-Bretagne, & surtout faire mademoiselle de *Saint-Yves* grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Versailles pour y recevoir le prix de ses services. Le commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle & la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être sans difficulté présenté au roi : cela seul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourse anglaise un présent considérable de leurs épargnes. *L'Ingénu* disait en lui-même : Quand je verrai le roi, je lui demanderai mademoiselle de *Saint-Yves* en mariage, & certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le canton, étouffé d'embrassemens, baigné des larmes de sa tante, béni par son oncle, & se recommandant à la belle *Saint-Yves*.

CHAPITRE VIII.

L'Ingénu va en cour. Il foudra en chemin avec des huguenots.



L'INGÉNU prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville presque déserte, & de voir plusieurs familles qui déménageaient. On lui dit que six ans auparavant Saumur contenait plus de quinze mille âmes, & qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler dans son hôtel-lerie. Plusieurs protestans étaient à table; les uns se plaignaient amèrement, d'autres frémissaient de colère, d'autres disaient en pleurant : *Nos dulcia linquimus arva, nos patriam fugimus*. L'Ingénu, qui ne savait pas le latin, se fit expliquer ces paroles, qui signifient, nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie, Messieurs?
 — C'est qu'on veut que nous reconnaissons le pape.
 — Et pourquoi ne le reconnaissez-vous pas? vous n'avez donc point de marraines que vous voulez épouser? car on m'a dit que c'était lui qui en don-

nait la permission. — Ah! Monsieur, ce pape dit qu'il est le maître du domaine des rois! — Mais, Messieurs, de quelle profession êtes-vous? — Monsieur, nous sommes pour la plupart des drapiers & des fabricans. — Si votre pape dit qu'il est le maître de vos draps & de vos fabriques, vous faites très-bien de ne le pas reconnaître; mais pour les rois c'est leur affaire; de quoi vous mêlez-vous? — Alors un petit homme noir prit la parole, & exposa très-favamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière si pathétique le sort de cinquante mille familles fugitives, & de cinquante mille autres converties par les dragons, que *l'Ingénu* à son tour versa des larmes. D'où vient donc, disait-il, qu'un si grand roi, dont la gloire s'étend jusque chez les Hurons, se prive ainsi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, & de tant de bras qui l'auraient servi?

C'est qu'on l'a trompé comme les autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui; & qu'il nous ferait changer de religion comme son musicien *Lulli* fait changer en un moment les décorations de ses opéra. Non-seulement il perd déjà cinq à six mille sujets très-utiles, mais il s'en fait des ennemis; & le roi *Guillaume*, qui est actuellement maître de l'Angleterre, a composé plusieurs régimens de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur monarchie.

Un tel sacrifice est d'autant plus odieux, que le pape régnant, à qui Louis XIV sacrifie une partie de son peuple, est son ennemi déclaré. Ils ont encore tous deux depuis neuf ans une querelle violente. Elle a été poussée si loin, que la France a espéré enfin de voir briser le joug qui la soumet depuis tant de siècles à cet étranger, & surtout de ne lui plus donner d'argent, ce qui est le premier mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand roi sur les intérêts comme sur l'étendue de son pouvoir, & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de son cœur.

L'Ingénu, attendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainsi un monarque si cher aux Hurons? Ce sont les jésuites, lui répondit-on, c'est surtout le père de la *Chaise* confesseur de sa majesté. Il faut espérer que Dieu les en punira un jour, & qu'ils seront chassés comme ils nous chassent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres? Mons de *Louvois* nous envoie de tous côtés des jésuites & des dragons.

Oh bien, Messieurs, repliqua l'Ingénu, qui ne pouvait plus se contenir, je vais à Versailles recevoir la récompense due à mes services; je parlerai à ce mons de *Louvois*; on m'a dit que c'est lui qui fait la guerre de son cabinet. Je verrai le roi, je lui ferai la vérité. Il est impossible qu'on ne se mette à cette vérité quand on la sent. Je reviens pour épouser mademoiselle de *Saint-us* prie à la noce. Ces bonnes gens le

prireut alors pour un grand feigneur qui voyageait *incognito* par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du roi.

Il y avait à table un jésuite déguisé qui servait d'espion au révérend père de *la Chaise*. Il lui rendait compte de tout, & le père de *la Chaise* en instruisait mons de *Louvois*. L'espion écrivit, *L'Ingénu* & la lettre arrivèrent presque en même temps à Versailles.

CHAPITRE IX.

*Arrivée de l'Ingénu à Versailles.
Sa réception à la cour.*



I'INGÉNU débarque en pot de chambre¹ dans la cour des cuisines. Il demande aux porteurs de chaise à quelle heure on peut voir le roi. Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'amiral anglais. Il les traite de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, & la scène allait être sanglante, s'il n'eût passé un garde-du-corps gentilhomme breton, qui écarta la canaille. Monsieur, lui dit le voyageur, vous me paraissez un braveh omme;

1. C'est une voiture de Paris à Versailles, laquelle ressemble à un petit tombereau couvert.

je suis le neveu de monsieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne. J'ai tué des anglais, je viens parler au roi. Je vous prie de me mener dans sa chambre. Le garde ravi de trouver un brave de sa province, qui ne paraissait pas au fait des usages de la cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainsi au roi, & qu'il fallait être présenté par monseigneur de *Louvois*. — Hé bien, menez-moi donc chez ce monseigneur de *Louvois*, qui sans doute me conduira chez sa majesté. Il est encore plus difficile, repliqua le garde, de parler à monseigneur de *Louvois* qu'à sa majesté. Mais je vais vous conduire chez M. *Alexandre* le premier commis de la guerre; c'est comme si vous parliez au ministre. Ils vont donc chez ce M. *Alexandre* premier commis, & ils ne purent être introduits; il était en affaire avec une dame de la cour, & il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Hé bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu, allons chez le premier commis de M. *Alexandre*; c'est comme si vous parliez à M. *Alexandre* lui-même.

Le huron tout étonné le suit; ils restent ensemble une demi-heure dans une petite antichambre. Qu'est-ce donc que tout ceci? dit *l'Ingénu*; est-ce que tout le monde est invisible dans ce pays-ci? il est bien plus aisé de se battre en basse-Bretagne contre des anglais, que de rencontrer à Versailles les gens à qui l'on a affaire. Il se défennuya en racontant ses amours à son compatriote. Mais l'heure en sonnant rappela le garde-du-corps à son poste. Ils se pro-

mirent de se revoir le lendemain ; & l'*Ingénu* resta encore une demi-heure dans l'antichambre, en rêvant à mademoiselle de *Saint-Yves*, & à la difficulté de parler aux rois & aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monsieur, lui dit l'*Ingénu*, si j'avais attendu pour repousser les Anglais aussi long-temps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la basse-Bretagne tout à leur aise. Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au breton : Que demandez-vous ? Récompense, dit l'autre, voici mes titres : il lui étala tous ses certificats. Le commis lut, & lui dit que probablement on lui accorderait la permission d'acheter une lieutenance. — Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repoussé les Anglais ? que je paye le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le roi fasse sortir mademoiselle de *Saint-Yves* du couvent, & qu'il me la donne par mariage. Je veux parler au roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile ; qu'on m'emploie & qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monsieur, qui parlez si haut ? Oh oh ! reprit l'*Ingénu*, vous n'avez donc pas lu mes certificats ? c'est donc ainsi qu'on en use ? Je m'appelle *Hercule de Kerkabon* ; je suis baptisé, je loge au cadran bleu ; & je me plaindrai de vous au roi. Le commis conclut, comme les gens de Sau-

mur, qu'il n'avait pas la tête bien saine, & n'y fit pas grande attention.

Ce même jour le révérend père de *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*, avait reçu la lettre de son espion, qui accusait le breton *Kerkabon* de favoriser dans son cœur les huguenots, & de condamner la conduite des jésuites. M. de *Lowois* de son côté avait reçu une lettre de l'interrogant bailli, qui dépeignait *l'Ingénu* comme un garnement qui voulait brûler les couvens & enlever les filles.

L'Ingénu après s'être promené dans les jardins de Versailles où il s'ennuya, après avoir foupé en huron & en bas-breton, s'était couché dans la douce espérance de voir le roi le lendemain, d'obtenir mademoiselle de *Saint-Yves* en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, & de faire cesser la persécution contre les huguenots. Il se berçait de ces flatteuses idées, quand la maréchauffée entra dans sa chambre. Elle se saisit d'abord de son fusil à deux coups & de son grand sabre.

On fit un inventaire de son argent comptant, & on le mena dans le château que fit construire le roi *Charles V*, fils de *Jean II*, auprès de la rue *S^t-Antoine* à la porte des *Tournelles*.

Quel était en chemin l'étonnement de *l'Ingénu*, je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement; puis tout-à-coup, transporté d'une fureur qui redoublait ses forces, il prend à la gorge deux de ses conducteurs qui étaient avec lui dans le carrosse, les jette par la

portière, se jette après eux, & entraîne le troisième qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la basse-Bretagne ! Que dirais-tu, belle *Saint-Yves*, si tu me voyais dans cet état ?

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être renfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà occupée par un vieux solitaire de Port-royal nommé *Gordon*, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des sbires, voilà de la compagnie que je vous amène : & sur-le-champ on referma les énormes verrous de la porte épaisse, revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'univers entier.

CHAPITRE X.

L'Ingénu enfermé à la Bastille avec un janséniste.



MONSIEUR *Gordon* était un vieillard frais & serein, qui savait deux grandes choses, supporter l'adversité, & consoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert & compatissant vers son compagnon, & lui dit en l'embrassant : Qui que

vous foyez, qui venez partager mon tombeau, foyez fûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourmens dans l'abyme infernal où nous fommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits, souffrons en paix, & espérons. Ces paroles firent sur l'ame de l'*Ingénu* l'effet des gouttes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers complimens, *Gordon*, sans le preffer de lui apprendre la cause de son malheur, lui inspira par la douceur de son entretien, & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le désir d'ouvrir son cœur & de déposer le fardeau qui l'accablait, mais il ne pouvait deviner le sujet de son malheur; cela lui paraissait un effet sans cause, & le bon-homme *Gordon* était aussi étonné que lui-même.

Il faut, dit le janséniste au huron, que Dieu ait de grands desseins sur vous, puisqu'il vous a conduit du lac Ontario en Angleterre & en France, qu'il vous a fait baptiser en basse-Bretagne, & qu'il vous a mis ici pour votre salut. Ma foi, répondit l'*Ingénu*, je crois que le diable s'est mêlé seul de ma destinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle *sauvages*; ce sont des gens de bien grossiers; & les hommes de ce pays-ci sont des coquins raffinés. Je suis à la vérité bien surpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci sous quatre verrous avec un

prêtre; mais si je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémisphère pour aller se faire tuer dans l'autre, ou qui font naufrage en chemin, & qui font mangés des poissons, je ne vois pas les gracieux desseins de Dieu sur tous ces gens-là.

On leur apporta à dîner par un guichet. La conversation roula sur la Providence, sur les lettres de cachet, & sur l'art de ne pas succomber aux disgrâces auxquelles tout homme est exposé dans ce monde. Il y a deux ans que je suis ici, dit le vieillard, sans autre consolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaise humeur.

Ah! M. Gordon, s'écria l'Ingénu, vous n'aimez donc pas votre marraine? Si vous connaissiez comme moi mademoiselle de *Saint-Yves*, vous seriez au désespoir : à ces mots il ne put retenir ses larmes, & il se sentit alors un peu moins oppressé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes soulagent-elles? Il me semble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout est physique en nous, dit le bon vieillard; toute sécrétion fait du bien au corps, & tout ce qui le soulage soulage l'ame; nous sommes les machines de la Providence.

L'Ingénu qui, comme nous l'avons dit plusieurs fois, avait un grand fonds d'esprit, fit de profondes réflexions sur cette idée, dont il semblait qu'il avait la semence en lui-même. Après quoi il demanda à son compagnon pourquoi sa machine

était depuis deux ans sous quatre verrous? Par la grâce efficace, répondit Gordon : je passe pour jésuitisme : j'ai connu *Armand & Nicole*, les jésuites nous ont persécutés. Nous croyons que le pape n'est qu'un évêque comme un autre, & c'est pour cela que le père de *la Chaise* a obtenu du roi son pénitent un ordre de me ravir, sans aucune formalité de justice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui est bien étrange, dit l'ingénue; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le font qu'à cause du pape.

A l'égard de votre grâce efficace, je vous avoue que je n'y entends rien; mais je regarde comme une grande grâce que Dieu m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme vous, qui verse dans mon cœur des consolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la conversation devenait plus intéressante & plus instructive. Les âmes des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard savait beaucoup, & le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. Gordon lui fit lire la physique de *Rohault*, qui était encore à la mode, & il eut le bon esprit de n'y trouver que des incertitudes.

Ensuite il lut le premier volume de la *Recherche de la vérité*. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi! dit-il, notre imagination & nos sens nous trompent à ce point! quoi! les objets ne forment point nos idées, & nous ne pouvons nous les donner nous-

mêmes ! Quand il eut lu le second volume, il ne fut plus si content, & il conclut qu'il est plus aisé de détruire que de bâtir.

Son confrère, étonné qu'un jeune ignorant fit cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de son esprit, & s'attacha à lui davantage.

Votre *Mallebranche*, lui dit un jour *l'Ingénu*, me paraît avoir écrit la moitié de son livre avec sa raison, & l'autre avec son imagination & ses préjugés.

Quelques jours après, *Gordon* lui demanda : Que pensez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées, notre volonté, de la grâce, du libre arbitre ? Rien, lui repartit *l'Ingénu* : si je pensais quelque chose, c'est que nous sommes sous la puissance de l'être éternel, comme les astres & les élémens ; qu'il fait tout en nous, que nous sommes de petites roues de la machine immense dont il est l'ame, qu'il agit par des lois générales & non par des vues particulières ; cela seul me paraît intelligible, tout le reste est pour moi un abyme de ténèbres.

Mais, mon fils, ce serait faire DIEU auteur du péché ! — Mais, mon père, votre grâce efficace ferait DIEU auteur du péché aussi ; car il est certain que tous ceux à qui cette grâce serait refusée pécheraient, & qui nous livre au mal n'est-il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embarrassait fort le bon-homme ; il sentait qu'il faisait de vains efforts pour se tirer de

ce boubier; & il entassait tant de paroles qui paraissaient avoir du sens & qui n'en avaient point, (dans le goût de la prémotion physique) que l'Ingénu en avait pitié. Cette question tenait évidemment à l'origine du bien & du mal; & alors il fallait que le pauvre *Gordon* passât en revue la boîte de *Pandore*, l'œuf d'*Orosmade* percé par *Arimane*, l'inimitié entre *Typhon* & *Ofris*, & enfin le péché originel; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde, sans jamais se rencontrer. Mais enfin ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre misère; & par un charme étrange la foule des calamités répandues sur l'univers diminuait la sensation de leurs peines; ils n'osaient se plaindre quand tout souffrait.

Mais dans le repos de la nuit, l'image de la belle *Saint-Yves* effaçait dans l'esprit de son amant toutes les idées de métaphysique & de morale. Il se réveillait les yeux mouillés de larmes, & le vieux janséniste oubliait sa grâce efficace, & l'abbé de *Saint-Cyran*, & *Jansénius*, pour consoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leurs raisonnemens, ils parlaient encore de leurs aventures, & après en avoir inutilement parlé ils lisaient ensemble ou séparément. L'esprit du jeune homme se fortifiait de plus en plus. Il serait surtout allé très-loin en mathématiques sans les distractions que lui donnait mademoiselle de *Saint-Yves*.

Il lut des histoires, elles l'attristèrent. Le monde

lui parut trop méchant & trop misérable. En effet, l'histoire n'est que le tableau des crimes & des malheurs. La foule des hommes innocens & paisibles disparaît toujours sur ces vastes théâtres. Les personnages ne sont que des ambitieux pervers. Il semble que l'histoire ne plaise que comme la tragédie, qui languit si elle n'est animée par les passions, les forfaits & les grandes infortunes. Il faut armer *Clio* du poignard comme *Melpomène*.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs ainsi que toutes les autres, cependant elle lui parut si dégoûtante dans ses commencemens, si sèche dans son milieu, si petite enfin, même du temps de *Henri IV*, toujours si dépourvue de grands monumens, si étrangère à ces belles découvertes qui ont illustré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obscures resserrées dans un coin du monde.

Gordon pensait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était question des souverains de *Fezensac*, de *Fesansaguet* et d'*Astarac*. Cette étude en effet ne serait bonne que pour leurs héritiers, s'ils en avaient. Les beaux siècles de la république romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reste de la terre. Le spectacle de Rome victorieuse & législatrice des nations occupait son ame entière. Il s'échauffait en contemplant ce peuple qui fut gouverné sept cents ans par l'enthousiasme de la liberté & de la gloire.

Ainsi se passaient les jours, les semaines, les mois ;

& il se serait cru heureux dans le séjour du désespoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendrissait encore sur le prier de Notre-Dame de la Montagne, & sur la sensible *Kerkabon*. Que penseront-ils, répétait-il souvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne se plaignait lui-même.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ingénu développe son génie.



La lecture agrandit l'ame, & un ami éclairé la console. Notre captif jouissait de ces deux avantages, qu'il n'avait pas soupçonnés auparavant. Je serais tenté, dit-il, de croire aux métamorphoses, car j'ai été changé de brute en homme. Il se forma une bibliothèque choisie d'une partie de son argent, dont on lui permettait de disposer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit ses réflexions. Voici ce qu'il écrivit sur l'histoire ancienne :

« Je m'imagine que les nations ont été longtemps comme moi, qu'elles ne se sont instruites que fort tard, qu'elles n'ont été occupées pendant des

siècles que du moment présent qui coulait, très-peu du passé, & jamais de l'avenir. J'ai parcouru cinq ou six cents lieux du Canada, je n'y ai pas trouvé un seul monument; personne n'y fait rien de ce qu'a fait son bifaïeul. Ne serait-ce pas là l'état naturel de l'homme? L'espèce de ce continent-ci me paraît supérieure à celle de l'autre. Elle a augmenté son être depuis plusieurs siècles par les arts & par les connaissances. Est-ce parce qu'elle a de la barbe au menton, & que DIEU a refusé la barbe aux Américains? je ne le crois pas; car je vois que les Chinois n'ont presque point de barbe, & qu'ils cultivent les arts depuis plus de cinq mille années. En effet, s'ils ont plus de quatre mille ans d'annales, il faut bien que la nation ait été rassemblée & florissante depuis plus de cinquante siècles.

« Une chose me frappe surtout dans cette ancienne histoire de la Chine, c'est que presque tout y est vraisemblable & naturel. Je l'admire en ce qu'il n'y a rien de merveilleux.

« Pourquoi toutes les autres nations se font-elles donné des origines fabuleuses? Les anciens chroniqueurs de l'histoire de France, qui ne sont pas fort anciens, font venir les Français d'un *Francus* fils d'*Hector*. Les Romains se disaient issus d'un Phrygien, quoiqu'il n'y eût pas dans leur langue un seul mot qui eût le moindre rapport à la langue de Phrygie. Les dieux avaient habité dix mille ans en Égypte, & les diables en Scythie où ils avaient engendré les Huns. Je ne vois avant *Thucydide*

que des romans semblables aux *Amadis*, & beaucoup moins amufans. Ce font par-tout des apparitions, des oracles, des prodiges, des fortilèges, des métamorphofes, des songes expliqués, & qui font la destinée des plus grands empires & des plus petits Etats : ici des bêtes qui parlent, là des bêtes qu'on adore, des dieux transformés en hommes, & des hommes transformés en dieux. Ah ! s'il nous faut des fables, que ces fables foient du moins l'emblème de la vérité ! J'aime les fables des philofophes, je ris de celles des enfans, & je hais celles des impofteurs. »

Il tomba un jour fur une hiftoire de l'empereur *Justinien*. On y lifait que des apédeutes de Conftantinople avaient donné en très-mauvais grec, un édit contre le plus grand capitaine du fiècle, parce que ce héros avait prononcé ces paroles dans la chaleur de la converfation : *La vérité luit de fa propre lumière, & on n'éclaire pas les efprits avec les flammes des bûchers*. Les apédeutes affurèrent que cette propofition était hérétique, fentant l'héréfie, & que l'axiome contraire était catholique, univerfel & grec : *On n'éclaire les efprits qu'avec la flamme des bûchers, & la vérité ne faurait luire de fa propre lumière*. Ces linoftoles condamnèrent ainfi plusieurs difcours du capitaine, & donnèrent un édit.

Quoi ! s'écria l'Ingénu, des édits rendus par ces gens-là ! Ce ne font point des édits, repliqua *Gordon*, ce font des contr'édits dont tout le monde fe moquait à Conftantinople, & l'empereur tout le pre-

mier ; c'était un sage prince qui avait su réduire les apédeutes linostoles à ne pouvoir faire que du bien. Il savait que ces messieurs-là & plusieurs autres pastophores avaient lassé de contr'édits la patience des empereurs ses prédécesseurs en matière plus grave. Il fit fort bien, dit *l'Ingénu* ; on doit soutenir les pastophores & les contenir.

Il mit par écrit beaucoup d'autres réflexions qui épouvantèrent le vieux *Gordon*. Quoi ! dit-il en lui-même, j'ai consumé cinquante ans à m'instruire, & je crains de ne pouvoir atteindre au bon sens naturel de cet enfant presque sauvage ! Je tremble d'avoir laborieusement fortifié des préjugés ; il n'écoute que la simple nature.

Le bon-homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire dénigrent les productions des autres, où les *Vifé* insultent aux *Racine*, & les *Faidit* aux *Fénélon*. *L'Ingénu* en parcourut quelques-uns. Je les compare, disait-il, à certains mouchérons qui vont déposer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. A peine les deux philosophes daignèrent-ils jeter les yeux sur ces excréments de la littérature.

Ils lurent bientôt ensemble les élémens de l'astronomie ; *l'Ingénu* fit venir des sphères : ce grand spectacle le ravissait. Qu'il est dur, disait-il, de ne commencer à connaître le ciel que lorsqu'on me ravit le droit de le contempler ! *Jupiter & Saturne*

roulent dans ces espaces immenses; des millions de soleils éclairent des milliers de mondes; & dans le coin de terre où je suis jeté, il se trouve des êtres qui me privent, moi être voyant & pensant, de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, & de celui où DIEU m'a fait naître! La lumière faite pour tout l'univers est perdue pour moi. On ne me la cachait pas dans l'horizon septentrional où j'ai passé mon enfance & ma jeunesse. Sans vous, mon sber Gordon, je serais ici dans le néant.

CHAPITRE XII.

Ce que l'Ingénu pense des pièces de théâtre.



Le jeune *Ingénu* ressemblait à un de ces arbres vigoureux qui nés dans un sol ingrat étendent en peu de temps leurs racines & leurs branches quand ils sont transplantés dans un terrain favorable; & il était bien extraordinaire qu'une prison fût ce terrain.

Parmi les livres qui occupaient le loisir des deux captifs, il se trouva des poésies, des traductions de tragédies grecques, quelques pièces du théâtre français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'âme de *l'Ingénu* le plaisir & la douleur.

Ils lui parlaient tous de sa chère *Saint-Yves*. La fable des deux pigeons lui perça le cœur; il était bien loin de pouvoir revenir à son colombier.

Molière l'enchantait. Il lui faisait connaître les mœurs de Paris & du genre-humain. A laquelle de ses comédies donnez-vous la préférence? — Au *Tartuffe* sans difficulté. — Je pense comme vous, dit *Gordon*, c'est un tartuffe qui m'a plongé dans ce cachot, & peut-être ce sont des tartuffes qui ont fait votre malheur.

Comment trouvez-vous ces tragédies grecques? Bonnes pour des Grecs, dit *l'Ingénu*. Mais quand il lut *l'Iphigénie moderne*, *Phèdre*, *Andromaque*, *Athalie*, il fut en extase, il soupira, il versa des larmes, il les fut par cœur sans avoir envie de les apprendre.

Lisez *Rodogune*, lui dit *Gordon*, on dit que c'est le chef-d'œuvre du théâtre; les autres pièces qui vous ont fait tant de plaisir sont peu de chose en comparaison. Le jeune homme, dès la première page, lui dit : Cela n'est pas du même auteur. — A quel le voyez-vous? — Je n'en fais rien encore, mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille ni à mon cœur. — Oh! ce n'est rien que les vers, repliqua *Gordon*. *L'Ingénu* répondit : Pourquoi donc en faire?

Après avoir lu très-attentivement la pièce, sans autre dessein que celui d'avoir du plaisir, il regardait son ami avec des yeux secs & étonnés, & ne savait que dire. Enfin, pressé de rendre compte de ce

qu'il avait senti, voici ce qu'il répondit : Je n'ai guère entendu le commencement, j'ai été révolté du milieu : la dernière scène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraisse peu vraisemblable ; je ne me suis intéressé pour personne, & je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaisent.

Cette pièce passe pourtant pour la meilleure que nous ayons. — Si cela est, répliqua-t-il, elle est peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'est ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encore être formé ; je peux me tromper ; mais vous savez que je suis assez accoutumé à dire ce que je pense, ou plutôt ce que je sens. Je soupçonne qu'il y a souvent de l'illusion, de la mode, du caprice, dans les jugemens des hommes. J'ai parlé d'après la nature ; il se peut que chez moi la nature soit très-imparfaite ; mais il se peut aussi qu'elle soit quelquefois peu consultée par la plupart des hommes. Alors il récita des vers d'Iphigénie, dont il était plein, & quoiqu'il ne déclamât pas bien, il y mit tant de vérité & d'onction, qu'il fit pleurer le vieux janséniste. Il lut ensuite Cinna ; il ne pleura point, mais il admira.

CHAPITRE XIII.

La belle Saint-Yves va à Versailles.

PENDANT que notre infortuné s'éclairait plus qu'il ne se consolait; pendant que son génie, étouffé depuis si longtemps, se déployait avec tant de rapidité & de force; pendant que la nature, qui se perfectionnait en lui, le vengeait des outrages de la fortune, que devinrent monsieur le prieur & sa bonne sœur, & la belle recluse *Saint-Yves*? Le premier mois on fut inquiet, au troisième on fut plongé dans la douleur. Les fausses conjectures, les bruits mal fondés alarmèrent. Au bout de six mois on le crut mort. Enfin, monsieur & mademoiselle de *Kerkabon* apprirent par une ancienne lettre qu'un garde du roi avait écrite en Bretagne, qu'un jeune homme semblable à *l'Ingénu* était arrivé un soir à Versailles, mais qu'il avait été enlevé pendant la nuit, & que depuis ce temps personne n'en avait entendu parler.

Hélas ! dit mademoiselle de *Kerkabon*, notre neveu aura fait quelque sottise, & se fera attiré de fâcheuses affaires. Il est jeune, il est bas-breton, il ne peut savoir comme on doit se comporter à la cour. Mon cher frère, je n'ai jamais vu Versailles ni

Paris, voici une belle occasion, nous retrouverons peut-être notre pauvre neveu; c'est le fils de notre frère, notre devoir est de le secourir. Qui fait si nous ne pourrions point parvenir enfin à le faire foudiacre, quand la fougue de la jeunesse sera amortie? Il avait beaucoup de disposition pour les sciences. Vous souvenez-vous comme il raisonnait sur l'ancien & sur le nouveau testament? Nous sommes responsables de son ame; c'est nous qui l'avons fait baptiser; sa chère maltresse *Saint-Yves* passe les journées à pleurer. En vérité il faut aller à Paris. S'il est caché dans quelque-une de ces vilaines maisons de joie dont on m'a fait tant de récits, nous l'en tirerons. Le prieur fut touché des discours de sa sœur. Il alla trouver l'évêque de Saint-Malo qui avait baptisé le huron, & lui demanda sa protection & ses conseils. Le prélat approuva le voyage. Il donna au prieur des lettres de recommandation pour le père de *la Chaise* confesseur du roi, qui avait la première dignité du royaume, pour l'archevêque de Paris *Harlai*, & pour l'évêque de Meaux *Boffuet*.

Enfin le frère & la sœur partirent; mais quand ils furent arrivés à Paris, ils se trouvèrent égarés comme dans un vaste labyrinthe sans fil & sans issue. Leur fortune était médiocre, & il leur fallait tous les jours des voitures pour aller à la découverte, & ils ne découvraient rien.

Le prieur se présenta chez le révérend père de *la Chaise*; il était avec mademoiselle du *Tron*, & ne

pouvait donner audience à des prieurs. Il alla à la porte de l'archevêque ; le prélat était enfermé avec la belle madame de *Lefdiguères* pour les affaires de l'Église. Il courut à la maison de campagne de l'évêque de Meaux ; celui-ci examinait avec mademoiselle de *Mauléon* l'*Amour mystique* de madame *Guyon*. Cependant il parvint à se faire entendre de ces deux prélats ; tous deux lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient se mêler de son neveu, attendu qu'il n'était pas soudiacre.

Enfin, il vit le jésuite ; celui-ci le reçut à bras ouverts, lui protesta qu'il avait toujours eu pour lui une estime particulière, ne l'ayant jamais connu. Il jura que la société avait toujours été attachée aux bas-bretons. Mais, dit-il, votre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être huguenot ? — Non assurément, mon révérend père. — Serait-il point janséniste ? — Je puis assurer à votre révérence qu'à peine est-il chrétien. Il y a environ onze mois que nous l'avons baptisé. — Voilà qui est bien, voilà qui est bien, nous aurons soin de lui. Votre bénéfice est-il considérable ? — Oh fort peu de chose ; & mon neveu nous coûte beaucoup. — Y a-t-il quelques jansénistes dans le voisinage ? Prenez bien garde, mon cher monsieur le prieur, ils sont plus dangereux que les huguenots & les athées. — Mon révérend père, nous n'en avons point ; on ne fait ce que c'est que le jansénisme à Notre-Dame de la Montagne. — Tant mieux ; allez, il n'y a rien que je ne fasse pour vous. Il congédia affectueusement le prieur, & n'y pensa plus.

Le temps s'écoulait, le pécour & la bonne sœur se déléguèrent.

Cependant, le maudit bailli pressait le mariage de son grand beauté de fils avec la belle *Saint-Yves* qu'on avait fait sortir exprès du couvent. Elle aimait toujours son cher filleul autant qu'elle détestait le mari qu'on lui présentait. L'affront d'avoir été mise dans un couvent augmentait sa passion. L'ordre d'épouser le fils du bailli y mettait le comble. Les regrets, la tendresse & l'horreur, bouleversaient son ame. L'amour, comme on fait, est bien plus ingénieux & plus hardi dans une jeune fille, que l'amitié ne l'est dans un vieux pécour & dans une tante de quarante-cinq ans passés. De plus elle s'était bien formée dans son couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle *Saint-Yves* se souvenait de la lettre qu'un garde du corps avait écrite en basse-Bretagne, & dont on avait parlé dans la province. Elle résolut d'aller elle-même prendre des informations à Versailles, de se jeter aux pieds des ministres si son mari était en prison comme on le disait, & d'obtenir justice pour lui. Je ne fais quoi l'avertissait secrètement qu'à la cour on ne refuse rien à une jolie fille, mais elle ne savait pas ce qu'il en coûtait.

Sa résolution prise, elle est consolée, elle est tranquille, elle ne rebute plus son sot prétendu; elle accueille le détestable beau-père, caresse son frère, répand l'alégresse dans la maison; puis le jour destiné à la cérémonie elle part secrètement à quatre

heures du matin avec ses petits présens de noce, & tout ce qu'elle a pu rassembler. Ses mesures étaient si bien prises qu'elle était déjà à plus de dix lieues lorsqu'on entra dans sa chambre vers le midi. La surprise & la consternation furent grandes. L'interrogant bailli fit ce jour-là plus de questions qu'il n'en avait fait dans toute la semaine; le mari resta plus sot qu'il ne l'avait jamais été. L'abbé de *Saint-Yves* en colère prit le parti de courir après sa sœur. Le bailli & son fils voulurent l'accompagner. Ainsi la destinée conduisait à Paris presque tout ce canton de la basse-Bretagne.

La belle *Saint-Yves* se doutait bien qu'on la suivrait. Elle était à cheval; elle s'informait adroitement des courriers s'ils n'avaient point rencontré un gros abbé, un énorme bailli, & un jeune benêt, qui couraient sur le chemin de Paris. Ayant appris au troisième jour qu'ils n'étaient pas loin, elle prit une route différente, & eut assez d'habileté & de bonheur pour arriver à Versailles tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment se conduire à Versailles? jeune, belle, sans conseil, sans appui, inconnue, exposée à tout, comment oser chercher un garde du roi? Elle imagina de s'adresser à un jésuite du bas étage; il y en avait pour toutes les conditions de la vie, comme DIEU, disaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverses espèces d'animaux. Il avait donné au roi son confesseur, que tous les solliciteurs de bénéfices appelaient *le chef de l'Eglise gallicane*; ensuite

vénaient les confesseurs des princesses; les ministres n'en avaient point, ils n'étaient pas si fots. Il y avait les jésuites du grand commun, & surtout les jésuites des femmes de chambre, par lesquelles on savait les secrets des maîtresses, & ce n'était pas un petit emploi. La belle *Saint-Yves* s'adressa à un de ces derniers qui s'appelait le père *Tout-à-tous*. Elle se confessa à lui, lui exposa ses aventures, son état, son danger, & le conjura de la loger chez quelque bonne dévote qui la mit à l'abri des tentations.

Le père *Tout-à-tous* l'introduisit chez la femme d'un officier du gobelet, l'une de ses plus affidées pénitentes. Dès qu'elle y fut, elle s'empresça de gagner la confiance & l'amitié de cette femme; elle s'informa du garde breton, & le fit prier de venir chez elle. Ayant su de lui que son amant avait été enlevé après avoir parlé à un premier commis, elle court chez ce commis : la vue d'une belle femme l'adoucit, car il faut convenir que DIEU n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes.

Le plumitif attendri lui avoua tout. Votre amant est à la bastille depuis près d'un an, & sans vous il y ferait peut-être toute sa vie. La tendre *Saint-Yves* s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, le plumitif lui dit : Je suis sans crédit pour faire du bien; tout mon pouvoir se borne à faire du mal quelquefois. Croyez-moi, allez chez M. de *Saint-Pouange*, qui fait le bien & le mal, cousin & favori de monseigneur de *Lowois*. Ce ministre a deux ames, monsieur de *Saint-Pouange* en est une, ma-

dame du *Fresnoi* l'autre ; mais elle n'est pas à présent à *Verfailles* ; il ne vous reste que de fléchir le protecteur que je vous indique.

La belle *Saint-Yves* partagée entre un peu de joie & d'extrêmes douleurs, entre quelque espérance & de tristes craintes, poursuivie par son frère, adorant son amant, essuyant ses larmes & en versant encore, tremblante, affaiblie, & reprenant courage, courut vite chez Monsieur de *Saint-Pouange*.

CHAPITRE XIV.

Progrès de l'esprit de l'Ingénu.



INGÉNU faisait des progrès rapides dans les sciences, & surtout dans la science de l'homme. La cause du développement rapide de son esprit était due à son éducation sauvage presque autant qu'à la trempe de son ame. Car n'ayant rien appris dans son enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa rectitude. Il voyait les choses comme elles sont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne sont point. Vos persécuteurs sont abominables, disait-il à son ami *Gordon*. Je vous plains d'être opprimé, mais je vous

plains d'être janséniste. Toute secte me paraît le ralliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des sectes en géométrie? Non, mon cher enfant, lui dit en soupirant le bon *Gordon*, tous les hommes sont d'accord sur la vérité quand elle est démontrée, mais ils sont trop partagés sur les vérités obscures. — Dites sur les faussetés obscures. S'il y avait eu une seule vérité cachée dans vos amas d'arguments qu'on refasse depuis tant de siècles, on l'aurait découverte sans doute; & l'univers aurait été d'accord au moins sur ce point-là. Si cette vérité était nécessaire comme le soleil l'est à la terre, elle serait brillante comme lui. C'est une absurdité, c'est un outrage au genre humain, c'est un attentat contre l'être infini & suprême de dire : Il y a une vérité essentielle à l'homme, & DIEU l'a cachée.

Tout ce que disait ce jeune ignorant, instruit par la nature, faisait une impression profonde sur l'esprit du vieux savant infortuné. Serait-il bien vrai, s'écriait-il, que je me fusse rendu malheureux pour des chimères? je suis bien plus sûr de mon malheur que de la grâce efficace. J'ai consumé mes jours à raisonner sur la liberté de DIEU & du genre-humain, mais j'ai perdu la mienne; ni *S^t-Augustin* ni *S^t-Prosper* ne me tireront de l'abyme où je suis.

L'Ingénu livré à son caractère dit enfin : Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie? ceux qui se font persécuter pour ces vaines disputes de l'école me semblent peu sages; ceux qui persécutent me paraissent des monstres.

Les deux captifs étaient fort d'accord sur l'injustice de leur captivité. Je suis cent fois plus à plaindre que vous, disait *l'Ingénu*; je suis né libre comme l'air; j'avais deux vies, la liberté & l'objet de mon amour, on me les ôte. Nous voici tous deux dans les fers, sans en avoir la raison & sans pouvoir la demander. J'ai vécu huron vingt ans; on dit que ce sont des barbares, parce qu'ils se vengent de leurs ennemis; mais ils n'ont jamais opprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France que j'ai versé mon sang pour elle; j'ai peut-être sauvé une province, & pour récompense je suis englouti dans ce tombeau des vivans où je serais mort de rage sans vous. Il n'y a donc point de lois dans ce pays? on condamne les hommes sans les entendre! Il n'en n'est pas ainsi en Angleterre. Ah! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre! Ainsi la philosophie naissante ne pouvait dompter la nature outragée dans le premier de ses droits, & laissait un libre cours à sa juste colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'absence augmente toujours l'amour qui n'est pas satisfait, & la philosophie ne le diminue pas. Il parlait aussi souvent de sa chère *Saint-Yves* que de morale & de métaphysique. Plus ses sentimens s'épuraient, & plus il aimait. Il lut quelques romans nouveaux; il en trouva peu qui lui peignissent la situation de son ame. Il sentait que son cœur allait toujours au delà de ce qu'il lisait. Ah! disait-il, presque tous ces au-

que je veux épouser, d'un homme à qui le roi doit la conservation d'une province, qui peut le servir utilement; & qui est le fils d'un officier tué à son service. De quoi est-il accusé? comment a-t-on pu le traiter si cruellement sans l'entendre?

Alors le sous-ministre lui montra la lettre du jésuite espion & celle du perfide bailli. — Quoi! il y a de pareils monstres sur la terre! & on veut me forcer ainsi à épouser le fils ridicule d'un homme ridicule & méchant! & c'est sur de pareils avis qu'on décide ici de la destinée des citoyens! Elle se jeta à genoux, elle demanda avec des sanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes en cet état parurent dans leur plus grand avantage. Elle était si belle que le *Saint-Pouange*, perdant toute honte, lui insinua qu'elle réussirait si elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réservait à son amant. La *Saint-Yves* épouvantée & confuse feignit long-temps de ne le pas entendre; il fallut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec retenue en produisit un plus fort suivi d'un autre plus expressif. On offrit non-seulement la révocation de la lettre de cachet, mais des récompenses, de l'argent, des honneurs, des établissemens; & plus on promettait, plus le désir de n'être pas refusé augmentait.

La *Saint-Yves* pleurait, elle était suffoquée, à demi-renversée sur un sofa, croyant à peine ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait. Le *Saint-Pouange* à son tour se jeta à ses genoux. Il n'était

pas sans agrémens, & aurait pu ne pas effaroucher un cœur moins prévenu ; mais *Saint-Yves* adorait son amant, & croyait que c'était un crime horrible de le trahir pour le servir. *Saint-Pouange* redoublait les prières & les promesses : enfin la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'était le seul moyen de tirer de sa prison l'homme auquel elle prenait un intérêt si violent & si tendre. Cet étrange entretien se prolongeait. La dévote de l'antichambre, en lisant son *Pédagogue chrétien*, disait : Mon Dieu ! que peuvent-ils faire là depuis deux heures ? jamais monseigneur de *Saint-Pouange* n'a donné une si longue audience ; peut-être qu'il a tout refusé à cette pauvre fille, puisqu'elle le prie encore.

Enfin sa compagne sortit de l'arrière-cabinet tout éperdue, sans pouvoir parler, réfléchissant profondément sur le caractère des grands & des demi-grands qui sacrifient si légèrement la liberté des hommes & l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie, elle éclata, elle lui conta tout. La dévote fit de grands signes de croix. Ma chère amie, il faut consulter dès demain le père *Tout-à-tous* notre directeur ; il a beaucoup de crédit auprès de M. de *Saint-Pouange* ; il confesse plusieurs servantes de sa maison ; c'est un homme pieux & accommodant, qui dirige aussi des femmes de qualité : abandonnez-vous à lui, c'est ainsi que j'en use ; je m'en suis toujours bien trouvée. Nous autres pauvres femmes, nous avons besoin d'être conduites

par un homme. — Hé bien donc, ma chère amie, j'irai trouver demain le père *Tout-à-tous*.

CHAPITRE XVI.

Elle consulte un jésuite.



ès que la belle & désolée *Saint-Yves* fut avec son bon confesseur, elle lui confia qu'un homme puissant & voluptueux lui proposait de faire sortir de prison celui qu'elle devait épouser légitimement, & qu'il demandait un grand prix de son service; qu'elle avait une répugnance horrible pour une telle infidélité, & que s'il ne s'agissait que de sa propre vie, elle la sacrifierait plutôt que de succomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le père *Tout-à-tous*. Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme; c'est à coup sûr quelque janséniste; je le dénoncerai à sa révérence le père de *la Chaise*, qui le fera mettre dans le gîte où est à présent la chère personne que vous devez épouser.

La pauvre fille, après un long embarras & de grandes irrésolutions, lui nomma enfin *Saint-Pouange*.

Monseigneur de *Saint-Pouange*! s'écria le jésuite; ah! ma fille, c'est tout-autre chose; il est cousin du

plus grand ministre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cause, bon chrétien ; il ne peut avoir eu une telle pensée, il faut que vous ayez mal entendu. — Ah ! mon père, je n'ai entendu que trop bien ; je suis perdue, quoique je fasse ; je n'ai que le choix du malheur & de la honte ; il faut que mon amant reste enseveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laisser, et je ne puis le sauver.

Le père *Tout-à-tous* tâcha de la calmer par ces douces paroles :

Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant* ; il a quelque chose de mondain qui pourrait offenser Dieu : dites *mon mari* ; car bien qu'il ne le soit pas encore, vous le regardez comme tel, & rien n'est plus honnête.

Secondement, bien qu'il soit votre époux en idée, en espérance, il ne l'est pas en effet : ainsi vous ne commettriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut toujours éviter autant qu'il est possible.

Troisièmement, les actions ne sont pas d'une malice de coulpe quand l'intention est pure, & rien n'est plus pur que de délivrer votre mari.

Quatrièmement, vous avez des exemples dans la sainte antiquité qui peuvent merveilleusement servir à votre conduite. *S^t Augustin* rapporte que sous le proconsulat de *Septimius Acyndinus*, en l'an 340 de notre salut, un pauvre homme ne pouvant payer à *César* ce qui appartenait à *César*, fut condamné à la mort comme il est juste, malgré la maxime :

Où il n'y a rien le roi perd ses droits. Il s'agissait d'une livre d'or; le condamné avait une femme en qui DIEU avait mis la beauté & la prudence. Un vieux richard promit de donner une livre d'or & même plus à la dame, à condition qu'il commettrait avec elle le péché immonde. La dame ne crut point faire mal en sauvant la vie à son mari. S^t *Augustin* approuve fort sa généreuse résignation. Il est vrai que le vieux richard la trompa, & peut-être même son mari n'en fut pas moins pendu; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour sauver sa vie.

Soyez sûre, ma fille, que quand un jésuite vous cite S^t *Augustin*, il faut que ce saint ait pleinement raison. Je ne vous conseille rien, vous êtes sage; il est à préférer que vous serez utile à votre mari. Monseigneur de *Saint-Pouange* est un honnête homme, il ne vous trompera pas; c'est tout ce que je puis vous dire: je prierai DIEU pour vous, & j'espère que tout se passera à la plus grande gloire.

La belle *Saint-Yves*, non moins effrayée des discours du jésuite que des propositions du sous-ministre, s'en retourna éperdue chez son amie. Elle était tentée de se délivrer par la mort de l'horreur de laisser dans une captivité affreuse l'amant qu'elle adorait, & de la honte de le délivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, & qui ne devait appartenir qu'à cet amant infortuné.

CHAPITRE XVII.

Elle succombe par vertu.

ELLE priait son amie de la tuer, mais cette femme, non moins indulgente que le jésuite, lui parla plus clairement encore. Hélas ! dit-elle, les affaires ne se font guère autrement dans cette cour si aimable, si galante, si renommée. Les places les plus médiocres & les plus considérables n'ont souvent été données qu'au prix qu'on exige de vous. Écoutez, vous m'avez inspiré de l'amitié & de la confiance ; je vous avouerai que, si j'avais été aussi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poste qui le fait vivre ; il le fait, & loin d'en être fâché, il voit en moi sa bienfaitrice, & il se regarde comme ma créature. Pensez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces, ou même des armées, aient dû leurs honneurs & leur fortune à leurs seuls services ? il en est qui en sont redevables à mesdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été sollicitées par l'amour, & la place a été donnée au mari de la plus belle.

Vous êtes dans une situation bien plus intéressante ; il s'agit de rendre votre amant au jour & de

l'époufer; c'est un devoir sacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles & grandes dames dont je vous parle; on vous applaudira, on dira que vous ne vous êtes permis une faiblesse que par un excès de vertu. — Ah, quelle vertu! s'écria la belle *Saint-Yves*; quel labyrinthe d'iniquités! quel pays! & que j'apprends à connaître les hommes! Un père de la *Chaise* un bailli ridicule font mettre mon aman *de la Chaise*, ma famille me persécute, on ne me tend que des pièges dans mon désastre que pour me déshonorer. *de la Chaise* suite a perdu un brave homme, un autre jésuite *de la Chaise* me perdra; je ne suis entourée que de pièges *de la Chaise* touche au moment de tomber dans la misère *de la Chaise* que je me tue ou que je parle au roi; je me jette à ses pieds sur son passage, quand il ira à la messe ou à la comédie.

On ne vous laissera pas approcher, lui dit sa bonne amie; & si vous aviez le malheur de parler, mons de *Louvois* & le révérend père de *la Chaise* pourraient vous enterrer dans le fond d'un couvent pour le reste de vos jours.

Tandis que cette brave personne augmentait les perplexités de cette ame désespérée, & enfonçait le poignard dans son cœur, arrive un exprès de Monsieur de *Saint-Pouange* avec une lettre & deux beaux pendans d'oreille. *Saint-Yves* rejeta le tout en pleurant; mais l'amie s'en chargea.

Dès que le messager fut parti, la confidente lit la lettre dans laquelle on propose un petit souper aux deux amies pour le soir. *Saint-Yves* jure

n'ira point. La dévote veut lui essayer les deux boucles de diamans, *Saint-Yves* ne le put souffrir; elle combattit la journée entière. Enfin, n'ayant en vue que son amant, vaincue, entraînée, ne sachant où on la mène, elle se laisse conduire au souper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à se parer des pendans d'oreille; la confidente les apporta, elle les lui ajusta malgré elle avant qu'on se mit à table. *Saint-Yves* était si confuse, si troublée, qu'elle se laissait tourmenter, & le patron en tirait un augure très-favorable. Vers la fin du repas, la confidente se retira discrètement. Le patron montra alors la révocation de la lettre de cachet, le brevet d'une gratification considérable, celui d'une compagnie, & n'épargna pas les promesses. Ah! lui dit *Saint-Yves*, que je vous aimerais si vous ne vouliez pas être tant aimé.

Enfin, après une longue résistance, après des sanglots, des cris, des larmes, affaiblie du combat, éperdue, languissante, il fallut se rendre. Elle n'eut d'autre ressource que de se promettre de ne penser qu'à *l'Ingénu*, tandis que le cruel jouirait impitoyablement de la nécessité où elle était réduite.

CHAPITRE XVIII.

*Elle délivre son amant d'un
janséniste.*



Un point de jour elle vole à Paris, munie de l'ordre du ministre. Il est difficile de peindre ce qui se passait dans son cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une âme vertueuse & noble, humiliée de son opprobre, enivrée de tendresse, déchirée des remords d'avoir trahi son amant, pénétrée du plaisir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ses combats, son facès, partageaient toutes ses réflexions. Ce n'était plus cette fille simple dont une éducation provinciale avait rétréci les idées. L'amour & le malheur l'avaient formée. Le sentiment avait fait autant de progrès en elle que la raison en avait fait dans l'esprit de son amant infortuné. Les filles apprennent à sentir plus aisément que les hommes n'apprennent à penser. Son aventure était plus instructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une simplicité extrême. Elle voyait avec horreur les ajustemens sous lesquels elle avait paru devant son funeste bienfaiteur; elle avait laissé ses boucles de diamans à sa compagne, sans même

les regarder. Confuse & charmée, idolâtre de l'*Ingénu*, & se haïssant elle-même, elle arrive enfin à la porte

De cet affreux château palais de la vengeance,
Qui renferma souvent le crime & l'innocence.

Quand il fallut descendre du carrosse les forces lui manquèrent; on l'aida; elle entra le cœur palpitant, les yeux humides, le front consterné. On la présente au gouverneur; elle veut lui parler, sa voix expire; elle montre son ordre, en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait son prisonnier; il fut très-aise de sa délivrance. Son cœur n'était pas endurci comme celui de quelques honorables géôliers ses confrères, qui ne pensant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus sur leurs victimes, & vivant du malheur d'autrui, se faisaient en secret une joie affreuse des larmes des infortunés.

Il fait venir le prisonnier dans son appartement. Les deux amans se voient, & tous deux s'évanouissent. La belle *Saint-Yves* resta long-temps sans mouvement & sans vie : l'autre rappela bientôt son courage. C'est apparemment là madame votre femme, lui dit le gouverneur; vous ne m'aviez point dit que vous fussiez marié. On me mande que c'est à ses soins généreux que vous devez votre délivrance. Ah! je ne suis pas digne d'être sa femme, dit la belle *Saint-Yves* d'une voix tremblante, & elle retomba encore en faiblesse.

Quand elle eut repris ses sens, elle présenta, toujours tremblante, le brevet de la gratification, & la promesse par écrit d'une compagnie. *L'Ingénu*, aussi étonné qu'attendri, s'éveillait d'un songe pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été renfermé ici ? comment avez-vous pu m'en tirer ? où sont les monstres qui m'y ont plongé ? Vous êtes une divinité qui descendez du ciel à mon secours.

La belle *Saint-Yves* baiffait la vue, regardait son amant, rougissait, & détournait le moment d'après ses yeux mouillés de pleurs. Elle lui apprit enfin tout ce qu'elle savait, & tout ce qu'elle avait éprouvé, excepté ce qu'elle aurait voulu se cacher pour jamais, & ce qu'un autre que *l'Ingénu*, plus accoutumé au monde & plus instruit des usages de la cour, aurait deviné facilement.

Est-il possible qu'un misérable comme ce bailli ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté ! Ah ! je vois bien qu'il en est des hommes comme des plus vils animaux ; tous peuvent nuire. Mais est-il possible qu'un moine, un jésuite confesseur du roi, ait contribué à mon infortune autant que ce bailli, sans que je puisse imaginer sous quel prétexte ce détestable fripon m'a persécuté ? M'a-t-il fait passer pour un janséniste ? Enfin comment vous êtes-vous souvenue de moi ? je ne le méritais pas, je n'étais alors qu'un sauvage. Quoi ! vous avez pu sans conseil, sans secours entreprendre le voyage de Versailles ! vous y avez paru, & on a brisé mes fers ! Il est donc dans la beauté & dans la vertu un charme invincible qui

fait tomber les portes de fer, & qui amollit les cœurs de bronze!

A ce mot de *vertu*, des sanglots échappèrent à la belle *Saint-Yves*. Elle ne savait pas combien elle était vertueuse dans le crime qu'elle se reprochait.

Son amant continua ainsi : Ange qui avez rompu mes liens, si vous avez eu (ce que je ne comprends pas encore) assez de crédit pour me faire rendre justice, faites-la donc rendre aussi à un vieillard qui m'a le premier appris à penser, comme vous m'avez appris à aimer. La calamité nous a unis ; je l'aime comme un père, je ne veux vivre ni sans vous ni sans lui.

Moi que je sollicite le même homme qui...! Oui, je veux tout vous devoir, & je ne veux devoir jamais rien qu'à vous : écrivez à cet homme puissant, comblez-moi de vos bienfaits, achevez ce que vous avez commencé, achevez vos prodiges. Elle sentait qu'elle devait faire tout ce que son amant exigeait : elle voulut écrire, sa main ne pouvait obéir. Elle recommença trois fois sa lettre, la déchira trois fois ; elle écrivit enfin, & les deux amans sortirent après avoir embrassé le vieux martyr de la grâce efficace.

L'heureuse & défolée *Saint-Yves* savait dans quelle maison logeait son frère ; elle y alla ; son amant prit un appartement dans la même maison.

A peine y furent-ils arrivés, que son protecteur lui envoya l'ordre de l'élargissement du bon-homme *Gordon*, & lui demanda un rendez-vous pour le

lendemain. Ainsi, à chaque action honnête & généreuse qu'elle fe fait, son déshonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet usage de vendre le malheur & le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargissement à son amant, & refusa le rendez-vous d'un bienfaiteur qu'elle ne pouvait plus voir sans expirer de douleur & de honte. *L'Ingénu* ne pouvait se séparer d'elle que pour aller délivrer un ami : il y vola. Il remplit ce devoir en réfléchissant sur les étranges événemens de ce monde, & en admirant la vertu courageuse d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.

CHAPITRE XIX.

*L'Ingénu, la belle Saint-Yves
& leurs parens sont rassemblés.*



Une généreuse & respectable infidelle était avec son frère l'abbé de *Saint-Yves*, le bon prieur de la Montagne & la dame de *Kerkabon*. Tous étaient également étonnés, mais leur situation & leurs sentimens étaient bien différens. L'abbé de *Saint-Yves* pleurait ses torts aux pieds de sa sœur qui lui pardonnait. Le prieur & sa tendre sœur pleuraient aussi, mais de joie ; le vilain bailli & son insupportable fils ne troublaient point cette scène tou-

chante. Ils étaient partis au premier bruit de l'élargissement de leur ennemi ; ils couraient ensevelir dans leur province leur sottise & leur crainte.

Les quatre personnages, agités de cent mouvemens divers, attendaient que le jeune homme revint avec l'ami qu'il devait délivrer. L'abbé de *Saint-Yves* n'osait lever les yeux devant sa sœur : la bonne *Kerkabon* disait : Je reverrai donc mon cher neveu. Vous le reverrez, dit la charmante *Saint-Yves*, mais ce n'est plus le même homme ; son maintien, son ton, ses idées, son esprit, tout est changé. Il est devenu aussi respectable qu'il était naïf & étranger à tout. Il fera l'honneur & la consolation de votre famille : que ne puis-je être aussi le bonheur de la mienne ! Vous n'êtes point non plus la même, dit le prieur ; que vous est-il donc arrivé qui ait fait en vous un si grand changement ?

Au milieu de cette conversation, *l'Ingénu* arrive, tenant par la main son janséniste. La scène alors devint plus neuve & plus intéressante. Elle commença par les tendres embrassemens de l'oncle & de la tante. L'abbé de *Saint-Yves* se mettait presque aux genoux de *l'Ingénu*, qui n'était plus l'ingénu. Les deux amans se parlaient par des regards qui exprimaient tous les sentimens dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la satisfaction, la reconnaissance sur le front de l'un ; l'embarras était peint dans les yeux tendres & un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlât de la douleur à tant de joie.

Le vieux *Gordon* devint en peu de momens cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune prisonnier, & c'était un grand titre. Il devait sa délivrance aux deux amans, cela seul le réconciliait avec l'amour; l'âpreté de ses anciennes opinions fortait de son cœur, il était changé en homme, ainsi que le huron. Chacun raconta ses aventures avant le souper. Les deux abbés, la tante écoutaient comme des enfans qui entendent des histoires de revenans, & comme des hommes qui s'intéressaient tous à tant de désastres. Hélas! dit *Gordon*, il y a peut-être plus de cinq cents personnes vertueuses qui sont à présent dans les mêmes fers que mademoiselle de *Saint-Yves* a brisés : leurs malheurs sont inconnus. On trouve assez de mains qui frappent sur la foule des malheureux, & rarement une secourable. Cette réflexion si vraie augmentait sa sensibilité & sa reconnaissance ; tout redoublait le triomphe de la belle *Saint-Yves*, on admirait la grandeur & la fermeté de son ame. L'admiration était mêlée de ce respect qu'on sent malgré soi pour une personne qu'on croit avoir du crédit à la cour. Mais l'abbé de *Saint-Yves* disait quelquefois : Comment ma sœur a-t-elle pu faire pour obtenir si tôt ce crédit ?

On allait se mettre à table de très-bonne heure. Voilà que la bonne amie de *Verfailles* arrive sans rien savoir de tout ce qui s'était passé; elle était en carrosse à six chevaux, & on voit bien à qu'appartient l'équipage. Elle entre avec l'air imposant

d'une personne de cour qui a de grandes affaires, salua très-légalement la compagnie, & tirant la belle *Saint-Yves* à l'écart : Pourquoi vous faire tant attendre ? suivez-moi ; voilà vos diamans que vous aviez oubliés. Elle ne put dire ces paroles si bas que l'*Ingénu* ne les entendit ; il vit les diamans ; le frère fut interdit ; l'oncle & la tante n'éprouvèrent qu'une surprise de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme, qui s'était formé par un an de réflexions, en fit malgré lui & parut troublé un moment. Son amante s'en aperçut ; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, un frisson la faisoit, elle se foutenait à peine : Ah ! Madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue ! vous me donnez la mort. Ces paroles percèrent le cœur de l'*Ingénu* ; mais il avait déjà appris à se posséder ; il ne les releva point, de peur d'inquiéter sa maîtresse devant son frère, mais il pâlit comme elle.

Saint-Yves, éperdue de l'altération qu'elle apercevait sur le visage de son amant, entraîne cette femme hors de la chambre dans un petit passage, jette les diamans à terre devant elle. Ah ! ce ne sont pas eux qui m'ont séduite, vous le savez, mais celui qui me les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramassait, & *Saint-Yves* ajoutait : Qu'il les reprenne ou qu'il vous les donne ; allez, ne me rendez plus honteuse de moi-même. L'ambassadrice enfin s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle *Saint-Yves* oppressée, éprouvant dans son corps une révolution qui la suffoquait, fut obligée de se mettre au lit; mais pour n'alarmer personne, elle ne parla point de ce qu'elle souffrait; & ne prétextant que sa lassitude, elle demanda la permission de prendre du repos; mais ce fut après avoir rassuré la compagnie par des paroles consolantes & flatteuses, & jeté sur son amant des regards qui portaient le feu dans son ame.

Le souper, qu'elle n'animait pas, fut triste dans le commencement, mais de cette tristesse intéressante qui fournit de ces conversations attachantes & utiles, si supérieures à la frivole joie qu'on recherche, & qui n'est d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit en peu de mots l'histoire & du jansénisme & du molinisme, & des persécutions dont un parti accablait l'autre, & de l'opiniâtreté de tous les deux. *L'Ingénu* en fit la critique, & plaignit les hommes qui, non contents de tant de discorde que leurs intérêts allument, se font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques, & pour des absurdités inintelligibles. *Gordon* racontait, l'autre jugeait; les convives écoutaient avec émotion, & s'éclairaient d'une lumière nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes & de la brièveté de la vie. On remarqua que chaque profession a un vice & un danger qui lui sont attachés, & que depuis le prince jusqu'au dernier des mendiants, tout semble accuser la nature. Comment se trouve-t-il tant d'hommes qui pour si peu d'argent se font les persécuteurs, les satellites, les

bourreaux des autres hommes ? avec quelle indifférence inhumaine un homme en place signe la destruction d'une famille & avec quelle joie plus barbare des mercenaires l'exécutent !

J'ai vu dans ma jeunesse, dit le bon-homme *Gordon*, un parent du maréchal de *Marillac*, qui étant pourfuivi dans sa province pour la cause de cet illustre malheureux, se cachait dans Paris sous un nom supposé. C'était un vieillard de soixante & douze ans. Sa femme, qui l'accompagnait, était à peu près de son âge. Ils avaient un fils libertin, qui à l'âge de quatorze ans s'était enfui de la maison paternelle ; devenu soldat, puis déserteur, il avait passé par tous les degrés de la débauche & de la misère ; enfin ayant pris un nom de terre, il était dans les gardes du cardinal de *Richelieu* (car ce prêtre, ainsi que le *Mazarin*, avait des gardes) ; il avait obtenu un bâton d'exempt dans cette compagnie de satellites. Cet aventurier fut chargé d'arrêter le vieillard & son épouse, & s'en acquitta avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à son maître. Comme il les conduisait, il entendit ces deux victimes déplorer la longue suite des malheurs qu'elles avaient éprouvés depuis leur berceau. Le père & la mère comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égaremens & la perte de leur fils. Il les reconnut, il ne les conduisit pas moins en prison, en les assurant que son éminence devait être servie de préférence à tout. Son éminence récompensa son zèle.

J'ai vu un espion du père de *la Chaise* trahir son

propre frère, dans l'espérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point ; & je l'ai vu mourir, non de remords, mais de douleur d'avoir été trompé par le jésuite.

L'emploi de confesseur, que j'ai long-temps exercé, m'a fait connaître l'intérieur des familles ; je n'en ai guère vu qui ne fussent plongées dans l'amertume, tandis qu'au dehors couvertes du masque du bonheur elles paraissaient nager dans la joie ; & j'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité effrénée.

Pour moi, dit *l'Ingénu*, je pense qu'une ame noble, reconnaissante & sensible, peut vivre heureuse ; & je compte bien jouir d'une félicité sans mélange avec la belle & généreuse *Saint-Yves*. Car je me flatte, ajouta-t-il, en s'adressant à son frère avec le sourire de l'amitié, que vous ne me refuserez pas comme l'année passée, & que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'abbé se confondit en excuses du passé & en protestations d'un attachement éternel.

L'oncle *Kerkabon* dit que ce serait le plus beau jour de sa vie. La bonne tante, en s'extasiant & en pleurant de joie, s'écriait : Je vous l'avais bien dit que vous ne seriez jamais foudiacre ; ce sacrement-ci vaut mieux que l'autre : plutôt-à-DIEU que j'en eusse été honorée ! mais je vous servirai de mère. Alors ce fut à qui renchérirait sur les louanges de la tendre *Saint-Yves*.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui, il l'aimait trop pour que l'aventure des diamans eût fait sur son cœur une impres-

sion dominante. Mais ces mots qu'il avait trop entendus, *vous me donnez la mort*, l'effrayaient encore en secret, & corrompaient toute sa joie, tandis que les éloges de sa belle maîtresse augmentaient encore son amour. Enfin on n'était plus occupé que d'elle; on ne parlait que du bonheur que ces deux amans méritaient; on s'arrangeait pour vivre tous ensemble dans Paris, on faisait des projets de fortune & d'agrandissement, on se livrait à toutes ces espérances que la moindre lueur de félicité fait naître si aisément. Mais l'*Ingénu* dans le fond de son cœur éprouvait un sentiment secret qui repoussait cette illusion. Il relisait ces promesses signées *Saint-Pouange*, & les brevets signés *Louvois*; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient, ou qu'on les croyait être. Chacun parla des ministres & du ministère avec cette liberté de table regardée en France comme la plus précieuse liberté qu'on puisse goûter sur la terre.

Si j'étais roi de France, dit l'*Ingénu*, voici le ministre de la guerre que je choisirais; je voudrais un homme de la plus haute naissance, par la raison qu'il donne des ordres à la noblesse. J'exigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût passé par tous les grades, qu'il fût au moins lieutenant-général des armées, & digne d'être maréchal de France. Car n'est-il pas nécessaire qu'il ait servi lui-même, pour mieux connaître les détails du service? & les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'alégresse à un homme de guerre, qui aura comme eux

signalé son courage, qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelque esprit qu'il puisse avoir? Je ne ferais pas fâché que mon ministre fût généreux, quoique mon garde du trésor royal en fût quelquefois un peu embarrassé. J'aimerais qu'il eût un travail facile, & que même il se distinguât par cette galeté d'esprit, partage d'un homme supérieur aux affaires, qui plaît tant à la nation, & qui rend tous les devoirs moins pénibles. Il désirait que ce ministre eût ce caractère, parce qu'il avait toujours remarqué que cette belle humeur est incompatible avec la cruauté.

Mons de Louvois n'aurait peut-être pas des souhaits de l'Engéau; il avait une autre sorte de mérite.

Mais pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuse prenait un caractère funeste; son sang s'était allumé, une fièvre dévorante s'était déclarée, elle souffrait, & ne se plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frère sachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de son lit; il fut surpris de l'état où elle était. Tout le monde accourut; l'amant se présentait à la suite du frère. Il était sans doute le plus alarmé & le plus attendri de tous; mais il avait appris à joindre la discrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, & le sentiment prompt des bienfaisances commençait à dominer dans lui.

On fit venir aussitôt un médecin du voisinage. C'était un de ceux qui visitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celle qu'ils voient, qui mettent une pratique aveugle dans une science à laquelle toute la maturité d'un discernement sain & réfléchi ne peut ôter son incertitude & ses dangers. Il redoubla le mal par sa précipitation à prescrire un remède alors à la mode. De la mode jusque dans la médecine? cette manie était trop commune dans Paris.

La triste *Saint-Yves* contribuait encore plus que son médecin à rendre sa maladie dangereuse. Son ame tuait son corps. La foule des pensées qui l'agitaient portait dans ses veines un poison plus dangereux que celui de la fièvre la plus brûlante.

CHAPITRE XX.

La belle Saint-Yves meurt, & ce qui en arrive.



M appela un autre médecin; celui-ci au lieu d'aider la nature, & de la laisser agir dans une jeune personne dans qui tous les organes rappelaient la vie, ne fut occupé que de contre-carrer son confrère. La maladie devint mortelle en deux jours. Le cerveau, qu'on croit le siège de l'entendement,

fut attaqué aussi violemment que le cœur, qui est, dit-on, le siège des passions.

Quelle mécanique incompréhensible a fournis les organes au sentiment & à la pensée ? comment une seule idée douloureuse dérange-t-elle le cours du sang, & comment le sang à son tour porte-t-il ses irrégularités dans l'entendement humain ? quel est ce fluide inconnu & dont l'existence est certaine, qui plus prompt, plus actif que la lumière, vole en moins d'un clin d'œil dans tous les canaux de la vie, produit les sensations, la mémoire, la tristesse ou la joie, la raison ou le vertige, rappelle avec horreur ce qu'on voudrait oublier, & fait d'un animal pensant ou un objet d'admiration ou un sujet de pitié & de larmes ?

C'était là ce que disait le bon *Gordon* ; & cette réflexion si naturelle, que rarement font les hommes, ne dérobaient rien à son attendrissement ; car il n'était pas de ces malheureux philosophes qui s'efforcent d'être insensibles. Il était touché du sort de cette jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement son enfant chéri. L'abbé de *Saint-Yves* était désespéré, le prieur & sa sœur répandaient des ruisseaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de son amour ? nulle langue n'a des expressions qui répondent à ce comble de douleur ; les langues sont trop imparfaites.

La tante presque sans vie tenait la tête de la mourante dans ses faibles bras, son frère était à genoux au pied du lit. Son amour pressait sa main qu'il bai-

gnait de pleurs, & éclatait en sanglots; il la nommait sa bienfaitrice, son espérance, sa vie, la moitié de lui-même, sa maîtresse, son épouse. A ce mot d'*épouse* elle soupira, le regarda avec une tendresse inexprimable, & soudain jeta un cri d'horreur; puis dans un de ces intervalles où l'accablement & l'oppression des sens & les souffrances suspendues laissent à l'ame sa liberté & sa force, elle s'écria : Moi votre épouse! ah! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix, n'étaient plus faits pour moi; je meurs, & je le mérite. O dieu de mon cœur! ô vous que j'ai sacrifié à des démons infernaux, c'en est fait, je suis punie, vivez heureux. Ces paroles tendres & terribles ne pouvaient être comprises; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi & l'attendrissement; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur & de pitié tous les assistans. Tous se réunissaient à détester l'homme puissant qui n'avait réparé une horrible injustice que par un crime, & qui avait forcé la plus respectable innocence à être sa complice.

Qui? vous coupable! lui dit son amant; non, vous ne l'êtes pas; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre est à la vertu & à moi.

Il confirmait ce sentiment par des paroles qui semblaient ramener à la vie la belle *Saint-Yves*. Elle se sentit consolée, & s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux *Gordon* l'aurait condamnée dans le temps qu'il n'était que janséniste; mais étant devenu sage il l'estimait & il pleurait.

Au milieu de tant de larmes & de craintes, pendant que le danger de cette fille si chère remplissait tous les cœurs, que tout était consterné, on annonce un courrier de la cour. Un courrier ! & de qui ? & pourquoi ? c'était de la part du confesseur du roi pour le prieur de la Montagne ; ce n'était pas le père de *la Chaise* qui écrivait, c'était le frère *Vadbled* son valet de chambre, homme très-important dans ce temps-là, lui qui mandait aux archevêques les volontés du révérend père, lui qui donnait audience, lui qui promettait des bénéfices, lui qui faisait quelquefois expédier des lettres de cachet. Il écrivait à l'abbé de la Montagne « que sa révérence était in-
« formée des aventures de son neveu, que sa prison
« n'était qu'une méprise, que ces petites disgrâces
« arrivaient fréquemment, qu'il ne fallait pas y faire
« attention, qu'enfin il convenait que lui prieur vint
« lui présenter son neveu le lendemain, qu'il devait
« amener avec lui le bon-homme *Gordon*, que lui
« frère *Vadbled* les introduirait chez sa révérence
« & chez mons *Louvois*, lequel leur dirait un mot
« dans son antichambre ».

Il ajoutait que l'histoire de *l'Ingénu* & son combat contre les Anglais avaient été contés au roi, que sûrement le roi daignerait le remarquer quand il passerait dans la galerie, & peut-être même lui ferait un signe de tête. La lettre finissait par l'espérance dont on le flattait que toutes les dames de la cour s'empresseraient de faire venir son neveu à leur toilette, que plusieurs d'entr'elles lui diraient : *Bonjour*,

monfieur l'Ingénu ; & qu'affurément il ferait queftion de lui au fouper du roi. La lettre était fignée, votre affectionné *Vadbled*, frère jéfuite.

Le prieur ayant lu la lettre tout haut, fon neveu furieux, & commandant un moment à fa colère, ne dit rien au porteur ; mais fe tournant vers le compagnon de fes infortunes, il lui demanda ce qu'il pensait de ce ftyle. *Gordon* lui répondit : C'eft donc ainfi qu'on traite les hommes comme des finges ! on les bat & on les fait danser. *L'Ingénu* reprenant fon caractère qui revient toujours dans les grands mouvemens de l'ame, déchira la lettre par morceaux, & les jeta au nez du courrier : Voilà ma réponfe. Son oncle épouvanté crut voir le tonnerre & vingt lettres de cachet tomber fur lui. Il alla vite écrire & excufer comme il put ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, & qui était la faillie d'une grande ame.

Mais des foins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle & infortunée *Saint-Yves* fentait déjà fa fin approcher ; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaiffée qui n'a plus la force de combattre. O mon cher amant, dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faiblesse, mais j'expire avec la consolation de vous favoir libre. Je vous ai adoré en vous trahiffant, & je vous adore en vous difant un éternel adieu.

Elle ne fe paraît pas d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à

quelques voisins, elle est morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans son amant, sa vie, & ce qu'on appelle *l'honneur*, sans regrets & sans déchiremens ? Elle sentait toute l'horreur de son état, & le faisait sentir par ces mots & par ces regards mourans qui parlent avec tant d'empire. Enfin, elle pleura comme les autres dans les momens où elle est la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité ; c'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets ; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, tous les assistans jetèrent des larmes & des cris. *L'Ingénu* perdit l'usage de ses sens. Les ames fortes ont des sentimens bien plus violens que les autres quand elles sont tendres. Le bon *Gordon* le connaissait assez pour craindre qu'étant revenu à lui il ne se donnât la mort. On écarta toutes les armes ; le malheureux jeune homme s'en aperçut ; il dit à ses parens & à *Gordon* sans pleurer, sans gémir, sans s'émuouvoir : Pensez-vous donc qu'il y ait quelqu'un sur la terre qui ait le droit & le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie ? *Gordon* se garda bien de lui étaler ces lieux communs fastidieux par lesquels on essaye de

prouver qu'il n'est pas permis d'user de sa liberté pour cesser d'être quand on est horriblement mal, qu'il ne faut pas sortir de sa maison quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme est sur la terre comme un soldat à son poste : comme s'il importait à l'être des êtres que l'assemblage de quelques parties de matière fût dans un lieu ou dans un autre ; raisons impuissantes qu'un désespoir ferme & réfléchi dédaigne d'écouter, & auxquels *Caton* ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne & terrible silence de *l'Ingénu*, ses yeux sombres, ses lèvres tremblantes, les frémissemens de son corps portaient dans l'ame de tous ceux qui le regardaient ce mélange de compassion & d'effroi qui enchaîne toutes les puissances de l'ame, qui exclut tout discours, & qui ne se manifeste que par des mots entre-coupés. L'hôtesse & sa famille étaient accourues, on tremblait de son désespoir, on le gardait à vue, on observait tous ses mouvemens. Déjà le corps glacé de la belle *Saint-Yves* avait été porté dans une salle basse loin des yeux de son amant, qui semblait la chercher encore, quoiqu'il ne fût plus en état de rien voir.

Au milieu de ce spectacle de la mort, tandis que le corps est exposé à la porte de la maison, que deux prêtres à côté d'un bénitier récitent des prières d'un air distrait, que des passans jettent quelques gouttes d'eau bénite sur la bière par oisiveté, que d'autres poursuivent leur chemin avec indifférence, que les parens pleurent & qu'un amant est près de s'arra-

aima mieux voir son neveu dans les honneurs militaires que dans le soudiaconat. La dévote de Versailles garda les boucles de diamans, & reçut encore un beau présent. Le père *Tout-à-tous* eut des boîtes de chocolat, de café, de sucre candi, de citrons confits, avec les méditations du révérend père *Croiset*, & la *Fleur des saints* reliés en maroquin. Le bon *Gordon* vécut avec *l'Ingénu* jusqu'à sa mort dans la plus intime amitié; il eut un bénéfice, & oublia pour jamais la grâce efficace & le concours concomitant. Il prit pour sa devise, *Malheur est bon à quelque chose*. Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire : *Malheur n'est bon à rien!*

Fin de l'histoire de l'Ingénu.



naïffait pas encore. Il ne touchait point à la vieilleffe qui endurecit d'ordinaire le cœur des ministres, il écoutait *Gordon* les yeux baiffés, & il en effuyait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre : il connut le repentir.

Je veux voir absolument, dit-il, cet homme extraordinaire dont vous m'avez parlé; il m'attendrit presque autant que cette innocente victime dont j'ai causé la mort. *Gordon* le suit jusqu'à la chambre où le prier, la *Kerkabon*, l'abbé de *Saint-Yves* & quelques voisins rappelaient à la vie le jeune homme retombé en défaillance.

J'ai fait votre malheur, lui dit le sous-ministre, j'emploierai ma vie à le réparer. La première idée qui vint à l'*Ingénu* fut de le tuer, & de se tuer lui-même après. Rien n'était plus à sa place; mais il était sans armes & veillé de près. *Saint-Pouange* ne se rebuta point des refus accompagnés du reproche, du mépris & de l'horreur qu'il avait mérités, & qu'on lui prodigua. Le temps adoucit tout. Mons de *Louvois* vint enfin à bout de faire un excellent officier de l'*Ingénu*, qui a paru sous un autre nom à Paris & dans les armées, avec l'approbation de tous les honnêtes gens, & qui a été à la fois un guerrier & un philosophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette aventure sans gémir; & cependant sa consolation était d'en parler. Il chérit la mémoire de la tendre *Saint-Yves* jusqu'au dernier moment de sa vie. L'abbé de *Saint-Yves* & le prier eurent chacun un bon bénéfice; la bonne *Kerkabon*





L'HOMME

AUX QUARANTE ÉCUS.



Un vieillard, qui *toujours plaint le présent & vante le passé*, me disait : Mon ami, la France n'est pas aussi riche qu'elle l'a été sous *Henri IV*. Pourquoi ? c'est que les terres ne sont pas si bien cultivées ; c'est que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri son travail, plusieurs colons laissent leurs héritages en friche.

D'où vient cette disette de manœuvres?... De ce que quiconque s'est senti un peu d'industrie a embrassé les métiers de brodeur, de ciseleur, d'horloger, d'ouvrier en soie, de procureur, ou de théologien. C'est que la révocation de l'édit de Nantes a laissé un très-grand vide dans le royaume ; que les reli-

gieuses & les mendiens se font multipliés, & qu'ensin chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle DIEU nous a fait naître, & que nous avons rendu ignominieuse, tant nous sommes sensés.

Une autre cause de notre pauvreté est dans nos besoins nouveaux. Il faut payer à nos voisins quatre millions d'un article & cinq ou six d'un autre, pour mettre dans notre nez une poudre puante venue de l'Amérique; le café, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries nous coûtent plus de soixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de *Henri IV*, aux épiceries près, dont la consommation était bien moins grande. Nous brûlons cent fois plus de bougies & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger, parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris & de nos grandes villes, qu'il n'y en avait chez toutes les dames de la cour de *Henri IV*, en comptant la reine. Il a fallu payer presque toutes ces superfluités argent comptant.

Observez surtout que nous payons plus de quinze millions de rentes sur l'hôtel-de-ville aux étrangers; & que *Henri IV* à son avènement en ayant trouvé pour deux millions en tout sur cet hôtel imaginaire, en remboursa sagement une partie pour délivrer l'État de ce fardeau.

Considérez que nos guerres civiles avaient fait verser en France les trésors du Mexique, lorsque *dom*

Phelippo el discreto voulait acheter la France, & que depuis ce temps-là les guerres étrangères nous ont débarrassés de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les causes de notre pauvreté. Nous la cachons sous des lambris vernis & par l'artifice des marchandes de modes; nous sommes pauvres avec goût. Il y a des financiers, des entrepreneurs, des négocians très-riches; leurs enfans, leurs gendres sont très-riches: en général la nation ne l'est pas.

Le raisonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit sur moi une impression profonde; car le curé de ma paroisse, qui a toujours eu de l'amitié pour moi, m'a enseigné un peu de géométrie & d'histoire, & je commence à réfléchir, ce qui est très-rare dans ma province. Je ne fais s'il avait raison en tout; mais étant fort pauvre je n'eus pas grand peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons¹.

Défastré

de l'Homme aux quarante écus.

Je suis bien aise d'apprendre à l'univers que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle est imposée.

1. Madame de Maintenon, qui en tout genre était une femme fort entendue, excepté dans celui sur lequel elle consultait le trigaud & proecessif abbé Gobelin son confesseur;

Il parut plusieurs édits de quelques personnes qui, se trouvant de loisir, gouvernent l'Etat au coin de leur feu. Le préambule de ces édits était que la puissance législative & exécutive est née de droit divin copropriétaire de ma terre, & que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange. L'énormité de l'estomac de la puissance législative & exécutive me fit faire un grand signe de croix. Que serait-ce si cette puissance, qui préside à l'ordre essentiel des sociétés, avait ma terre en entier ? l'un est encore plus divin que l'autre.

Monsieur le contrôleur-général fait que je ne payais en tout que douze livres ; que c'était un fardeau très-pesant pour moi, & que j'y aurais succombé, si Dieu ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'osier qui m'aidaient à supporter ma misère. Comment donc pourrai-je tout d'un coup donner au roi vingt écus ?

madame de *Maintenon*, dis-je, dans une de ses lettres, fait le compte du ménage de son frère & de sa femme en 1680. Le mari & la femme avaient à payer le loyer d'une maison agréable ; leurs domestiques étaient au nombre de dix. Ils avaient quatre chevaux & deux cochers, un bon dîner tous les jours. Madame de *Maintenon* évalue le tout à neuf mille francs par an, & met trois mille livres pour le jeu, les spectacles, les fantaisies & les magnificences de monsieur & de madame.

Il faudrait à présent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eût fallu que six mille du temps de *Henri IV*. Cet exemple prouve assez que le vieux bon homme ne radote pas absolument.

Les nouveaux ministres disaient encore dans leur préambule qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre jusqu'à la pluie, & que par conséquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huissiers vint chez moi dans la dernière guerre : il me demanda pour ma quote part trois septiers de blé & un sac de fèves, le tout valant vingt écus, pour soutenir la guerre qu'on faisait & dont je n'ai jamais su la raison, ayant seulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays & beaucoup à perdre. Comme je n'avais alors ni blé ni fèves ni argent, la puissance législative & exécutive me fit traîner en prison, & on fit la guerre comme on put.

En sortant de mon cachot, n'ayant que la peau sur les os, je rencontrai un homme jouffu & vermeil dans un carrosse à six chevaux ; il avait six laquais & donnait à chacun d'eux pour gages le double de mon revenu. Son maître-d'hôtel, aussi vermeil que lui, avait deux mille francs d'appointemens, & lui en volait par an vingt mille. Sa maîtresse lui coûtait quarante mille écus en six mois : je l'avais connu autrefois dans le temps qu'il était moins riche que moi : il m'avoua, pour me consoler, qu'il jouissait de quatre cent mille livres de rentes ; vous en payez donc deux cent mille à l'Etat, lui dis-je, pour soutenir la guerre avantageuse que nous avons ; car moi qui n'ai juste que mes cent vingt livres, il faut que j'en paye la moitié.

Moi ! dit-il, que je contribue aux besoins de l'Etat ! vous voulez rire, mon ami : j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadix & à Surate ; je n'ai pas un pouce de terre ; tout mon bien est en contrats, en billets sur la place : je ne dois rien à l'Etat ; c'est à vous de donner la moitié de votre subsistance, vous qui êtes un seigneur terrien. Ne voyez-vous pas que si le ministre des finances exigeait de moi quelques secours pour la patrie, il serait un imbécille qui ne saurait pas calculer ; car tout vient de la terre : l'argent & les billets ne sont que des gages d'échange : au lieu de mettre sur une carte au pharaon cent septiers de blé, cent bœufs, mille moutons & deux cents sacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui représentent ces denrées dégoûtantes. Si après avoir mis l'*impôt unique* sur ces denrées on venait encore me demander de l'argent, ne voyez-vous pas que ce serait un double emploi ? que ce serait demander deux fois la même chose ? Mon oncle vendit à Cadix pour deux millions de votre blé, & pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine ; il gagna plus de cent pour cent dans ces deux affaires. Vous concevez bien que ce profit fut fait sur des terres déjà taxées ; ce que mon oncle achetait dix sous de vous, il le revendait plus de cinquante francs au Mexique, & tous frais faits, il est revenu avec huit millions.

Vous sentez bien qu'il serait d'une horrible injustice de lui redemander quelques oboles sur les dix sous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi,

dont les oncles auraient gagné dans le bon temps chacun huit millions au Mexique, à Buénosaires, à Lima, à Surate ou à Pondichéri, prêtaient seulement à l'Etat chacun deux cents mille francs dans les besoins urgens de la patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouissez en paix d'un revenu clair & net de quarante écus ; servez bien la patrie, & venez quelquefois dîner avec ma livrée.

Ce discours plausible me fit beaucoup réfléchir, & ne me consola guère.

Entretien avec un géomètre.

Il arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre, & qu'on n'est pas persuadé. On est atterré sans pouvoir être convaincu. On sent dans le fond de son ame un scrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un géomètre vous démontre qu'entre un cercle & une tangente vous pouvez faire passer une infinité de lignes courbes, & que vous n'en pouvez faire passer une droite : vos yeux, votre raison, vous disent le contraire. Le géomètre vous répond gravement que c'est-là un infini du second ordre. Vous vous taisez, & vous vous en retournez tout stupéfait, sans avoir aucune idée nette, sans rien comprendre & sans repliquer.

Vous consultez un géomètre de meilleure foi qui vous explique le mystère. Nous supposons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur sans largeur, il est impossible, physiquement parlant, qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peut passer entre deux lignes réelles qui se touchent ; ce sont-là que des jeux de l'entendement, des chimères idéales ; & la véritable géométrie est l'art de mesurer les choses existantes.

Je fus très-content de l'aveu de ce sage mathématicien, & je me mis à rire dans mon malheur d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie jusque dans la science qu'on appelle la *haute science*.

Mon géomètre était un citoyen philosophe qui avait daigné quelquefois causer avec moi dans ma chaumière. Je lui dis : Monsieur, vous avez tâché d'éclairer les badauds de Paris sur le plus grand intérêt des hommes, la durée de la vie humaine. Le ministère a connu par vous seul ce qu'il doit donner aux rentiers voyageurs selon leurs différens âges. Vous avez proposé de donner aux maisons de la ville l'eau qui leur manque, & de nous sauver enfin de l'opprobre & du ridicule d'entendre toujours crier à l'eau, & de voir des femmes enfermées dans un cercueil oblong porter deux seaux d'eau pesant ensemble trente livres à un quatrième étage auprès d'un privé. Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains & à deux pieds en France.

LE GÉOMÈTRE.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions, & je veux bien adopter ce calcul très-probable¹ en attendant qu'on le vérifie, ce qui serait très-aisé, & qu'on n'a pas encore fait, *parce qu'on ne s'avise jamais de tout.*

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpens ?

LE GÉOMÈTRE.

Cent trente millions, dont presque la moitié est en chemins, en villes, villages, landes, bruyères, marais, sables, terres stériles, couvens inutiles, jardins de plaissance plus agréables qu'utiles, terrains incultes, mauvais terrains mal cultivés. On pourrait réduire les terres d'un bon rapport à soixante & quinze millions d'arpens quarrés; mais comptons-en quatre-vingts millions; on ne saurait trop faire pour la patrie.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Combien croyez-vous que chaque arpent rapporte l'un dans l'autre, année commune, en blés, en se-

1. Cela est prouvé par les mémoires des intendans, faits à la fin du dix-septième siècle, combinés avec le dénombrement par feux, composé en 1753 par ordre de M. le comte d'Argenson, & surtout avec l'ouvrage très-exact de M. de Mézenec, fait sous les yeux de M. l'intendant de la Michaudière l'un des hommes les plus éclairés.

mence de toute espèce, vins, étangs, bois, métaux, bestiaux, fruits, laines, foies, lait, huile, tous frais faits, sans compter l'impôt ?

LE GÉOMÈTRE.

Mais, s'ils produisent chacun vingt-cinq livres, c'est beaucoup; cependant, mettons trente livres pour ne pas décourager nos concitoyens. Il y a des arpens qui produisent des valeurs renaissantes estimées trois cents livres; il y en a qui produisent trois livres. La moyenne proportionnelle entre trois & trois cents est trente; car vous voyez bien que trois est à trente comme trente est à trois cents. Il est vrai que s'il y avait beaucoup d'arpens à trente livres & très-peu à trois cents livres, notre compte ne s'y trouverait pas; mais, encore une fois, je ne veux point chicaner.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Hé bien, Monsieur, combien les quatre-vingts millions d'arpens donneront-ils de revenu, estimé en argent ?

LE GÉOMÈTRE.

Le compte est tout fait : cela produit par an deux milliards quatre cents millions de livres numéraires au cours de ce jour.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

J'ai lu que *Salomon* possédait lui seul vingt-cinq milliards d'argent comptant; & certainement il n'y a pas deux milliards quatre cents millions d'espèces

circulantes dans la France, qu'on m'a dit être beaucoup plus grande & plus riche que le pays de *Salomon*.

LE GÉOMÈTRE.

C'est là le mystère : il y a peut-être à présent environ neuf cents millions d'argent circulant dans le royaume ; & cet argent passant de main en main suffit pour payer toutes les denrées & tous les travaux : le même écu peut passer mille fois de la poche du cultivateur dans celle du cabaretier & du commis des aides.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous sommes vingt millions d'habitans, hommes & femmes, vieillards & enfans, combien pour chacun s'il vous plaît.

LE GÉOMÈTRE.

Cent vingt livres, ou quarante écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Vous avez deviné tout juste mon revenu : j'ai quatre arpens qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent vingt livres ; c'est peu de chose.

Quoi ! si chacun avait une portion égale comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq louis d'or par an ?

LE GÉOMÈTRE.

Pas davantage, suivant notre calcul, que j'ai un

peu enflé. Tel est l'état de la nature humaine. La vie & la fortune sont bien bornées ; on ne vit à Paris, l'un portant l'autre, que vingt-deux à vingt-trois ans ; l'un portant l'autre, on n'a tout au plus que cent vingt livres par an à dépenser ; c'est-à-dire que votre nourriture, votre vêtement, votre logement, vos meubles, sont représentés par la somme de cent vingt livres.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Hélas ! que vous ai-je fait pour m'ôter ainsi la fortune & la vie ? Est-il vrai que je n'aie que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades ?

LE GÉOMÈTRE.

Cela est incontestable dans la bonne ville de Paris ; mais de ces vingt-trois ans il en faut retrancher au moins dix de votre enfance ; car l'enfance n'est pas une jouissance de la vie, c'est une préparation ; c'est le vestibule de l'édifice, c'est l'arbre qui n'a pas encore donné de fruits, c'est le crépuscule d'un jour. Retranchez de treize années qui vous ressent le temps du sommeil & celui de l'ennui, c'est au moins la moitié ; reste six ans & demi, que vous passez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaisirs & l'espérance.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Miséricorde ! votre compte ne va pas à trois ans d'une existence supportable.

LE GÉOMÈTRE.

Ce n'est pas ma faute. La nature se fonce fort peu des individus. Il y a d'autres insectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'espèce dure à jamais. La nature est comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de quatre cents mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs augustes desseins.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.:

Quarante écus & trois ans à vivre! quelle ressource imagineriez-vous contre ces deux malédictions?

LE GÉOMÈTRE.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que les hommes mangeassent moins, qu'ils fissent plus d'exercice, que les mères allaitassent leurs enfans, qu'on ne fût plus assez malavisé pour craindre l'inoculation; c'est ce que j'ai dit: & pour la fortune, il n'y a qu'à se marier, faire des garçons & des filles.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Quoi! le moyen de vivre commodément est d'affoier ma misère à celle d'un autre?

LE GÉOMÈTRE.

Cinq ou six misères ensemble font un établissement très-tolérable. Ayez une brave femme, deux garçons & deux filles seulement, cela fait sept cent

vingt livres pour votre petit ménage, supposé que justice soit faite, & que chaque individu ait cent vingt livres de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent presque rien ; devenus grands ils vous soulagent ; leurs secours mutuels vous sauvent presque toutes les dépenses, & vous vivez très-heureusement en philosophe, pourvu que ces messieurs qui gouvernent l'État n'aient pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an ; mais le malheur est que nous ne sommes plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions succulentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains & à deux pieds possède un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Ah ! vous nous ruinez. Vous nous disiez tout à l'heure que dans un pays où il y a quatre-vingts millions d'arpens de terre assez bonne, & vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de cent vingt livres de rente, & vous nous les ôtez !

LE GÉOMÈTRE.

Je comptais suivant les registres du siècle d'or, & il faut compter suivant le siècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, & plus de six millions d'hommes qui n'ont absolument rien.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Mais ils mourraient de faim au bout de trois jours.

LE GÉOMÈTRE.

Point du tout : les autres qui possèdent leurs portions les font travailler, & partagent avec eux ; c'est ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apothicaire, le prédicateur, le comédien, le procureur & le fiacre. Vous vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenser par an, réduites à cent huit livres à cause de votre taxe de douze francs ; mais regardez les soldats qui donnent leur sang pour la patrie ; ils ne disposent, à quatre sous par jour, que de soixante & treize livres, & ils vivent gaiement en s'affociant par chambrées.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Ainsi donc un ex-jésuite a plus de cinq fois la paye d'un soldat. Cependant les soldats ont rendu plus de services à l'État sous les yeux du roi à Fontenoy, à Laufelt, au siège de Fribourg, que n'en a jamais rendu le révérend père *la Valette*.

LE GÉOMÈTRE.

Rien n'est plus vrai ; et même chaque jésuite devenu libre a plus à dépenser qu'il ne coûtait à son couvent : il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les parlemens, comme le révérend père *Patouillet* & le révérend père *Nonotte*. Chacun s'ingénie dans ce

monde; l'un est à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaines; un autre entreprend l'opéra; celui-ci fait la gazette ecclésiastique; cet autre une tragédie bourgeoise, ou un roman dans le goût anglais; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur qui sans lui demanderaient l'aumône. Ce n'est enfin que la restitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'État.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Parfaite manière de fleurir!

LE GÉOMÈTRE.

Il n'y en a point d'autre : par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique source de l'industrie du commerce. Plus la nation est industrielle, plus elle gagne sur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans deux cents millions de plus dans l'État; ce ferait dix francs de plus à répartir loyalement sur chaque tête; c'est-à-dire que les négocians feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus, dans l'espérance de faire des gains encore plus considérables. Mais le commerce a ses bornes comme la fertilité de la terre; autrement la progression irait à l'infini; & puis il n'est pas sûr que la balance de notre commerce nous soit toujours favorable; il y a des temps où nous perdons.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous avifions de faire le double d'enfans de ce que nous en fefons, fi notre patrie était peuplée du double, fi nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il ?

LE GÉOMÈTRE.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenser que vingt écus, l'un portant l'autre, ou qu'il faudrait que la terre rendit le double de ce qu'elle rend ; ou qu'il y aurait le double de pauvres ; ou qu'il faudrait avoir le double d'industrie, & gagner le double sur l'étranger, ou envoyer la moitié de la nation en Amérique ; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes & de nos cent vingt livres par tête, réparties comme il plaît à Dieu ; mais cette situation est triste, & votre fiècle de fer est bien dur.

LE GÉOMÈTRE.

Il n'y a aucune nation qui soit mieux : & il en est beaucoup qui sont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt livres à chaque habitant ? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Goths, les Vandales & les Francs n'auraient pas déserté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer & la flamme à la main.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Si je vous laiffais dire, vous me perfuaderiez bientôt que je fuis heureux avec mes cent vingt franca.

LE GÉOMÈTRE.

Si vous penfiez être heureux, en ce cas vous le feriez.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'est pas, à moins qu'on ne foit fou.

LE GÉOMÈTRE.

Je vous ai déjà dit que pour être plus à votre aife & plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous cent vingt livres de rente, c'est-à-dire quatre arpens à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans font industriels, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Ainsi ils ne pourront avoir de l'argent fans que d'autres en perdent.

LE GÉOMÈTRE.

C'est la loi de toutes les nations; on ne respire qu'à ce prix.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Et il faudra que ma femme & moi nous don-

nioms chacun la moitié de notre récolte à la puissance législative & exécutive, & que les nouveaux ministres d'État nous enlèvent la moitié du prix de nos sueurs & de la substance de nos pauvres enfans avant qu'ils puissent gagner leur vie ! Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux ministres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du roi ?

LE GÉOMÈTRE.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui possède quatre cents arpens payera deux mille écus par ce nouveau tarif, & les quatre-vingts millions d'arpens rendront au roi douze cents millions de livres par année, ou quatre cents millions d'écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Cela me paraît impraticable & impossible.

LE GÉOMÈTRE.

Vous avez très-grande raison, & cette impossibilité est une démonstration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raisonnement dans nos nouveaux ministres.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

N'y a-t-il pas aussi une prodigieuse injustice démontrée à me prendre la moitié de mon blé, de mon chanvre, de la laine de mes moutons, &c., & de m'exiger aucun secours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec

mon chanvre dont ils ont tissé de la toile, avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps, avec mon blé qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

LE GÉOMÈTRE.

L'injustice de cette administration est aussi évidente que son calcul est erroné. Il faut que l'industrie soit favorisée, mais il faut que l'industrie opulente secoure l'État. Cette industrie vous a certainement ôté une partie de vos cent vingt livres, & se l'est appropriée en vous vendant vos chemises & votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auraient coûté si vous les aviez faits vous-même. Le manufacturier qui s'est enrichi à vos dépens a, je l'avoue, donné un salaire à ses ouvriers qui n'avaient rien par eux-mêmes; mais il a retenu pour lui, chaque année, une somme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente : il a donc acquis cette fortune à vos dépens; vous ne pourrez donc jamais lui vendre vos denrées assez cher pour vous rembourser de ce qu'il a gagné sur vous; car si vous tentiez ce surhaussement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela est ainsi, c'est qu'il reste toujours possesseur de ses trente mille livres de rente, & vous restez avec vos cent vingt livres, qui diminuent souvent, bien loin d'augmenter.

Il est donc nécessaire & équitable que l'industrie raffinée du négociant paye plus que l'industrie grossière du laboureur. Il en est de même des rece-

veurs des deniers publics. Votre taxe avait été jusqu'ici de douze francs avant que nos grands ministres vous eussent pris vingt écus. Sur ces douze francs le publicain retenait dix sous pour lui. Si dans votre province il y a cinq cents mille âmes, il aura gagné deux cent cinquante mille francs par an. Qu'il en dépense cinquante, il est clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il est très-juste qu'il contribue à proportion, sans quoi tout ferait perverti & bouleversé.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela soulage mon imagination; mais puisqu'il a si bien augmenté son superflu, comment puis-je faire pour accroître aussi ma petite fortune ?

LE GÉOMÈTRE.

Je vous l'ai déjà dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de votre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produisait.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Je suppose que j'aie bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puissance législative & exécutive en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année ?

LE GÉOMÈTRE.

Rien du tout ; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile ; mais elle aura vécu plus com-

modément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemises, de meubles qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu dans l'Etat une circulation plus abondante; les salaires auront été augmentés avec le temps à peu près en proportion du nombre des gerbes de blé, des toisons de mouton, des cuirs de bœufs, de cerfs & de chèvres qui seront été employés, des grappes de raisin qu'on aura foulées dans le pressoir. On aura payé au roi plus de valeurs de denrées en argent, & le roi aura rendu plus de valeurs à tous ceux qu'il aura fait travailler sous ses ordres; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Que restera-t-il donc à la puissance au bout de l'année ?

LE GÉOMÈTRE.

Rien, encore une fois ; c'est ce qui arrive à toute puissance ; elle ne thésaurise pas ; elle a été nourrie, vêtue, logée, meublée ; tout le monde l'a été aussi, chacun suivant son état ; & si elle thésaurise, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entassé ; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ses coffres.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Mais ce grand *Henri IV* n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard ; car on m'a conté qu'il avait encaqué dans la Bastille plus de cinquante millions de notre monnaie d'aujourd'hui

LE GÉOMÈTRE.

C'était un homme aussi bon, aussi prudent que valeureux. Il allait faire une juste guerre; & en amassant dans ses coffres vingt-deux millions de son temps, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laissait circuler, il épargnait à son peuple plus de cent millions qu'il en aurait coûté s'il n'avait pas pris ces utiles mesures. Il se rendait moralement sûr du succès contre un ennemi qui n'avait pas les mêmes précautions. Le calcul des probabilités était prodigieusement en sa faveur.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche sous l'administration du duc de *Sulli* que sous celle des nouveaux ministres qui ont mis l'impôt unique, & qui m'ont pris vingt écus sur quarante. Dites-moi, je vous prie, y a-t-il une nation au monde qui jouisse de ce beau bénéfice de l'impôt unique?

LE GÉOMÈTRE.

Pas une nation opulente. Les Anglais, qui ne rient guère, se sont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'esprit avaient proposé parmi nous cette administration. Les Chinois exigent une taxe de tous les vaisseaux marchands qui abordent à *Kanton*. Les Hollandais payent à *Nangasacki* quand ils sont reçus au Japon, sous prétexte qu'ils ne sont pas chrétiens. Les Lapons & les Samoïèdes, à la

vérité, sont soumis à un impôt unique en peaux de martre; la république de Saint-Marin ne paye que des dixmes pour entretenir l'État dans sa splendeur.

Il y a dans notre Europe une nation célèbre par son équité & par sa valeur, qui ne paye aucune taxe : c'est le peuple helvétique; mais voici ce qui est arrivé : ce peuple s'est mis à la place des ducs d'Autriche & de Zeringen. Les petits cantons sont démocratiques & très-pauvres, chaque habitant y paye une somme très-modique pour les besoins de la petite république. Dans les cantons riches on est chargé envers l'État des redevances que les archiducs d'Autriche & les seigneurs fonciers exigeaient : les cantons protestans sont à proportion du double plus riches que les catholiques, parce que l'État y possède les biens des moines. Ceux qui étaient sujets des archiducs d'Autriche, des ducs de Zeringen & des moines, le sont aujourd'hui de la patrie; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods & ventes qu'ils payaient à leurs anciens maîtres; & comme les sujets en général ont très-peu de commerce, le négoce n'est assujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puissances étrangères, & se vendent pour quelques années ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépens; & c'est un exemple aussi unique dans le monde policé que l'est l'impôt établi par vos nouveaux législateurs.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Ainsi, Monsieur, les Suisses ne font pas de droit divin dépouillés de la moitié de leurs biens ; & celui qui possède quatre vaches n'en donne pas deux à l'État ?

LE GÉOMÈTRE.

Non, sans doute. Dans un canton, sur treize tonneaux de vin on en donne un & on en boit douze. Dans un autre canton on paye la douzième partie & on en boit onze.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Ah ! qu'on me fasse suiffe. Le maudit impôt que l'impôt unique & inique, qui m'a réduit à demander l'aumône ; mais trois ou quatre cents impôts, dont les noms mêmes me font impossibles à retenir & à prononcer, sont-ils plus justes & plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un législateur qui, en fondant un État, ait imaginé de créer des conseillers du roi, mesureurs de charbons, jaugeurs de vin, mouleurs de bois, languyeurs de porc, contrôleurs de beurre salé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuse que celle d'*Alexandre*, commandée par soixante généraux qui mettent le pays à contribution, qui remportent des victoires signalées tous les jours, qui font des prisonniers, & qui quelquefois les sacrifient en l'air ou sur un petit théâtre de planches, comme fesaient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon curé ?

Une telle législation, contre laquelle tant de cris s'élevaient & qui faisait verser tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement et paisiblement la moitié de mon existence? J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prit en détail les trois quarts sous l'ancienne finance.

LE GÉOMÈTRE.

Illiacos intra muros peccatur & extra.

Est modus in rebus.....

Caveas ne quid nimis.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

J'ai appris un peu d'histoire & de géométrie, mais je ne fais pas le latin.

LE GÉOMÈTRE.

Cela signifie à peu près : *on a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Oui, rien de trop, c'est ma situation ; mais je n'ai pas assez.

LE GÉOMÈTRE.

Je conviens que vous périrez de faim & moi aussi, & l'État aussi, supposé que la nouvelle administration dure seulement deux ans ; mais il faut espérer que Dieu aura pitié de nous.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

On passe sa vie à espérer & on meurt en espérant.

Adieu, Monsieur, vous m'avez instruit, mais j'ai le cœur navré.

LE GÉOMÈTRE.

C'est souvent le fruit de la science.

Aventure avec un carme.

QUAND j'eus bien remercié l'académicien de l'Académie des sciences de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence ; mais grommelant entre mes dents ces tristes paroles : *Vingt écus de rente seulement pour vivre, & n'avoir que vingt-deux ans à vivre !* Hélas ! puisse notre vie être encore plus courte, puisqu'elle est si malheureuse !

Je me trouvai bientôt vis-à-vis d'une maison superbe. Je sentais déjà la faim ; je n'avais pas seulement la cent vingtième partie de la somme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut appris que ce palais était le couvent des révérends pères carmes déchauffés, je conçus de grandes espérances ; & je dis, puisque ces saints sont assez humbles pour marcher pieds nus, ils feront assez charitables pour me donner à dîner.

Je sonnai ; un carme vint : Que voulez-vous, mon fils ? Du pain, mon révérend père ; les nouveaux édits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la faisons pas. Quoi !

votre saint institut vous ordonne de n'avoir pas de bas & vous avez une maison de prince, & vous me refusez à manger ! Mon fils, il est vrai que nous sommes sans fouliers & sans bas ; c'est une dépense de moins ; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains ; & si notre saint institut nous avait ordonné d'aller cul nu, nous n'aurions point froid au derrière. A l'égard de notre belle maison, nous l'avons aisément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rente en maisons dans la même rue.

Ah ! ah ! vous me laissez mourir de faim, & vous avez cent mille livres de rente ! vous en rendez donc cinquante mille au nouveau gouvernement ?

DIEU nous préserve de payer une obole. Le seul produit de la terre cultivée par des mains laborieuses, endurcies de calus & mouillées de larmes, doit des tributs à la puissance législative & exécutive. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir ces maisons, dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déjà payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois : elles ont sanctifié les fidèles qui se sont appauvris en nous enrichissant ; & nous continuons à demander l'aumône & à mettre à contribution le faubourg Saint-Germain pour sanctifier encore les fidèles. Ayant dit ces mots, le carme me ferma la porte au nez.

Je passai par devant l'hôtel des mousquetaires gris ; je contai la chose à un de ces messieurs : ils me

donnèrent un bon dîner & un écu. L'un d'eux proposa d'aller brûler le couvent; mais un mousquetaire plus sage lui montra que le temps n'était pas encore venu, & le pria d'attendre encore deux ou trois ans.

Audience de M. le contrôleur-général.

J'ALLAI avec mon écu présenter un placet à M. le contrôleur-général, qui donnait audience ce jour-là.

Son antichambre était remplie de gens de toute espèce. Il y avait surtout des visages encore plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fières que mon homme aux huit millions. Je n'osais m'approcher, je les voyais, & ils ne me voyaient pas.

Un moine gros décimateur avait intenté un procès à des citoyens qu'il appelait *ses paysans*. Il avait déjà plus de revenu que la moitié de ses paroissiens ensemble; & de plus il était seigneur de fief. Il prétendait que ses vassaux ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyères en vignes, ils lui devaient la dixième partie de leur vin, ce qui faisait en comptant le prix du travail & des échalas, & des futailles & du cellier, plus du quart de la récolte. Mais comme les dixmes, disait-il, sont de droit divin, je demande le quart de la substance de

mes payfans au nom de DIEU. Le ministre lui dit : Je vois combien vous êtes charitable.

Un fermier-général, fort intelligent dans les aides, lui dit alors : Monseigneur, ce village ne peut rien donner à ce moine ; car ayant fait payer aux paroissiens l'année passée trente-deux impôts pour leur vin, & les ayant fait condamner ensuite à payer le trop bu, ils sont entièrement ruinés. J'ai fait vendre leurs bestiaux & leurs meubles, ils sont encore mes redevables. Je m'oppose aux prétentions du révérend père.

Vous avez raison d'être son rival, repartit le ministre ; vous aimez l'un & l'autre également votre prochain, & vous m'édifiez tous deux.

Un troisième, moine & seigneur, dont les payfans sont mainmortables, attendait aussi un arrêt du conseil qui le mit en possession de tout le bien d'un badaud de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an & un jour dans une maison sujette à cette servitude, & enclavée dans les États de ce prêtre, y était mort au bout de l'année. Le moine réclamait tout le bien du badaud, & cela de droit divin.

Le ministre trouva le cœur du moine aussi juste & aussi tendre que les deux premiers.

Un quatrième, qui était contrôleur du domaine, présenta un beau mémoire par lequel il se justifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères ou cousins ; il avait fallu payer les droits. Le domanier leur avait prouvé généreusement qu'elles

n'avaient pas assez estimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient; & en conséquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en frais, & fait mettre en prison les pères de famille, il avait acheté leurs meilleures possessions sans bourse délier¹.

Le contrôleur-général lui dit (d'un ton un peu amer à la vérité) : *Euge, contrôleur bone & fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, fermier-général te constituam*². Cependant il dit tout bas à un maître des requêtes qui était à côté de lui : Il faudra bien faire rendre gorge à ces sangsues sacrées & à ces sangsues profanes ; il est temps de soulager le peuple, qui sans nos soins & notre équité n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde.

Des hommes d'un génie profond lui présentèrent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts sur l'esprit. Tout le monde, disait-il, s'empresera de payer, personne ne voulant passer pour un sot. Le ministre lui dit : Je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre proposa d'établir l'impôt unique sur les chansons & sur le rire, attendu que la nation était la plus gaie du monde, & qu'une chanson la conso-

1. Le cas à peu près semblable est arrivé dans la province que j'habite, & le contrôleur du domaine a été forcé à faire restitution; mais il n'a pas été puni.

2. Je me fis expliquer ces paroles par un savant à quarante écus : elles me réjouirent.

iait de tout. Mais le ministre observa que depuis quelque temps on ne faisait plus guère de chansons plaisantes, & il craignit que pour échapper à la taxe on ne devint trop sérieux.

Vint un sage & brave citoyen qui offrit de donner au roi trois fois plus, en faisant payer par la nation trois fois moins. Le ministre lui conseilla d'apprendre l'arithmétique.

Un cinquième prouvait au roi, *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que soixante & quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cents vingt-cinq. Vous me ferez plaisir, dit le ministre, quand nous aurons payé les dettes de l'État.

Enfin arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puissance législative copropriétaire de toutes nos terres par le droit divin, & qui donnait au roi douze cents millions de rentes. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en prison pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jetai aux pieds de M. le contrôleur-général, & je lui demandai justice; il fit un grand éclat de rire, & me dit que c'était un tour qu'on m'avait joué. Il ordonna à ces mauvais plaisans de me donner cent écus de dédommagement, & m'exempta de taille pour le reste de ma vie. Je lui dis : Monseigneur, Dixu vous bénisse!

Lettre à l'homme aux quarante écus.

QUOIQUE je sois trois fois aussi riche que vous, c'est-à-dire, quoique je possède trois cents soixante livres ou francs de revenu, je vous écris cependant comme d'égal à égal, sans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'histoire de votre désastre & de la justice que M. le contrôleur-général vous a rendue, je vous en fais mon compliment; mais par malheur je viens de lire *le Financier citoyen*, malgré la répugnance que m'avait inspirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes & à moi soixante; il n'accorde que cent francs à chaque individu sur la totalité des habitans. Mais en récompense un homme non moins illustre enlève nos rentes jusqu'à cent cinquante livres; je vois que votre géomètre a pris un juste milieu. Il n'est point de ces magnifiques seigneurs qui d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitans, & vous font rouler quinze cents millions d'espèces sonnantes dans le royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières.

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai *le Financier citoyen*. Mais n'allez pas le croire en tout; il cite le testament du grand ministre *Colbert*,

...

...

J'ai sur vingt arpens labourables dans le plus
 bon pays de la nature & le sol le plus ingrat.
 Chaque arpent se vend, tous frais faits, dans mon
 pays, qu'un écu de trois livres. Dès que j'écis le
 dans les journaux qu'un cultivateur avoit
 semé un nouveau semoir, & qu'il labourait la
 terre par planches, afin qu'en semant moins il re-
 vendît davantage, j'empruntai vite de l'argent,
 j'achetai un semoir, je labourai par planches, je

perdis ma peine & mon argent, aussi bien que l'illustre agriculteur, qui ne sème plus par planches.

Mon malheur voulut que je lusse le *Journal économique* qui se vend à Paris chez *Boudet*. Je tombai sur l'expérience d'un Parisien ingénieux, qui pour se réjouir avait fait labourer son parterre quinze fois, & y avait semé du froment, au lieu d'y planter des tulipes : il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encore de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me disais-je, j'aurai le double de la récolte de ce digne Parisien, qui s'est formé des principes d'agriculture à l'opéra & à la comédie, & me voilà enrichi par ses leçons & par son exemple.

Labourer seulement quatre fois dans mon pays est une chose impossible ; la rigueur & les changemens soudains des saisons ne le permettent pas ; & d'ailleurs le malheur que j'avais eu de semer par planches, comme l'illustre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage. Je fais labourer trente fois mes cent vingt arpens par toutes les charrues qui sont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coûtent douze livres, c'est un prix fait ; il fallut donner trente façons par arpent. Le labour de chaque arpent me coûta cent vingt livres : la façon de mes cent vingt arpens me revint à quatorze mille quatre cents livres. Ma récolte qui se monte, année commune, dans mon maudit pays, à trois cents setiers, monta, il est vrai, à trois cents trente, qui, à vingt livres le

setier, me produisirent six mille six cents livres : je perdais sept mille huit cents livres ; il est vrai que j'eus la paille.

J'étais ruiné, abymé, sans une vieille tante, qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde en raisonnant aussi bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croirait que j'eus encore la faiblesse de me laisser séduire par le journal de *Boudet* ? Cet homme-là après tout n'avait pas juré ma perte. Je lis dans son recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rente en artichauts : certainement *Boudet* me rendra en artichauts ce qu'il m'a fait perdre en blé. Voilà mes quatre mille francs dépensés & mes artichauts mangés par des rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguière.

J'écrivis une lettre de reproches fulminante à *Boudet*. Pour toute réponse le traître s'égayâ dans son journal à mes dépens. Il me nia impudemment que les Caraïbes fussent nés rouges. Je fus obligé de lui envoyer une attestation d'un ancien procureur du roi de la Guadeloupe, comme quoi Dieu a fait les Caraïbes rouges ainsi que les Nègres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre jusqu'au dernier sou toute la succession de ma tante, pour avoir trop cru les nouveaux systèmes. Mon cher monsieur, encore une fois, gardez-vous des charlatans.

*Nouvelles douleurs occasionnées par les
nouveaux systèmes.*

(Ce petit morceau est tiré des manuscrits d'un vieux solitaire.)

Je vois que si de bons citoyens se sont amusés à gouverner les États & à se mettre à la place des rois ; si d'autres se sont crus des *Triptolèmes* & des *Cérès*, il y en a de plus fiers qui se sont mis sans façon à la place de DIEU, & qui ont créé l'univers avec leur plume comme DIEU le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui se présenta à mes adorations fut un descendant de *Talès*, nommé *Téliamed*, qui m'apprit que les montagnes & les hommes sont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui ensuite devinrent amphibies. Leur belle queue fourchue se changea en cuisses & en jambes. J'étais encore tout plein des *Métamorphoses d'Ovide*, & d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins. J'aimais autant descendre d'un poisson que d'un singe.

Avec le temps j'eus quelques doutes sur cette généalogie, & même sur la formation des montagnes. Quoi ! me dit-il, vous ne savez pas que les courans de la mer, qui jettent toujours du sable à droite & à gauche à dix ou douze pieds de hauteur

tout au plus, ont produit, dans une suite infinie de siècles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, lesquelles ne sont pas de sable? Apprenez que la mer a nécessairement couvert tout le globe. La preuve en est qu'on a vu des ancres de vaisseau sur le mont St-Bernard, qui étaient là plusieurs siècles avant que les hommes eussent des vaisseaux.

Figurez-vous que la terre est un *globe de verre* qui a été long-temps tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine à trente-six lieues de la mer? C'est un amas de coquilles avec lesquelles on engraisse la terre comme avec du fumier. Or, si la mer a déposé dans la succession des temps une mine entière de coquilles à trente-six lieues de l'Océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été jusqu'à trois mille lieues pendant plusieurs siècles sur notre globe de verre?

Je lui répondis : Monsieur *Téliamed*, il y a des gens qui font quinze lieues par jour à pied; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin soit de verre; & quant à votre falun, je doute encore qu'il soit un lit de coquilles de mer. Il se pourrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aisément la forme des fragmens de coquilles, comme il y a des pierres qui sont figurées en langues, & qui ne sont pas des langues; en étoiles, & qui ne sont point des astres; en serpens roulés sur eux-mêmes, & qui ne sont point des serpens; en parties natu-

relles du beau sexe, & qui ne font point pourtant les dépouilles des dames. On voit des dendrites, des pierres figurées qui représentent des arbres & des maisons, sans que jamais ces petites pierres aient été des maisons & des chênes.

Si la mer avait déposé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne, la Normandie, la Picardie & toutes les autres côtes? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer se serait répandue à trente-six lieues, ce n'est pas à dire qu'elle ait été jusqu'à trois cents, & même jusqu'à trois mille, & que toutes les montagnes aient été produites par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucase a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucase.

Mais, Monsieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées sur le sommet des Alpes?

Je répondrai, Monsieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées que d'ancre de vaisseau sur le haut du mont Cenis. Je répondrai ce qu'on a déjà dit, qu'on a trouvé des écailles d'huîtres (qui se pétrifient aisément) à de très-grandes distances de la mer, comme on a déterré des médailles romaines à cent lieues de Rome; & j'aime mieux croire que des pèlerins de St-Jacques ont laissé quelques coquilles vers St-Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont St-Bernard.

Il y a des coquillages par-tout; mais est-il bien sûr

qu'ils ne soient pas les dépouilles des testacés & des crustacés de nos lacs & de nos rivières, aussi bien que des petits poissons marins

— Monsieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propose de créer.

— Monsieur le créateur, à vous permis, chacun est le maître dans ce monde; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous sommes soit de verre, ni que quelques coquilles soient des démonstrations que la mer a produit les Alpes & le mont Taurus. Vous savez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne soit pas vous qui ayez créé cet hémisphère, & que vous vous soyez contenté de former l'ancien monde : c'est bien assez.

— Monsieur, monsieur, si on n'a pas découvert de coquilles sur les montagnes d'Amérique, on en *découvrira*.

— Monsieur, c'est parler en créateur qui fait son secret, & qui est sûr de son fait. Je vous abandonne, si vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laissiez mes montagnes. Je suis d'ailleurs le très-humble et très-obéissant serviteur de votre providence.

Dans le temps que je m'instruisais ainsi avec *Téliamed*, un jésuite anglais déguisé en homme, d'ailleurs grand observateur, & ayant de bons microscopes, fit des anguilles avec de la farine de blé ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fit des hommes avec de la farine de bon froment. Aussitôt

on créa des particules organiques qui composèrent des hommes. Pourquoi non? le grand géomètre *Fatio* avait bien ressuscité des morts à Londres; on pouvait tout aussi aisément faire à Paris des vivans avec des particules organiques; mais malheureusement les nouvelles anguilles de *Néedham* ayant disparu, les nouveaux hommes disparurent aussi, & s'enfuirent chez les nomades qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière subtile, globuleuse & cannelée.

Ce n'est pas que ces créateurs de systèmes n'aient rendu de grands services à la physique; à Dieu ne plaise que je méprise leurs travaux! on les a comparés à des alchimistes qui en faisant de l'or (qu'on ne fait point) ont trouvé de bons remèdes ou du moins des choses très-curieuses. On peut être un homme d'un rare mérite & se tromper sur la formation des animaux & sur la structure du globe.

Les poissons changés en hommes, & les eaux changées en montagnes, ne m'avaient pas fait autant de mal que *M. Boudet*; je me bornais tranquillement à douter, lorsqu'un Lapon me prit sous sa protection. C'était un profond philosophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de son avis. Il me fit d'abord connaître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de si prodigieux efforts d'exaltation que j'en tombai malade; mais il me guérit en m'enduisant de poix résine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher qu'il me proposa un voyage aux terres australes pour y

difféquer des têtes de géans, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvais supporter la mer; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuser un grand trou dans le globe terraqueé : ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partîmes; je me cassai une jambe à l'entrée du trou; on eut beaucoup de peine à me redresser la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup foulagé.

J'ai déjà parlé de tout cela dans une de mes diatribes, pour instruire l'univers, très-attentif, à ces grandes choses. Je suis bien vieux; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour lesquels je travaille depuis si long-temps.

Mariage de l'Homme aux quarante écus.

L'HOMME aux quarante écus s'étant beaucoup formé, & ayant fait une petite fortune, épousa une jolie fille qui possédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt grosse. Il alla trouver son géomètre, & lui demanda si elle lui donnerait un garçon ou une fille? Le géomètre lui répondit que les sage-femmes, les femmes de chambre le savaient pour l'ordinaire, mais que les phyficiens qui prédisent les éclipses n'étaient pas si éclairés qu'elles.

Il voulut favoir ensuite si son fils ou sa fille avait une ame. Le géomètre dit que ce n'était pas une affaire, & qu'il en fallait parler au théologien coin.

L'homme aux quarante écus, qui était déjà comme aux deux cents pour le moins, demanda quel endroit était son enfant? Dans une petite he, lui dit son ami, entre la vessie & l'intestin um. O Dieu paternel! s'écria-t-il; l'ame immortelle de mon fils née & logée entre de l'urine quelque chose de pis! Oui, mon cher voisin, l'ame d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau: & avec son fait le fier, on se donne des airs.

Eh! Monsieur le favant, ne pourriez-vous point dire comment les enfans se font?

Non, mon ami; mais si vous voulez je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé; c'est-à-dire comment les enfans ne se font point.

En premièrement, le révérend père *Sanchez*, dans son excellent livre *de Matrimonio*, est entièrement de l'avis d'*Hippocrate*; il croit, comme un article de foi, que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'unissent ensemble, & que dans le moment l'enfant est conçu par cette union; il est si persuadé de ce système physique, devenu dogme théologique, qu'il examine, chap. XXI du livre second: *Utrum virgo Maria semen emisit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh! Monsieur, je vous ai déjà dit que je n'entends pas le latin; expliquez-moi en français

Oracle du père *Sanchez*. Le géomètre lui traduisit le texte, & tous deux frémissent d'horreur.

Le nouveau marié, en trouvant *Sanchez* prodigieusement ridicule, fut pourtant assez content d'*Hippocrate*; & il se flattait que sa femme avait rempli toutes les conditions imposées par ce médecin pour faire un enfant.

Malheureusement, lui dit le voisin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassements de leurs maris, & qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre *Hippocrate* & *Sanchez*.

De plus, il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes; or, il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convint à tous les animaux. Le célèbre *Harvei*, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le secret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules: elles pondent des œufs; il jugea que les femmes pouvaient aussi. Les mauvais plaisans dirent que c'est pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtresse *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes sont coquettes, parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvassent belles. Malgré ces railleries, *Harvei*

ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Mais, Monsieur, vous m'avez dit que la nature est toujours semblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les jumens, les ânesses, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE GÉOMÈTRE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans; elles ont des ovaires comme tous les oiseaux; les jumens, les anguilles en ont aussi. Un œuf se détache de l'ovaire, il est couvé dans la matrice. Voyez tous les poissons écaillés, les grenouilles; ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette espèce font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils insectes sont visiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf, & notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Mais vraiment ce système porte tous les caractères de la vérité; il est simple, il est uniforme, il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux; j'en suis fort content, je n'en veux point d'autre; les œufs de ma femme me sont fort chers.

LE GÉOMÈTRE.

On s'est laissé à la longue de ce système; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Et pourquoi, puisque celle-là est si naturelle ?

LE GÉOMÈTRE.

C'est qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaires, mais seulement de petites glandes.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Je soupçonne que des gens qui avaient un autre système à débiter ont voulu décréditer les œufs.

LE GÉOMÈTRE.

Cela pourrait bien être. Deux Hollandais s'avifèrent d'examiner la liqueur féminale au microscope, celle de l'homme, celle de plusieurs animaux ; & ils crurent y apercevoir des animaux déjà tout formés qui couraient avec une vitesse inconcevable. Ils en virent même dans le fluide séminal du coq. Alors on jugea que les mâles faisaient tout, & les femelles rien ; elles ne servirent plus qu'à porter le trésor que le mâle leur avait confié.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Voilà qui est bien étrange. J'ai quelques doutes sur tous ces petits animaux qui frétilent si prodigieusement dans une liqueur pour être ensuite immobiles dans les œufs des oiseaux, & pour être non moins immobiles neuf mois, à quelques culbutes près, dans le ventre de la femme ; cela ne me paraît pas conséquent. Ce n'est pas, autant que j'en puis juger, la marche de la nature. Comment sont faits,

s'il vous plaît, ces petits hommes qui sont si bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez ?

LE GÉOMÈTRE.

Comme des vermisseaux. Il y avait surtout un médecin, nommé *Andri* qui voyait des vers partout, & qui voulait absolument détruire le système d'*Harvei*. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du sang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin deux Hollandais & M. *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onan* & de voir les choses au microscope, réduisirent l'homme à être chenille. Nous sommes d'abord un ver comme elles ; de-là dans notre enveloppe nous devenons comme elles pendant neuf mois une vraie chrysalide, que les payfans appellent *fève*. Ensuite si la chenille devient papillon, nous devenons hommes : voilà nos métamorphoses.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Hé bien, s'en est-on tenu là ? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode ?

LE GÉOMÈTRE.

On s'est dégoûté d'être chenille. Un philosophe extrêmement plaisant a découvert dans une Vénus physique que l'attraction faisait les enfans, & voici comment la chose s'opère. Le sperme étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil ; mais il en

est empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de se placer à gauche. Il en est de même des bras, des cuisses et des jambes qui tiennent aux cuisses. Il est difficile d'expliquer dans cette hypothèse la situation des mamelles & des fesses. Ce grand philosophe n'admet aucun dessein de l'Être créateur dans la formation des animaux. Il est bien loin de croire que le cœur soit fait pour recevoir le sang & pour le chasser, l'estomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre; cela lui paraît trop vulgaire; tout se fait par attraction.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Voilà un maître fou. Je me flatte que personne n'a pu adopter une idée aussi extravagante.

LE GÉOMÈTRE.

On en rit beaucoup; mais ce qu'il y eut de triste, c'est que cet insensé ressembloit aux théologiens qui persécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philosophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune: ce n'est plus le bras qui va chercher le bras; ce n'est plus la cuisse qui court après la cuisse; ce sont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuisse qui se placent les unes sur les autres. On fera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

J'en suis ravi; mais quel a été le résultat de toutes ces disputes ?

LE GÉOMÈTRE.

Le doute. Si la question avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du sang répandu; mais entre des physiciens la paix est bientôt faite : chacun a couché avec sa femme sans penser le moins du monde à son ovaire ni à ses trompes de fallope. Les femmes sont devenues grosses ou enceintes, sans demander seulement comment ce mystère s'opère. C'est ainsi que vous semez du blé, & que vous ignorez comment le blé germe en terre.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Oh! je le fais bien; on me l'a dit il y a longtemps; c'est par pourriture. Cependant il me prend quelquefois envie de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE GÉOMÈTRE.

C'est une fort bonne envie. Je vous conseille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même base & même hauteur sont égaux entr'eux, ou autres propositions pareilles, comme, par exemple, que deux & deux font quatre.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Oui, je crois qu'il est fort sage de douter; mais

je sens que je suis curieux depuis que j'ai fait fortune & que j'ai du loisir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le ressort par lequel ma volonté les remue ; car sûrement il y en a un. Je suis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & abaisser mes yeux, & de ne pouvoir dresser mes oreilles. Je pense, & je voudrais connaître un peu... là... toucher au doigt ma pensée. Cela doit être fort curieux. Je cherche si je pense par moi-même, si DIEU me donne mes idées, si mon ame est venue dans mon corps à six semaines ou à un jour, comment elle s'est logée dans mon cerveau, si je pense beaucoup quand je dors profondément, & quand je suis en léthargie. Je me creuse la cervelle pour savoir comment un corps en pousse un autre. Mes sensations ne m'étonnent pas moins ; j'y trouve du divin, & surtout dans le plaisir.

J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau sens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres savent toutes ces choses ; ayez la bonté de m'instruire.

LE GÉOMÈTRE.

Hélas ! nous sommes aussi ignorans que vous ; adressez-vous à la sorbonne.

*L'Homme aux quarante écus, devenu
père, raisonne sur les moines.*

QUAND l'homme aux quarante écus se vit père d'un garçon, il comença à se croire un homme de quelque poids dans l'État; il espéra donner au moins dix sujets au roi qui seraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui faisait le mieux des paniers; & sa femme était une excellente couturière. Elle était née dans le voisinage d'une grosse abbaye de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour pourquoi ces messieurs qui étaient en petit nombre avaient englouti tant de parts de quarante écus? Sont-ils plus utiles que moi à la patrie? — Non, mon cher voisin. — Servent-ils comme moi à la population du pays? — Non, au moins en apparence. — Cultivent-ils la terre? défendent-ils l'État quand il est attaqué? — Non, ils prient DIEU pour vous. — Hé bien, je prierai DIEU pour eux, partageons.

Combien croyez-vous que les couvens renferment de ces gens utiles, soit en hommes, soit en filles, dans le royaume?

Par les mémoires des intendans faits sur la fin du dernier siècle, il y en avait environ quatre-vingt-dix mille.

Par notre ancien compte ils ne devraient, à qua-

rante écus par tête, posséder que dix millions huit cents mille livres ; combien en ont-ils ?

Cela va à cinquante millions en comptant les messes & les quêtes des moines mendiants qui mettent réellement un impôt considérable sur le peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'est vanté publiquement que sa besace valait quatre-vingt mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune ? — Cinq cents cinquante-cinq livres.

C'est une somme considérable dans une société nombreuse, où les dépenses diminuent par la quantité même des consommateurs ; car il en coûte bien moins à dix personnes pour vivre ensemble, que si chacun avait séparément son logis & sa table.

Les ex-jésuites, à qui on donne aujourd'hui quatre cents livres de pension, ont donc réellement perdu à ce marché ?

Je ne le crois pas ; car ils sont presque tous retirés chez des parens qui les aident ; plusieurs disent la messe pour de l'argent, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant ; d'autres se sont faits précepteurs ; d'autres ont été soutenus par des dévotes ; chacun s'est tiré d'affaire : & peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant goûté du monde & de la liberté, voulussent reprendre leurs anciennes chaînes. La vie monacale, quoi qu'on en dise, n'est point du tout à envier. C'est une maxime assez connue que les moines sont des gens qui s'affem-

blent sans se connaître, vivent sans s'aimer, & meurent sans se regretter.

Vous pensez donc qu'on leur rendrait un très-grand service de les défroquer tous ?

Ils y gagneraient beaucoup sans doute, et l'État encore davantage; on rendrait à la patrie des citoyens & des citoyennes qui ont sacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les lois ne permettent pas qu'on dispose d'un fonds de dix sous de rente. On tirerait ces cadavres de leurs tombeaux; ce serait une vraie résurrection. Leurs maisons deviendraient des hôtels-de-ville, des hôpitaux, des écoles publiques, ou seraient affectées à des manufactures. La population deviendrait plus grande; tous les arts seraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires, en fixant le nombre des novices. La patrie aurait plus d'hommes utiles & moins de malheureux. C'est le sentiment de tous les magistrats; c'est le vœu unanime du public, depuis que les esprits sont éclairés. L'exemple de l'Angleterre & de tant d'autres Etats est une preuve évidente de la nécessité de cette réforme. Que ferait aujourd'hui l'Angleterre, si au lieu de quarante mille hommes de mer, elle avait quarante mille moines? Plus les arts se sont multipliés, plus le nombre des sujets laborieux est devenu nécessaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens ensevelis qui sont perdus pour l'Etat. Il faut, pour faire fleurir un royaume, le moins de prêtres possible, & le

plus d'artisans. L'ignorance & la barbarie de pères, loin d'être une règle pour nous, n'est qu'un avertissement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières.

Ce n'est donc point par haine contre les moines que vous voulez les abolir, c'est par pitié pour eux c'est par amour pour la patrie? Je pense comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût moine & si je croyais que je dusse avoir des enfans pour un cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

Quel est en effet le bon père de famille qui ne gémit de voir son fils & sa fille perdue pour la société? cela s'appelle *se sauver*; mais un soldat qui se sauve quand il faut combattre est puni. Nous sommes tous les soldats de l'État; nous sommes à la solde de la société, nous devenons des déser-teurs quand nous la quittons. Que dis-je? les moines sont des parricides qui étouffent une postérité toute entière. Quatre-vingt-dix mille cloîtres qui braillent ou qui nasillent du latin, pourraient donner à l'État chacun deux sujets: cela fait cent soixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte est immense; cela est démontré.

Pourquoi donc le monachisme a-t-il prévalu? parce que le gouvernement fut presque par-tout détestable & absurde depuis *Constantin*; parce que l'empire romain eut plus de moines que de soldats; parce qu'il y en avait cent mille dans la seule Égypte; parce qu'ils étaient exempts de travail & de taxe; parce que les chefs des nations barbares

qui détruisirent l'empire, s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie; parce qu'on se jetait en foule dans les cloîtres pour échapper aux fureurs de ces tyrans, & qu'on se plongeait dans un esclavage pour en éviter un autre; parce que les papes, en instituant tant d'ordres différens de fainéans sacrés, se firent autant de sujets dans les autres États; parce qu'un payfan aime mieux être appelé *mon révérend père*, & donner des bénédictions, que de conduire la charrue; parce qu'il ne fait pas que la charrue est plus noble que le froc; parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des fots que par un travail honnête; enfin parce qu'il ne fait pas qu'en se faisant moine, il se prépare des jours malheureux tissus d'ennui & de repentir.

Allons, Monsieur, plus de moines pour leur bonheur & pour le nôtre. Mais je suis fâché d'entendre dire au seigneur de mon village, père de quatre garçons & de trois filles, qu'il ne saura où les placer, s'il ne fait pas ses filles religieuses.

Cette allégation trop souvent répétée est inhumaine, anti-patriotique, destructive de la société.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie, quel qu'il puisse être, si tout le monde embrassait cet état, le genre-humain serait perdu, il est démontré que cet état ne vaut rien, & que celui qu'il prend nuit au genre-humain autant qu'il est en lui.

Or, il est clair que si tous les garçons & toutes

les filles s'encloutraient, le monde périrait; donc la moinerie est par cela seul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a causés quelquefois.

Ne pourrait-on pas en dire autant des soldats?

Non, assurément : car si chaque citoyen porte les armes à son tour, comme autrefois dans toutes les républiques, & surtout dans celle de Rome, le soldat n'en est que meilleur cultivateur ; le soldat citoyen se marie, il combat pour sa femme & pour ses enfans. Plût à DIEU que tous les laboureurs fussent soldats & mariés ! ils seraient d'excellens citoyens. Mais un moine, entant que moine, n'est bon qu'à dévorer la substance de ses compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

Mais les filles, Monsieur, les filles des pauvres genti'shommes qu'on ne peut marier, que feront-elles ?

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de Suisse, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norvège, du Danemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique & de presque tout le reste de la terre. Elles feront bien meilleures épouses, bien meilleures mères, quand on se fera accoutumé, ainsi qu'en Allemagne, à prendre des femmes sans dot. Une femme ménagère & laborieuse fera plus de bien dans une maison que la fille d'un financier, qui dépense plus en superfluités qu'elle n'a porté de revenu chez son mari.

Il faut qu'il y ait des maisons de retraite pour la vieillesse, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus détestable des abus, les fondations ne sont que pour la jeunesse & pour les personnes bien conformées. On commence dans le cloître par à faire étaler aux novices des deux sexes leur nudité, malgré toutes les lois de la pudeur; on les examine attentivement devant & derrière. Qu'une vieille bovie aille se présenter pour entrer dans un cloître, on la chassera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immense. Que dis-je? toute religieuse doit être dotée, sans quoi elle est le rebut du cloître. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable.

Allez, allez, Monsieur, je vous jure que mes filles ne feront jamais religieuses. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à se rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie & contre soi-même. Expliquez-moi, je vous prie, comment il se peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre-humain, prétende que les moines sont très-utiles à la population d'un État, parce que leurs bâtimens sont mieux entretenus que ceux des seigneurs & leurs terres mieux cultivées.

Hé, quel est donc votre ami qui avance une proposition si étrange?

C'est l'ami des hommes, ou plutôt celui des moines.

Il a voulu rire; il fait trop bien que dix familles qui ont chacune cinq mille livres de rente en terre

dépenfaffent dans leurs diocèfes en bonnes œuvres!

Il voulait auffi que tous les curés de campagne euflent un nombre de quarante écus fuffifant pour les faire vivre avec décence. Il eft triste, difait-il, qu'un curé foit obligé de difputer trois gerbes de blé à fon ouaille, & qu'il ne foit pas largement payé par la province. Il eft honteux que ces meffieurs foient toujours en procès avec leurs feigneurs. Ces conteftations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruiſent la confidération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déjà payé aux prépoſés fon dixième, & les deux ſous pour livre, & la taille, & la capitation, & le rachat du logement des gens de guerre, après qu'il a logé des gens de guerre, &c, &c; cet infortuné, dis-je, qui ſe voit encore enlever le dixième de ſa récolte par ſon curé, ne le regarde plus comme ſon paſteur, mais comme ſon écorcheur qui lui arrache le peu de peau qui lui reſte. Il ſent bien qu'en lui enlevant la dixième gerbe de droit divin, on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui en a coûté pour faire croître cette gerbe. Que lui reſte-t-il pour lui & pour ſa famille? les pleurs, la diſette, le découragement, le défefpoir, & il meurt de fatigue & de miſère. Si le curé étoit payé par la province, il ſerait la conſolation de ſes paroiffiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme ſ'attendriffait en prononçant ces paroles; il aimait ſa patrie, & étoit idolâtre du bien

public. Il s'écriait quelquefois : Quelle nation que la française, si on voulait !

Nous allâmes voir son fils à qui sa mère bien propre & bien lavée donnait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas ! dit le père, te voilà donc, & tu n'as pas vingt-trois ans de vie, & quarante écus à prétendre !

Des proportions.

LE produit des extrêmes est égal au produit des moyens : mais deux sacs de blé volés ne font pas à ceux qui les ont pris comme la perte de leur vie l'est à l'intérêt de la personne volée.

Le prieur de ***, à qui deux de ses domestiques de campagne avaient dérobé deux setiers de blé, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus coûté que toute sa récolte ne lui a valu, & depuis ce temps il ne trouve plus de valets.

Si les lois avaient ordonné que ceux qui voleraient le blé de leur maître, laboureraient son champ toute leur vie les fers aux pieds & une sonnette au cou, attachée à un carcan, ce prieur aurait beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime ; oui sans doute ; mais

le travail forcé & la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être transporté en Amérique pour y travailler aux sucreries avec les Nègres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, sont reçus à présenter requête au roi, soit pour obtenir grâce entière, soit pour diminution de peine. Celui-ci présenta requête pour être pendu. Il alléguait qu'il haïssait mortellement le travail, & qu'il aimait mieux être étranglé une minute que de faire du sucre toute sa vie.

D'autres peuvent penser autrement, chacun a son goût; mais on a déjà dit, & il faut le répéter, qu'un pendu n'est bon à rien, & que les supplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie deux jeunes gens à être empalés pour avoir regardé, leur bonnet sur la tête, passer une procession de lamas. L'empereur de la Chine, qui est un homme de beaucoup d'esprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nu-tête à la procession pendant trois mois.

Proportionnez les peines aux délits, a dit le marquis *Beccaria*; ceux qui ont fait les lois n'étaient pas géomètres.

Si l'abbé *Guyon*, ou *Cogé*, ou l'ex-jésuite *Nonotte*, ou l'ex-jésuite *Patouillet*, ou le prédicant *la Beaumelle*, font de misérables libelles, où il n'y a ni vérité, ni raison, ni esprit, irez-vous les faire pendre

comme le prier de *** a fait pendre ses deux domestiques? & cela sous prétexte que les calomnieux sont plus coupables que les voleurs.

Condamnez-vous *Fréron* même aux galères pour avoir insulté le bon goût, & pour avoir menti toute sa vie dans l'espérance de payer son cabaretier?

Ferez-vous mettre au pilori le sieur *Larcher* parce qu'il a été très-pesant; parce qu'il a entassé erreur sur erreur; parce qu'il n'a jamais su distinguer aucun degré de probabilité; parce qu'il veut que dans une antique & immense cité, renommée par sa police & par la jalousie des maris, dans Babylone enfin où les femmes étaient gardées par des eunuques, toutes les princesses allaient par dévotion donner publiquement leurs faveurs dans la cathédrale aux étrangers pour de l'argent? Contentons-nous de l'envoyer sur les lieux courir les bonnes fortunes; soyons modérés en tout; mettons de la proportion entre les délits & les peines.

Pardonnons à ce pauvre *Jean-Jacques* lorsqu'il n'écrit que pour se contredire, lorsqu'après avoir donné une comédie sifflée sur le théâtre de Paris, il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là; lorsqu'il cherche des protecteurs & qu'il les outrage; lorsqu'il déclame contre les romans, & qu'il fait des romans dont le héros est un sot précepteur qui reçoit l'aumône d'une suisse à laquelle il a fait un enfant, & qui va dépenser son argent dans un bordel de Paris; laissons-le croire qu'il a surpassé *Fénelon*

& *Xénophon* en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuisier : ces extravagantes plâtitudes ne méritent pas un décret de prise de corps ; les petites-maisons suffisent avec de bons bouillons, de la saignée & du régime.

Je hais les lois de *Dracon* qui punissaient également les crimes & les fautes, la méchanceté & la folie. Ne traitons point le jésuite *Nonotte*, qui n'est coupable que d'avoir écrit des bêtises & des injures, comme on a traité les jésuites *Malagrida*, *Olden-corne*, *Garnet*, *Guignard*, *Gueret*, & comme on devait traiter le jésuite *le Tellier*, qui trompa son Roi, & qui troubla la France. Distinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agresseur de l'outragé, l'oppressé de l'opprimé. La guerre offensive est d'un tyran : celui qui se défend est un homme juste.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion si son fils qui devait vivre vingt-trois ans était mort. Non, dit-il, le petit se porte bien & ma femme aussi ; mais j'ai été appelé en témoignage contre un meunier à qui on a fait subir la question ordinaire & extraordinaire, & qui s'est trouvé innocent ; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures redoublées ; j'ai entendu craquer ses os ; j'entends encore ses cris & ses hurlemens : ils me poursuivent, je pleure de pitié, & je tremble d'horreur. Je me mis à pleurer & à frémir aussi ; car je suis extrêmement sensible.

Ma mémoire alors me représenta l'aventure épouvantable des *Calas*, une mère vertueuse dans les fers, ses filles éplorées & fugitives, sa maison au pillage, un père de famille respectable brisé par la torture, agonisant sur la roue, & expirant dans les flammes; un fils chargé de chaînes, traîné devant les juges, dont un lui dit : *Nous venons de rouer votre père, nous allons vous rouer aussi.*

Je me souvins de la famille des *Sirven*, qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorsqu'elle fuyait la persécution d'un juge aussi inique qu'ignorant. Ce juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au supplice, en supposant, sans la moindre apparence de preuve, que le père & la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé & noyé la troisième, de peur qu'elle n'allât à la messe. Je voyais à la fois dans des jugemens de cette espèce l'excès de la bêtise, de l'injustice & de la barbarie.

Nous plaignions la nature humaine, l'homme aux quarante écus & moi. J'avais dans ma poche le discours d'un avocat général du Dauphiné qui roulait en partie sur ces matières intéressantes; je lui en lus les endroits suivans :

« Certe, ce furent des hommes véritablement grands qui osèrent les premiers se charger de gouverner leurs semblables, & s'imposer le fardeau de la félicité publique; qui, pour le bien qu'ils voulaient faire aux hommes, s'exposèrent à leur ingratitude, & pour le repos d'un peuple renoncèrent au

leur; qui se mirent, pour ainsi dire, entre les hommes & la Providence, pour leur composer, par artifice, un bonheur qu'elle semblait leur avoir refusé.

« Quel magistrat un peu sensible à ses devoirs, à la seule humanité, pourrait soutenir ces idées? Dans la solitude d'un cabinet pourra-t-il, sans frémissance, jeter les yeux sur ces papiers, monumens infortunés du crime & de l'innocence? ne lui semble-t-il pas entendre des voix gémissantes sortir de ces fatales écritures, & le presser de décider du sort d'un citoyen, d'un époux, d'un père, d'une famille? quel juge impitoyable (s'il est chargé d'un seul procès criminel) pourra passer de sang-froid devant une prison? C'est donc moi, dira-t-il, qui retiens dans ce détestable séjour mon semblable, peut-être mon égal, mon concitoyen, un homme enfin; c'est moi qui le lie tous les jours, qui ferme sur lui ces odieuses portes: peut-être le désespoir s'est emparé de son ame; il pousse vers le ciel mon nom avec des malédictions; & sans doute il atteste contre moi le grand juge qui nous observe & doit nous juger tous les deux.

« Ici un spectacle effrayant se présente tout à coup à mes yeux; le juge se lasse d'interroger par la parole, il veut interroger par les supplices: impatient dans ses recherches, & peut-être irrité de leur inutilité, on apporte des torches, des chaînes, des leviers & tous ces instrumens inventés pour la dou-

leur. Un bourreau vient se mêler aux fonctions de la magistrature, & terminer par la violence un interrogatoire commencé par la liberté.

« Douce philosophie, toi qui ne cherches la vérité qu'avec l'attention & la patience, t'attendais-tu que dans ton siècle on employât de tels instrumens pour la découvrir ?

« Est-il bien vrai que nos lois approuvent cette méthode inconcevable, & que l'usage la consacre ?

.

« Leurs lois imitent leurs préjugés ; les punitions publiques sont aussi cruelles que les vengeances particulières, & les actes de leur raison ne sont guère moins impitoyables que ceux de leurs passions. Quelle est donc la cause de cette bizarre opposition ? c'est que nos préjugés sont anciens & que notre morale est nouvelle ; c'est que nous sommes aussi pénétrés de nos sentimens qu'inattentifs à nos idées ; c'est que l'avidité des plaisirs nous empêche de réfléchir sur nos besoins, & que nous sommes plus empressés de vivre que de nous diriger. C'est en un mot que nos mœurs sont douces & qu'elles ne sont pas bonnes ; c'est que nous sommes polis, & que nous ne sommes seulement pas humains. »

Ces fragmens, que l'éloquence avait dictés à l'humanité, remplirent le cœur de mon ami d'une douce consolation. Il admirait avec tendresse. Quoi ! disait-il dans son transport, on fait des chefs-d'œuvre en province ! on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on fasse des opéras-comiques; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de magistrats qui pensent avec la même vertu, & qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la justice, ainsi que ceux de la morale, n'étaient que ridicules. Le docteur *Balouard* déclamaît au barreau & était arlequin dans la chaire. La philosophie est enfin venue, elle a dit : Ne parlez en public que pour dire des vérités neuves & utiles, avec l'éloquence du sentiment & de la raison.

Mais si nous n'avons rien de neuf à dire ! se sont écriés les parleurs : Taisez-vous alors, a répondu la philosophie : tous ces vains discours d'appareil, qui ne contiennent que des phrases, sont comme le feu de la St-Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins besoin de se chauffer; il ne cause aucun plaisir, & il n'en reste pas même la cendre.

Que toute la France lise les bons livres. Mais malgré les progrès de l'esprit humain on lit très-peu; & parmi ceux qui veulent quelquefois s'instruire, la plupart lisent très-mal. Mes voisins & mes voisines jouent après dîner un jeu anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on l'appelle *whisk*. Plusieurs bons bourgeois, plusieurs grosses têtes qui se croient de bonnes têtes, vous disent, avec un air d'importance, que les livres ne sont bons à rien. Mais, messieurs les *welches*, savez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres? savez-vous que l'ordonnance civile, le code militaire

& l'évangile font des livres dont vous dépendez continuellement? Lisez, éclairez-vous; ce n'est que par la lecture qu'on fortifie son ame; la conversation la dissipe, le jeu la resserre.

J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus; mais si jamais je fais une petite fortune, j'achèterai des livres chez *Marc-Michel Rey*.

De la vérole.

L'HOMME aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on n'avait jamais mis de soldats en garnison depuis cent cinquante années. Les mœurs dans ce coin de terre inconnu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne savait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poison destructeur, que les générations fussent attaquées dans leur germe, & que la nature, se contredisant elle-même, pût rendre la tendresse horrible & le plaisir affreux; on se livrait à l'amour avec la sécurité de l'innocence. Des troupes vinrent & tout changea.

Deux lieutenans, l'aumônier du régiment, un caporal & un soldat de recrue qui sortait du séminaire, suffirent pour empoisonner douze villages en moins de trois mois. Deux cousines de l'homme aux quarante écus se virent couvertes de pustules calleuses; leurs beaux cheveux tombèrent; leur voix

devint rauque; les paupières de leurs yeux fixes & éteints se chargèrent d'une couleur livide, & ne se fermèrent plus pour laisser entrer le repos dans des membres disloqués, qu'une carie secrète commençait à ronger comme ceux de l'arabe *Job*, quoique *Job* n'eût jamais eu cette maladie.

Le chirurgien-major du régiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le ministre de la guerre, toujours porté d'inclination à soulager le beau sexe, envoya une recrue de fraters qui gâtèrent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus lisait alors l'histoire philosophique de *Candide*, traduite de l'allemand du docteur *Ralph*, qui prouve évidemment que tout est bien, & qu'il était absolument *impossible* dans le meilleur des mondes *possibles* que la vérole, la peste, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence & l'inquisition n'entraissent dans la composition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme, roi des animaux & image de DIEU, auquel on voit bien qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau.

Il lisait dans l'histoire véritable de *Candide*, que le fameux docteur *Pangloss* avait perdu dans le traitement un œil & une oreille. Hélas, dit-il, mes deux cousines, mes deux pauvres cousines seront-elles borgnes ou borgnesses & essorillées? Non, lui dit le major consolateur; les Allemands ont la main

lourde, mais nous autres nous guérifions les filles promptement, furement & agréablement.

En effet, les deux jolies cousines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un ballon pendant six semaines, pour perdre la moitié de leurs dents, en tirant la langue d'un demi-pied, & pour mourir de la poitrine au bout de six mois.

Pendant l'opération, le cousin & le chirurgien-major raisonnèrent ainsi.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Est-il possible, Monsieur, que la nature ait attaché de si épouvantables tourmens à un plaisir si nécessaire, tant de honte à tant de gloire, & qu'il y ait plus de risque à faire un enfant qu'à tuer un homme? Serait-il vrai au moins pour notre consolation que ce fléau diminue un peu sur la terre, & qu'il devienne moins dangereux de jour en jour?

LE CHIRURGIEN-MAJOR.

Au contraire, il se répand de plus en plus dans toute l'Europe chrétienne; il s'est étendu jusqu'en Sibérie; j'en ai vu mourir plus de cinquante personnes, & surtout un grand général d'armée & un ministre d'État fort sage. Peu de poitrines faibles résistent à la maladie & au remède. Les deux sœurs, la petite & la grosse, se sont liguées encore plus que les moines pour détruire le genre-humain.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Nouvelle raison pour abolir les moines, afin que

remis au rang des hommes ils réparent un peu le mal que font les deux sœurs. Dites-moi, je vous prie, si les bêtes ont la vérole.

LE CHIRURGIEN.

Ni la petite ni la grosse, ni les moines ne sont connus chez elles.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Il faut donc avouer qu'elles sont plus heureuses & plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

LE CHIRURGIEN.

Je n'en ai jamais douté; elles éprouvent bien moins de maladies que nous; leur instinct est bien plus sûr que notre raison: jamais ni le passé ni l'avenir ne les tourmentent.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Vous avez été chirurgien d'un ambassadeur de France en Turquie, y a-t-il beaucoup de vérole à Constantinople?

LE CHIRURGIEN.

Les francs l'ont apportée dans le faubourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un capucin qui en était mangé comme *Pangloss*: mais elle n'est point parvenue dans la ville; les francs n'y couchent presque jamais. Il n'y a presque point de filles publiques dans cette ville immense. Chaque homme riche a des femmes esclaves de Circassie, toujours

gardées, toujours surveillées, dont la beauté ne peut être dangereuse. Les Turcs appellent la vérole *le mal chrétien*; & cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie. Mais en récompense ils ont la peste, maladie d'Égypte dont ils font peu de cas, & qu'ils ne se donnent jamais la peine de prévenir.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

En quel temps croyez-vous que ce fléau commença dans l'Europe?

LE CHIRURGIEN.

Au retour du premier voyage de *Christophe Colomb* chez des peuples innocens qui ne connaissaient ni l'avarice ni la guerre, vers l'an 1494. Ces nations simples & justes étaient attaquées de ce mal de temps immémorial, comme la lèpre régnait chez les Arabes & chez les Juifs, & la peste chez les Égyptiens. Le premier fruit que les Espagnols recueillirent de cette conquête du nouveau monde fut la vérole; elle se répandit plus promptement que l'argent du Mexique, qui ne circula que long-temps après en Europe. La raison en est que dans toutes les villes il y avait alors de belles maisons publiques appelées *b.....* établies par l'autorité des souverains pour conserver l'honneur des dames. Les Espagnols portèrent le venin dans ces maisons privilégiées, dont les princes & les évêques tiraient les filles qui leur étaient nécessaires. On a remarqué qu'à Constance il y avait eu sept cent dix-huit filles

pour le service du concile qui fit brûler si dévotement *Jean Hus & Jérôme de Prague*.

On peut juger par ce seul trait avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier seigneur qui en mourut fut l'illustrissime & révérendissime évêque & vice-roi de Hongrie en 1499, que *Bartholomeo Montanagua*, grand médecin de Padoue, ne put guérir. *Gualtieri* assure que l'archevêque de Mayence *Bertold de Henneberg*, attaqué de la grosse vérole, rendit son ame à Dieu en 1504. On fait que notre roi *François I* en mourut. *Henri III* la prit à Venise, mais le jacobin *Jacques Clément* prévint l'effet de la maladie.

Le parlement de Paris, toujours zélé pour le bien public, fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole, en 1497. Il défendit à tous les vérolés de rester dans Paris *sous peine de la hart*. Mais comme il n'était pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois & bourgeoises qu'ils étaient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique; & malgré le parlement le nombre des coupables augmenta toujours. Il est certain que si on les avait exorcisés au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui sur la terre; mais c'est à quoi malheureusement on ne pensa jamais.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Est-il bien vrai ce que j'ai lu dans *Candide*, que parmi nous quand deux armées de trente mille

hommes chacune marchent ensemble en front de bandière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté ?

LE CHIRURGIEN.

Il n'est que trop vrai. Il en est de même dans les licences de forbonne. Que voulez-vous que fassent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut & plus ferme que la théologie ? Je puis vous jurer que, proportion gardée, mes confrères & moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

N'y aurait-il point quelque manière d'extirper cette contagion qui désole l'Europe ? on a déjà tâché d'affaiblir le poison d'une vérole, ne pourra-t-on rien tenter sur l'autre ?

LE CHIRURGIEN.

Il n'y aurait qu'un seul moyen, c'est que tous les princes de l'Europe se liguassent ensemble, comme dans les temps de *Godefroi de Bouillon*. Certainement une croisade contre la vérole serait beaucoup plus raisonnable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois si malheureusement contre *Saladin*, *Melecşala* & les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repousser l'ennemi commun du genre-humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaster la terre, & de couvrir les champs de morts pour arracher à

son voisin deux ou trois villes & quelques villages. Je parle contre mes intérêts; car la guerre & la vérole font ma fortune : mais il faut être homme avant d'être chirurgien-major.

C'est ainsi que l'homme aux quarante écus se forma, comme on dit, l'esprit & le cœur. Non-seulement il hérita de ses deux cousines qui moururent en six mois; mais il eut encore la succession d'un parent fort éloigné qui avait été sous-fermier des hôpitaux des armées, & qui s'était fort engraisé en mettant les soldats blessés à la diète. Cet homme n'avait jamais voulu se marier; il avait un assez joli sérail. Il ne reconnut aucun de ses parens, vécut dans la crapule & mourut à Paris d'indigestion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'Etat.

Notre nouveau philosophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de son parent. D'abord les fermiers du domaine le lui disputèrent. Il eut le bonheur de gagner son procès, & la générosité de donner aux pauvres de son canton, qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du richard. Après quoi il se mit à satisfaire sa grande passion d'avoir une bibliothèque.

Il lisait tous les matins, faisait des extraits, & le soir il consultait les savans pour savoir en quelle langue le serpent avait parlé à notre bonne mère; si l'ame est dans le corps calleux ou dans la glande pinéale; si *St Pierre* avait demeuré vingt-cinq ans

à Rome; quelle différence spécifique est entre un trône & une domination; & pourquoi les Nègres ont le nez épaté. D'ailleurs, il se proposa de ne jamais gouverner l'Etat, & de ne faire aucune brochure contre les pièces nouvelles. On l'appelait monsieur *André*, c'était son nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent justice à sa modestie & à ses qualités tant acquises que naturelles. Il a bâti une maison commode dans son ancien domaine de quatre arpens. Son fils fera bientôt en âge d'aller au collège, mais il veut qu'il aille au collège d'Harcourt & non à celui de Mazarin, à cause du professeur *Cogé* qui fait des libelles, & parce qu'il ne faut pas qu'un professeur de collège fasse des libelles.

Madame *André* lui a donné une fille fort jolie, qu'il espère marier à un conseiller de la cour des aides, pourvu que ce magistrat n'ait pas la maladie que le chirurgien-major veut extirper dans l'Europe chrétienne.

Grande querelle.

PENDANT le séjour de M. *André* à Paris il y eut une querelle importante. Il s'agissait de savoir si *Marc-Antonin* était un honnête-homme, & s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il ressuscitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de *Marc-Antonin*. Ils disaient :

Antonin a toujours été juste, sobre, chaste, bienfaisant. Il est vrai qu'il n'a pas en paradis une place aussi belle que *St An.oine*; car il faut des proportions, comme nous l'avons vu : mais certainement l'ame de l'empereur *Antonin* n'est point à la broche dans l'enfer. Si elle est en purgatoire, il faut l'en tirer; il n'y a qu'à dire des messes pour lui. Les jésuites n'ont plus rien à faire, qu'ils disent trois mille messes pour le repos de l'ame de *Marc-Antonin*; ils y gagneront, à quinze sous la pièce, deux mille deux cents cinquante livres. D'ailleurs on doit du respect à une tête couronnée, il ne faut pas la damner légèrement.

Les adverfaires de ces bonnes gens prétendaient au contraire qu'il ne fallait accorder aucune composition à *Marc-Antonin*; qu'il était un hérétique; que les Carpocrates & les Aloges n'étaient pas si méchans que lui; qu'il était mort sans confession; qu'il fallait faire un exemple; qu'il était bon de le damner pour apprendre à vivre aux empereurs de la Chine & du Japon, à ceux de Perse, de Turquie & de Maroc, aux rois d'Angleterre, de Suède, de Danemarck, de Prusse, au stathouder de Hollande & aux avoyers du canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confesse que l'empereur *Marc-Antonin*; & qu'enfin c'est un plaisir indicible de donner des décrets contre des souverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ses oreilles.

La querelle devint aussi sérieuse que le fut autre-

fois celle des urfulines & des annonciades, qui disputèrent à qui porterait plus long-temps des œufs à la coque entre les fesses sans les casser. On craignit un schisme, comme du temps des *cent & un contes de ma mère l'oie*, & de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'est une chose bien épouvantable qu'un schisme; cela signifie *division dans les opinions*, & jusqu'à ce moment fatal tous les hommes avaient pensé de même.

M. André, qui est un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à souper. C'est un des bons convives que nous ayons; son humeur est douce & vive, sa gaieté n'est point bruyante; il est facile & ouvert; il n'a point cette sorte d'esprit qui semble vouloir étouffer celui des autres; l'autorité qu'il se concilie n'est due qu'à ses grâces, à sa modération & à une physionomie ronde qui est tout-à-fait persuasive. Il aurait fait souper gaiement ensemble un corse & un génois, un représentant de Genève & un négatif, le muphti & un archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les disputans se portaient, en détournant la conversation, & en faisant un conte très-agréable qui réjouit également les damnans & les damnés. Enfin quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit signer que l'ame de l'empereur *Marc-Antonin* resterait *in statu quo*, c'est-à-dire je ne fais où, en attendant un jugement définitif.

Les ames des docteurs s'en retournèrent dans leurs limbes paisiblement après le souper : tout fut tran-

quille. Cet accommodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus; & toutes les fois qu'il s'élevait une dispute bien acariâtre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on disait aux deux partis : *Messieurs, allez souper chez M. André.*

Je connais deux factions acharnées qui, faute d'avoir été souper chez *M. André*, se sont attiré de grands malheurs.

Scélérat chassé.

LA réputation qu'avait acquise *M. André* d'apaiser les querelles en donnant de bons soupers, lui attira, la semaine passée, une singulière visite. Un homme noir, assez mal mis, le dos voûté, la tête penchée sur une épaule, l'œil hagard, les mains fort sales, vint le conjurer de lui donner à souper avec ses ennemis.

Quels sont vos ennemis, lui dit *M. André*, & qui êtes-vous ? Hélas ! dit-il, j'avoue, Monsieur, qu'on me prend pour un de ces marouffes qui font des libelles pour gagner du pain, & qui crient DIEU, DIEU, religion, religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accuse d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux, les plus sincères adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes

gens du royaume. Il est vrai, Monsieur, que dans la chaleur de la composition il échappe souvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on prend pour des erreurs grossières, des écarts que l'on qualifie de mensonges impudens. Notre zèle est regardé comme un mélange affreux de friponnerie & de fanatisme. On assure que, tandis que nous surprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous sommes le mépris & l'exécration de tous les honnêtes gens qui savent lire.

Mes ennemis sont les principaux membres des plus illustres académies de l'Europe, des écrivains honorés, des citoyens bienfaisans. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philosophique*. Je n'avais que de bonnes intentions, mais personne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai présenté l'ont jeté dans le feu, en me disant qu'il n'était pas seulement anti-raisonnable, mais anti-chrétien, & très-anti-honnête.

Hé bien, lui dit M. *André*, imitez ceux à qui vous avez présenté votre libelle; jetez-le dans le feu, & qu'il n'en soit plus parlé. Je loue fort votre repentir; mais il n'est pas possible que je vous fasse souper avec des gens d'esprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, Monsieur, dit le cafard, me réconcilier avec les parens de feu M. *de Montesquieu*, dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le révérend père *Rout* qui vint assiéger ses derniers momens, & qui fut chassé de sa chambre?

Morbleu, lui dit *M. André*, il y a long-temps que le révérend père *Rout* est mort ; allez-vous-en souper avec lui.

C'est un rude homme que *M. André* quand il a affaire à cette espèce méchante & fotte. Il sentit que le cafard ne voulait souper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une dispute, pour les aller ensuite calomnier, pour écrire contre eux, pour imprimer de nouveaux mensonges. Il le chassa de sa maison, comme on avait chassé *Rout* de l'appartement du président de *Montesquieu*.

On ne peut guère tromper *M. André*. Plus il était simple & naïf quand il était l'homme aux quarante écus, plus il est devenu avisé quand il a connu les hommes.

Le bon sens de M. André.

COMME le bon sens de *M. André* s'est fortifié depuis qu'il a une bibliothèque ! il vit avec les livres comme avec les hommes ; il choisit, & il n'est jamais la dupe des noms. Quel plaisir de s'instruire & d'agrandir son ame pour un écu, sans fortir de chez soi !

Il se félicite d'être né dans un temps où la raison humaine commence à se perfectionner. Que je serais malheureux, dit-il, si l'âge où je vis était celui du

jésuite *Garaffe*, du jésuite *Guignard*, ou du docteur *Boucher*, du docteur *Aubry*, du docteur *Guincestre*, ou des gens qui condamnaient aux galères ceux qui écrivaient contre les catégories d'*Aristote*!

La misère avait affaibli les ressorts de l'âme de *M. André*, le bien-être leur a rendu leur élasticité. Il y a mille *Andrés* dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un grand mérite.

Il est aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, & surtout des progrès de l'esprit humain.

Il me semble, me disait-il mardi dernier, que la raison voyage à petites journées, du Nord au Midi, avec ses deux intimes amies l'expérience & la tolérance. L'agriculture & le commerce l'accompagnent. Elle s'est présentée en Italie, mais la congrégation de l'Indice l'a repoussée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer secrètement quelques-uns de ses facteurs, qui ne laissent pas de faire du bien. Encore quelques années, & le pays des *Scipions* ne sera plus celui des arlequins enfroqués.

Elle a de temps en temps de cruels ennemis en France; mais elle y a tant d'amis qu'il faudra bien à la fin qu'elle y soit premier ministre.

Quand elle s'est présentée en Bavière & en Autriche, elle a trouvé deux ou trois grosses têtes à perruques qui l'ont regardée avec des yeux stupides & étonnés. Ils lui ont dit : Madame, nous n'avons

jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connaissons pas. Messieurs, leur a-t-elle répondu, avec le temps vous me connaîtrez & vous m'aimerez. Je suis très-bien reçue à Berlin, à Moscou, à Copenhague, à Stockholm. Il y a long-temps que par le crédit de *Locke*, de *Gordon*, de *Trenchard*, de milord *Shaftesbury* & de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je suis la fille du temps, & j'attends tout de mon père.

Quand elle a passé sur les frontières de l'Espagne & du Portugal, elle a béni Dieu de voir que les bûchers de l'inquisition n'étaient plus si souvent allumés ; elle a espéré beaucoup en voyant chasser les jésuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays des renards on ne le laissât exposé aux loups.

Si elle fait encore des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Venise, & qu'elle séjournera dans le royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un secret infailible pour détacher les cordons d'une couronne qui sont embarrassés, je ne fais comment, dans ceux d'une tiare, & pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mulés.

Enfin la conversation de M. *André* me réjouit beaucoup ; & plus je le vois, plus je l'aime.

D'un bon souper chez M. André.

Nous soupâmes hier ensemble avec un docteur de forbonne, *M. Pinto* célèbre juif, le chapelain de la chapelle réformée de l'ambassadeur batave, le secrétaire de *M. le prince Gallitzin* du rit grec, un capitaine suisse calviniste, deux philosophes & trois dames d'esprit.

Le souper fut fort long, & cependant on ne disputa pas plus sur la religion que si aucun des convives n'en avait jamais eu ; tant il faut avouer que nous sommes devenus polis ; tant on craint a souper de contrister ses frères. Il n'en est pas ainsi du régent *Cogé*, & de l'ex-jésuite *Nonotte*, & de l'ex-jésuite *Patouillet*, & de l'ex-jésuite *Rotalier*, & de tous les animaux de cette espèce. Ces croquans-là vous disent plus de sottises dans une brochure de deux pages, que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choses agréables & instructives dans un souper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils n'oseraient dire en face à personne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La conversation roula d'abord sur une plaisanterie des *Lettres persanes*, dans laquelle on répète, d'après plusieurs graves personnages, que le monde

va non-seulement en empirant, mais en se dépeuplant tous les jours; de sorte que si le proverbe *plus on est de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire sera incessamment banni de la terre.

Le docteur de forbonne assura qu'en effet le monde était réduit presque à rien. Il cita le père *Pétau*, qui démontre qu'en moins de trois cents ans un seul des fils de *Noé* (je ne fais si c'est *Sem* ou *Japhet*) avait procréé de son corps une série d'enfans qui se montait à six cents vingt-trois milliers, six cents douze millions, trois cents cinquante-huit mille fidèles, l'an 285, après le déluge universel.

M. André demanda pourquoi du temps de *Philippe le bel*, c'est-à-dire environ trois cents ans après *Hugues Capet*, il n'y avait pas six cents vingt-trois milliers de princes de la maison royale? C'est que la foi est diminuée, dit le docteur de forbonne.

On parla beaucoup de Thèbes aux cent portes, & du million de soldats qui sortait par ces portes avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, serrez, disait *M. André*, je soupçonne, depuis que je me suis mis à lire, que le même génie qui a écrit *Gargantua* écrivait autrefois toutes les histoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thèbes, Memphis, Babylone, Ninive, Troye, Séleucie étaient de grandes villes & n'existent plus. Cela est vrai, répondit le secrétaire de *M. le prince Gallitzin*; mais Moscou, Constantinople, Londres, Paris, Amsterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes

les villes de France, d'Allemagne, d'Espagne & du Nord étaient alors des déserts.

Le capitaine suisse, homme très-instruit, nous avoua que quand ses ancêtres voulurent quitter leurs montagnes & leurs précipices pour aller s'emparer comme de raison d'un pays plus agréable, *César*, qui vit de ses yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il se montait à trois cents soixante & huit mille, en comptant les vieillards, les enfans & les femmes. Aujourd'hui le seul canton de Berne possède autant d'habitans : il n'est pas tout-à-fait la moitié de la Suisse; & je puis vous assurer que les treize cantons ont au-delà de sept cents vingt mille ames, en comptant les natifs qui servent ou qui négocient en pays étranger. Après cela, messieurs les savans, faites des calculs & des systèmes, ils seront aussi faux les uns que les autres.

Ensuite on agita la question si les bourgeois de Rome, du temps des *Césars*, étaient plus riches que les bourgeois de Paris du temps de M. *Silhouette*.

Ah! ceci me regarde, dit M. *André*. J'ai été long-temps l'homme aux quarante écus; je crois bien que les citoyens romains en avaient davantage. Ces illustres voleurs de grand chemin avaient pillé les plus beaux pays de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe. Ils vivaient fort splendidement du fruit de leurs rapines; mais enfin il y avait des gueux à Rome; & je suis persuadé que parmi ces vainqueurs du monde, il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Savez-vous bien, lui dit un favant de l'académie des inscriptions & belles-lettres, que *Lucullus* dépensait, à chaque souper qu'il donnait dans le fallon d'*Apollon*, trente-neuf mille trois cents soixante & douze livres treize sous de notre monnaie courante, mais qu'*Atticus*, le célèbre épicurien *Atticus*, ne dépensait point par mois pour sa table au delà de deux cents trente-cinq livres tournois ?

Si cela est, dis-je, il était digne de présider à la confrérie de la léfine établie depuis peu en Italie. J'ai lu comme vous dans *Florus* cette incroyable anecdote; mais apparemment que *Florus* n'avait jamais soupé chez *Atticus*, ou que son texte a été corrompu, comme tant d'autres, par les copistes. Jamais *Florus* ne me fera croire que l'ami de *César* & de *Pompée*, de *Cicéron* & d'*Antoine* qui mangeaient souvent chez lui, en fût quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Madame *André*, prenant la parole, dit au favant que s'il voulait défrayer sa table pour dix fois autant il lui ferait grand plaisir.

Je suis persuadé que cette soirée de M. *André* valait bien un mois d'*Atticus*. Et des dames doutèrent fort que les soupers de Rome fussent plus agréables que ceux de Paris. La conversation fut très-gaie, quoiqu'un peu savante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'histoire scandaleuse du jour.

La question du luxe fut traitée à fond. On demanda si c'était le luxe qui avait détruit l'empire romain; & il fut prouvé que les deux empires d'Occident & d'Orient n'avaient été détruits que par la controverse & par les moines. En effet, quand *Alaric* prit Rome on n'était occupé que de disputes théologiques; & quand *Mahomet II* prit Constantinople, les moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumière du Thabor, qu'ils voyaient à leur nombre, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos savans fit une réflexion qui me frappa beaucoup. C'est que ces deux grands empires sont anéantis, & que les ouvrages de *Virgile*, d'*Horace* & d'*Ovide* subsistent.

On ne fit qu'un saut du siècle d'*Auguste* au siècle de *Louis XIV*. Une dame demanda pourquoi avec beaucoup d'esprit on ne feroit plus guère aujourd'hui d'ouvrages de génie?

M. *André* répondit que c'est parce qu'on en avait fait le siècle passé. Cette idée était fine & pourtant vraie; elle fut approfondie. Ensuite on tomba rudement sur un écossais qui s'est avisé de donner des règles de goût, & de critiquer les plus admirables endroits de *Racine*, sans savoir le français¹. On

1. Ce M. *Home*, grand juge d'Écosse, enseigne la manière de faire parler les héros d'une tragédie avec esprit; & voici un exemple remarquable qu'il rapporte de la tragédie de *Henri IV* du divin *Shakespeare*. Le divin *Shakespeare* introduit milord *Falstaff* chef de justice, qui vient de

trahit encore plus sévèrement un italien nommé *Dénina*, qui a dénigré l'*Esprit des lois* sans le comprendre, & qui surtout a censuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit souvenir du mépris affecté que *Boileau* étalait pour le *Taffe*. Quelqu'un des convives avança que le *Taffe* avec ses défauts était autant au-dessus d'*Homère* que *Montesquieu*, avec ses défauts encore plus grands, est au-dessus du fatras de *Grotius*. On s'éleva contre ces mauvaises critiques dictées par la haine nationale & le préjugé. Le signor *Dénina* fut traité comme il le méritait, & comme les pédans le font par les gens d'esprit.

On remarqua surtout avec beaucoup de sagacité que la plupart des ouvrages littéraires du siècle pré-

prendre prisonnier le chevalier *Jean Coleville*, & qui le présente au roi.

« Sire, le voilà, je vous le livre; je supplie votre grâce de faire enregistrer ce fait d'armes parmi les autres de cette journée, ou pardieu je le ferai mettre dans une balade avec mon portrait à la tête; on verra *Coleville* me baisant les pieds. Voilà ce que je ferai si vous ne rendez pas ma gloire aussi brillante qu'une pièce de deux sous dorée. Et alors vous verrez, dans le clair ciel de la renommée, ternir votre splendeur comme la pleine lune efface les charbons éteints de l'élément de l'air, qui ne paraissent autour d'elle que comme des têtes d'épingle. »

C'est cet absurde & abominable galimatias, très-fréquent dans le divin *Shakespeare*, que M. *Jean Home* propose pour le modèle du bon goût & de l'esprit dans la tragédie. Mais en récompense M. *Home* trouve l'*Iphigénie* & la *Phèdre* de *Racine* extrêmement ridicules.

sent, ainsi que les conversations, roulent sur l'examen des chefs-d'œuvre du dernier siècle. Notre mérite est de discuter leur mérite. Nous sommes comme des enfans déshérités qui font le compte du bien de leurs pères. On avoua que la philosophie avait fait de très-grands progrès, mais que la langue & le style s'étaient un peu corrompus.

C'est le fort de toutes les conversations de passer d'un sujet à un autre. Tous ces objets de curiosité, de science & de goût disparurent bientôt devant le grand spectacle que l'impératrice de Russie & le roi de Pologne donnaient au monde. Ils venaient de relever l'humanité écrasée, & d'établir la liberté de conscience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaste que ne le fut jamais l'empire romain. Ce service rendu au genre-humain, cet exemple donné à tant de cours qui se croient politiques, fut célébré comme il devait l'être. On but à la santé de l'impératrice, du roi philosophe & du primat philosophe, & on leur souhaita beaucoup d'imitateurs. Le docteur de forbonne même les admira ; car il y a quelques gens de bon sens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'esprit chez les Béotiens.

Le secrétaire russe nous étonna par le récit de tous les grands établissemens qu'on faisait en Russie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'histoire de *Charles XII*, qui a passé sa vie à détruire, que celle de *Pierre le grand* qui a consumé la sienne à créer. Nous conclûmes que la faiblesse & la frivolité sont la cause de cette préférence ; que *Charles XII*

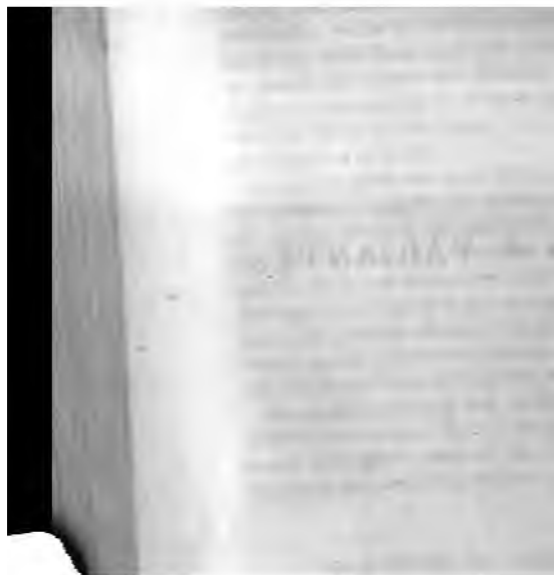
fut le don *Quichotte* du Nord, & que *Pierre* en fut le *Solon*; que les esprits superficiels préférèrent l'héroïsme extravagant aux grandes vues d'un législateur; que les détails de la fondation d'une ville leur plaisent moins que la témérité d'un homme qui brave dix mille Turcs avec ses seuls domestiques; & qu'enfin la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuser que s'instruire. De-là vient que cent femmes lisent les *Mille & une nuits*, contre une qui lit deux chapitres de *Locke*.

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas dont je me souviendrai long-temps! Il fallut bien enfin dire un mot des acteurs & des actrices, sujet éternel des entretiens de table de Versailles & de Paris. On convint qu'un bon déclamateur était aussi rare qu'un bon poëte. Le souper finit par une chanson très-jolie qu'un des convives fit pour les dames. Pour moi, j'avoue que le banquet de *Platon* ne m'aurait pas fait plus de plaisir que celui de M. & de M^{me} *André*.

Nos petits maîtres & nos petites maîtresses s'y seraient ennuyés sans doute; ils prétendent être la bonne compagnie : mais ni M. *André* ni moi ne soupions jamais avec cette bonne compagnie-là.

Fin de l'homme aux quarante écus.

NOTES & VARIANTES





NOTES ET VARIANTES

CANDIDE.

Ce roman parut à Genève au plus tard en 1759. Une lettre de Frédéric à Voltaire, en date du 28 avril, en accuse la réception. Il porte pour sous-titre *l'Optimisme*. Cette doctrine, que l'on trouve à l'état embryonnaire chez les anciens et dans quelques pères de l'Église, fut cultivée dans les temps modernes. Les philosophes anglais l'exaltèrent, Pope la chanta, Malebranche et Leibnitz l'érigèrent en système. A tout bien considérer, elle s'appuie sur la sagesse et la bonté de la Providence, qui n'a certainement pu vouloir que le bien. En la tournant en ridicule dans *Candide*, Voltaire proteste contre l'ordre providentiel dans le monde.

La satire est vive et étincelante. Son rire est strident, son trait acéré et le fouet qu'elle brandit siffle, claqué et déchire les chairs. Sa philosophie jeta le désarroi dans les idées, sa licence scandalisa bien des gens. La France la condamna; la cour apostolique de Rome la mit à l'index. L'auteur avait envoyé le manuscrit à la duchesse de La Vallière, qui le lui renvoya en soutenant qu'il aurait pu se passer d'y mettre tant d'indécences. Elle ne comprenait point qu'un auteur de sa taille eût besoin de recourir à de semblables procédés pour se procurer des lecteurs. Voltaire, selon son habitude, désavoua l'ouvrage, le traita de coïonnerie. Plus tard il alla plus loin et réfuta *Candide* par *l'Histoire de Jenni*.

De tous les romans de Voltaire *Candide* fut le plus imité. Thorel de Champigneulle en fit paraître une seconde partie vers 1761. Linguet, s'inspirant du quatrième chapitre, publia en 1766 la *Cacomonade*, histoire politique et morale, traduite de l'allemand du docteur Pangloss, par le docteur lui-même, depuis son retour de Constantinople. Un arrêt de la Cour royale de Paris, en date du 16 novembre 1822, ordonna la destruction de cet ouvrage. Outre les comédies, vaudevilles, parades faites sur ce sujet, nous signalerons encore *Le Carnaval de Venise*, imitation du chapitre xxvi de *Candide* par Lemontey, publiée en 1815.

Page 4. ...Soixante & onze quartiers. — L'on entend par quartier chaque degré d'ordre et de succession dans une ligne soit paternelle, soit maternelle. Pour monter dans les carrosses du roi et être admis à certains chapitres, il fallait au préalable faire preuve de seize quartiers. Cette dénomination vient de ce qu'autrefois il était d'usage de mettre sur les quatre coins d'un tombeau les écus du père, de la mère et des aïeux du défunt. Certains tombeaux de Flandre ou d'Allemagne portent jusqu'à trente-deux quartiers.

Page 4. ...Pangloss. — De deux mots grecs *Pan*, tout, et *glossa*, langue.

Page 5. ...Aussi avons-nous des lunettes. — Voltaire aimait assez à considérer toute chose par la cause finale, qui est, dit-il, universelle et invariable. Ce n'était pas sans raison qu'Helvétius le nommait le *cause-finalier*. Il était loin cependant de pousser ce principe à l'extrême et de soutenir, par exemple, que l'homme a été créé par Dieu pour être tué à la guerre.

Page 6. ...Elle vit clairement la raison suffisante. — En vertu de ce principe, établi par Leibnitz, l'homme juge qu'aucun fait ne peut avoir lieu sans qu'il y ait un motif, c'est-à-dire une raison suffisante, pour qu'il soit de telle manière plutôt que de telle autre.

Page 7. ...Deux hommes habillés de bleu. — Costume des recruteurs prussiens. Ce sont du reste les Prussiens que Voltaire désigne dans ce roman sous le nom de Bulgares. Cette allusion est mise en évidence par les trente coups de bâton infligés à Candide. Les organisateurs de l'armée prussienne trouvant la prison démoralisante et nuisible à la santé du soldat, l'avaient remplacée par la schlague.

Page 10. ...Le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares. — *Candide* fut écrit pendant la guerre de Sept Ans. (1756-1763.) Il s'agit de Frédéric le Grand et de Louis XV.

Page 12. ...Un homme qui venait de parler. — Ministre protestant.

Page 12. ...Anabaptiste. — Sectaire de Stork, disciple puis adversaire de Luther. Les anabaptistes n'improuvaient le baptême qu'autant qu'il était donné avant l'âge de raison. Ils étaient tolérés en Hollande.

Page 19. ...Qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas. — Lisbonne est sujette aux tremblements de terre. Les plus importants sont ceux de 1531 et 1755. C'est à ce dernier que se trouva Candide. Il eut lieu le 1^{er} novembre à neuf heures trente-cinq minutes du matin. Ses effets furent ressentis jusqu'à Cadix. L'on évalua à plus de quatre-vingt-dix millions de cruzades les dégâts de toute sorte qui en furent la conséquence. La cruzade vaut un peu moins de trois francs.

Page 20. ...J'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon. — Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, raconte que, vers 1637, l'empereur Jemitz, ayant appris que les Portugais conspiraient contre lui, mit tous les étrangers à la porte du Japon. Les Hollandais qui avaient découvert et dénoncé la conspiration eurent seuls le droit de trafiquer avec ce pays. Toutefois l'empereur ne leur permit d'aborder que dans une petite île nommée Désima, près du port de Nangasaki. Ils étaient, de plus, tenus de

renoncer à toutes les marques du christianisme, de jurer qu'ils n'étaient point de la religion des Portugais et de marcher sur la croix.

Page 32. ...Auto-da-fé. — Voltaire, dans son *Précis du siècle de Louis XV*, assigne à cet auto-da-fé la date du 20 juin 1756.

Page 33. ...Moyadors. — Pistoles.

Page 34. ...Maravedis. — Petite monnaie qui a varié entre un demi-centime et un centime et demi.

Page 36. ...Je suis la fille du pape Urbain X. — Beuchot, dans son édition de 1829, rapporte à cet endroit une note posthume de Voltaire qu'il dit tenir de Decroix. La voici : « Voyez l'extrême discrétion de l'auteur ; il n'y eut jusqu'à présent aucun pape nommé Urbain X ; il craint de donner une bâtarde à un pape connu. — Quelle circonspection ; quelle délicatesse de conscience ! » Le dernier pape de ce nom est en effet Urbain VIII, Mathieu Barberini, nommé en 1623, à la mort de Grégoire XV. Ce fut lui qui condamna pour la première fois, par la bulle *In eminenti*, les erreurs de Jansénius. Il mourut en 1644.

Page 37. ...Massa-Carara. — Cette principauté, érigée d'abord en marquisat pour la famille Malespina, puis en duché pour celle de Cibo, fut fondue en 1743 dans les biens de la famille de Modène.

Page 39. ...Muley-Ismaël. — « C'était, dit Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes. » Pendant sa vieillesse il eut à combattre les révoltes de ses fils, et mourut en 1727 âgé de quatre-vingt-un ans. D'aucuns disent : de cent cinq ans.

Page 41. ...Les autres vont gouverner des États. — Allusion à Carlo Broschi, dit Farinelli, né à Naples en 1705. Il se fit une grande fortune comme chanteur et fut appelé à Madrid par Philippe V. Son successeur Ferdinand VI le nomma chancelier de Calatrava. Il eut dès lors une énorme

influence sur les affaires et gouverna pour ainsi dire l'Espagne jusqu'en 1762. Il mourut à Bologne en 1782.

Page 42. ...une puissance chrétienne. — Sans doute Pierre II, roi de Portugal.

Page 43. ...Azoph fut mis à feu & à sang. — Il ne peut être ici question que du siège de 1739 et non de celui de 1696, comme semble l'indiquer la manœuvre des bateaux plats, consignée par Voltaire dans son *Histoire de Russie* à la date de 1696.

Page 45. ...Robek. — Jean Robeck, né en 1672, à Calmar, Suède. Élevé d'abord dans la religion réformée, il se convertit en 1704. Son naturel extrêmement mélancolique le conduisit à la préoccupation du néant des choses de ce monde. Il est l'auteur d'une apologie du suicide : *Exercitatio philosophica de morte voluntaria*. Pour donner plus de vérité à son dire il se jeta dans le Weser à Brême, en 1739.

Page 47. ...Quoique ce menfonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens. — Quand Abraham quitta Sichem pour Memphis, il emmena avec lui sa femme Sarah. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté. Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Le roi devint amoureux de la jeune Sarah et donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs et de servantes. Ce qui prouve, ajoute Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*, qu'en Égypte on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

Page 51. ...Arrivés à la première barrière. — Les jésuites empêchaient formellement les Indiens de communiquer avec les étrangers.

Page 51. ...*Candide* & *Cacambo* furent d'abord désarmés. — Il était défendu de porter des armes dans le gouvernement de los padres. Après chaque exercice ou à la fin

d'une campagne les armes étaient déposées et enfermées dans des magasins.

Page 51. ...Je peux lui parler. — C'était surtout avec les Espagnols, très-puissants dans ces contrées, qu'il était défendu de communiquer.

Page 52. ...à l'ardeur du soleil. — Les jésuites ne donnaient aux Indiens que le strict nécessaire. L'ombre n'était point regardée comme une nécessité.

Page 54. ...Le révérend père *Croust*. — Les premières éditions portent *Didot*. Le père Croust était le confesseur de la seconde dauphine. C'était, dit Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*, le plus brutal de la société.

Page 57. ...Le journal de Trévoux. — Journal des jésuites qui prit le nom de la ville où il s'imprima. Les padres y donnaient des renseignements sur leurs missions du Paraguay.

Page 60. ...mangeons du jésuite. — L'expression est restée. Lors de la publication de l'*Encyclopédie*, les jésuites avaient demandé à faire partie de la rédaction pour ce qui concernait les articles de théologie. Ils essayèrent un refus. Leur colère ne connut plus de bornes. Ils prétendirent que les renvois d'une matière à l'autre étaient mis à dessein de répandre dans les derniers tomes le poison qu'ils ne pouvaient trouver dans les premiers. Enfin de calomnies en dénonciations ils parvinrent à faire suspendre par le parlement la publication de l'*Encyclopédie*. Le cri de Voltaire est la première attaque violente contre eux.

Page 62. ...*Eldorado*. — *Le Doré*. Cette merveilleuse contrée, située, dit-on, près du lac Parime, entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, et découverte par l'Espagnol Martinez, est toujours restée introuvable.

Page 62. ...Caïenne. — Ce pays appartenait définitivement à la France depuis 1677, époque où d'Estrées le reprit sur les Hollandais.

Page 64. ...l'utile était agréable. — Quelques éditions postérieures à celle de Kehl portent : l'utile était joint à l'agréable.

Page 65. ...Tucuman. — Pays situé au N-O, de Buénos-Ayres et faisant actuellement partie de la confédération de Rio de la Plata.

Page 68. ...par les Espagnols. — Orellana et d'autres compagnons de Pizarre avaient accrédité cette fable en Europe.

Page 68. ...le chevalier Raleigh. — Walter Raleigh, né en 1552 dans le Devonshire. Il fonda en 1584 un établissement dans la Virginie, entreprit en 1617 une expédition dans la Guyane pour trouver des mines d'or, et fut condamné à mort en 1618 par Jacques I, sur l'instigation des Espagnols de qui il avait détruit quelques établissements.

Page 71. ...qui les pria poliment à souper. — Cet idéal de roi est loin de celui que Voltaire se propose dans *Zadig*.

Page 82. ...Socinien. — Sectaire de Lelio et Fauste Socin. Les sociniens, dont on retrouve encore quelques membres aux États-Unis, nient la trinité, la divinité de Jésus-Christ, le péché originel et la prédestination de la grâce. Cette doctrine a préparé la voie aux déistes. Elle remonte au milieu du xvi^e siècle.

Page 83. ...Manichéen. — Sectaire de Manès. Le manichéisme date du commencement du iii^e siècle, et est en partie emprunté à la religion de Zoroastre. Il ne reconnaissait que deux principes dans le monde : la lumière et les ténèbres, Dieu et le diable, le bien et le mal. Cette doctrine a cela de bizarre que si les deux principes sont égaux, ils se neutralisent ; s'ils sont inégaux, le monde sera fatalement soumis au plus fort.

Page 86. ...la foire Saint-Germain. — Elle se tenait sur l'emplacement du marché Saint-Germain actuel

Page 86. ...la canaille convulsionnaire. — Les jansénistes.

Page 86. ...qui appartient au capitaine du vaisseau. — Il est question de la Bible.

Page 88. ...& mourir de la clavelée. — Quelques progrès que les sciences aient faits, il est impossible que sur dix mille hommes qui cultivent en Europe, & sur trois cents académies qui y sont établies, il ne se trouve point quelque académie qui propose des prix ridicules, & quelques savans qui fassent d'étranges applications des sciences les plus utiles. Ce ridicule avait frappé M. de *Voltaire* dans son séjour à Berlin. Les savans du Nord conservaient encore à cette époque quelques restes de l'ancienne barbarie scolastique; & la philosophie hardie, mais hypothétique & obscure de *Leibnitz* n'avait pas contribué à les en dépouiller. (*Note des Éditeurs de Kehl.*)

Page 89. ...un billet payable au porteur dans l'autre monde. — Allusion aux billets de confession. En 1750, un ministre des finances voulut imposer les biens du clergé. Celui-ci, pour forcer le gouvernement à respecter le temporel, imagina de le mettre en alarme sur le spirituel. Il fut décidé que l'extrême-onction et le viatique ne seraient donnés qu'aux porteurs de billets de confession signés par des prêtres adhérents à la bulle *Unigenitus*, alors en exécution au peuple.

Page 90. ...vingt brochures contre lui. — *Monsieur, lui dit l'abbé Périgourdin, avez-vous remarqué cette jeune personne qui a un visage si piquant & une taille si fine? Il ne vous en coûtera que dix mille francs par mois, & pour cinquante mille écus de diamans. — Je n'ai qu'un jour ou deux à lui donner, répondit Candide, parce que j'ai un rendez-vous à Venise qui presse.*

Le soir, après souper, l'insinuant Périgourdin redoubla de politesses & d'attentions. — Vous avez donc, monsieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venise?... Tel est le texte de l'édition de 1759. Celui qui a été suivi par les éditeurs de Kehl est de

1761. Il est, comme on le voit, considérablement augmenté.

Page 90. ...d'une actrice qui feisait la reine *Élisabeth*. — Mademoiselle Clairon dans le *Comte d'Essex* de Thomas Corneille.

Page 91. ...*Monime*. — Adrienne Lecouvreur.

Page 91. ...Fréron. — Élie-Catherine Fréron, né à Quimper en 1719, adversaire de la philosophie du XVIII^e siècle. Voltaire l'accable dans sa satire du *Pauvre Diable*, et l'a mis en scène dans l'*Écossaise* sous le nom de Frélon.

Page 93. ...Gauchat. — Il feisait un mauvais ouvrage intitulé *Lettre sur quelques écrits de ce temps*. On lui donna une abbaye, & il fut plus richement récompensé que s'il avait fait l'*Esprit des Lois*, & résolu le problème de la précession des équinoxes. (*Note de l'édit. de Kehl.*)

Page 93. ...Trublet. — Membre de l'Académie française. Il n'écrivait qu'avec l'esprit et le savoir des autres. Voltaire le dépeint ainsi dans la satire du *Pauvre Diable* :

*L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage ;
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait...*

Page 94. ...Qu'on ne pouvait lire. — Allusion aux pièces de Crébillon.

Page 100. ...Atrébatie. — Artois. Damiens était né dans un village près d'Arras.

Page 100. ...que celui de 1610. — Voltaire dans le *Précis du siècle de Louis XV*, explique ainsi ces trois assassinats : « On fait assez que les rois de France Henri III & Henri IV ne périrent que par des mains fanatiques ; mais il y avait cette différence que Henri III & Henri IV furent tués parce qu'ils paraissaient ennemis du pape et que

Louis XV fut assassiné parce qu'il voulait complaire au pape. *

Page 100. ...Barigel. — A Rome, capitaine d'archers chargé de veiller à la tranquillité publique. En mauvaise part, chef de sbires.

Page 101. ...Canada. — La guerre commençait lors de la publication de *Candide*. Ce territoire fut cédé à l'Angleterre en 1763 par le traité de Paris.

Page 102. ...c'est un amiral. — L'amiral *Bing*. M. de *Voltaire* ne le connaissait pas & fit des efforts pour le sauver. Il n'abhorrait pas moins les atrocités politiques que les atrocités théologiques; & il savait que *Bing* était une victime que les ministres anglais sacrifiaient à l'ambition de garder leurs places. (*Note des édit. de Kebl.*)

John Byng avait été battu en 1756, près de Minorque, par l'amiral de la Galissonnière. Un hasard avait procuré à ce dernier l'alphabet des signaux de l'amiral anglais. Byng fut exécuté le 14 mars 1757.

Page 104. ...théatin. — Religieux de l'ordre fondé au xvi^e siècle par Pierre Caraffe, évêque de Théate. Ils portaient la soutane, le manteau noir et les bas blancs. Ils ne pouvaient ni mendier ni demander, et ne possédaient cependant ni terres ni revenus. La Providence devait leur fournir la pâture. Rien de plus naturel dès lors que l'invitation de *Candide* qui joue pour le théatin le rôle de la Providence.

Page 106. ... J'allai exercer la profession à Venise. — Cette ville était la Babylone du xviii^e siècle.

Page 110. ...Ils sont de *Raphaël*. — L'on peut considérer les jugements de Pococuranté comme ceux de *Voltaire* lui-même.

Page 112. ...*Pupilus*. — Il y a erreur : il s'agit de *Rupilius*. Voir *Horace*, liv. I, satire VII, page 51 du tome II de l'édition Alph. Lemerre.

Page 118. ...Achmet III. — *Voltaire* fait ici un an-

chronisme pour les besoins de sa cause. Ce sultan, qui batit Pierre le Grand sur le Pruth et donna asile à Charles XII après Pultawa, était mort dès 1736, âgé de soixante-quatorze ans.

Page 119. ...*Ivan*. — Ce prince, sixième du nom, monta sur le trône en 1740, âgé de trois mois. Détrôné en 1741, il fut massacré par ordre de Catherine II en 1762.

Page 119. ...*Charles-Édouard*. — C'est lui que l'on surnomma le *Prétendant*. Après avoir été définitivement défait à Culloden, il vint vivre en Italie et mourut à Florence en 1788.

Page 119. ...Je suis roi des Polaqnes. — Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, dépouillé de la Saxe, pendant la guerre de Sept ans, par Frédéric.

Page 119. ...Je suis aussi roi des Polaqnes. — Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV. Le duché de Vienne lui accorda la souveraineté de la Lorraine et du duché de Bar. Il régna vingt-huit ans.

Page 120. ...*Théodore*. — Baron de Neuhof, aventurier. Voltaire, dans son *Précis du siècle de Louis XV*, fixe la date de sa mort au 2 décembre 1756. Ce prétendu monarque ne pouvait donc pas se trouver à Venise en même temps que *Candide*.

Page 122. ...*Ragotski*. — Voltaire fait encore ici un anachronisme. Léopold Ragotski, le dernier du nom, tint pendant dix ans la Hongrie séparée de l'Autriche. Vaincu et déposé en 1711, il mourut en 1735.

Page 129. ...la matière subtile. — Opinions cartésiennes.

LE BLANC ET LE NOIR.

Ce conte fut publié en 1764. La note finale existait à cette époque. *Le Blanc & le Noir* est une légère critique de la doctrine manichéenne.

Page 146. ...parafange. — Mesure des anciens Perses. Xénophon & Hérodote l'évaluent à trente stades, soit cinq mille deux cent cinquante mètres.

JEANNOT ET COLIN.

Ce conte fut aussi publié en 1764.

Page 167. ...& celui de toutes les princesses de l'Europe. — Almanach royal.

Page 167. ...un de nos beaux-esprits. — Fontenelle.

Page 167. ...& que son successeur ait été bègue. — Louis le Bègue n'est que le cinquième successeur de Charlemagne.

Page 170. ...apprendrait à danser. — Toute cette scène rappelle le premier acte du *Bourgeois gentilhomme*.

Page 170. ..*l'Année littéraire*. — Titre du journal de Fréron.

Page 172. ...ce que c'est que ça. — Expression familière aux petits-maîtres de l'époque.

L'INGÉNU OU LE HURON.

Ce roman parut en 1767 et se vendit publiquement en France au mois de septembre, mais au bout d'une dizaine de jours il fut saisi. Cette mesure fit monter immédiatement l'ouvrage à vingt-quatre livres : il n'en coûtait primitivement que trois.

Page 179. ...*Saint Dunstan*. — Né en 924, mort en 988.

Page 180. ...En l'année 1689. — Cette année-là Guillaume III fut proclamé roi d'Angleterre et les hostilités commencèrent entre la France et ce pays.

Page 181. ...eau des Barbades. — Rhum.

Page 182. ...Je suis huron. — Naturel du Canada.

Page 184. ...que vous appelez *huguenots*. — Cette dénomination a en effet trop d'étymologies pour qu'il soit facile d'en préciser une. L'émigration des huguenots avait commencé en 1681.

Page 187. ...ne les ont pas tous convertis. — Les jésuites avaient servi d'auxiliaires dans la conquête du Canada.

Page 198. ...qu'il n'en avait jamais fait à personne. — Plusieurs éditions de 1767 portent : jamais faites.

Page 197. ...*Recollet*. — Religieux franciscain.

Page 193. ...la reine *Candace*. — La première édition portait la reine de Candace. Voltaire mit dans l'errata : « Comment le P. Quefnel aurait-il ignoré que *Candace* était le nom des belles reines d'Éthiopie, comme *Pharaon* ou *Pharon* était le titre des rois d'Égypte ? »

Page 200. ...baptême de feu. — Les théologiens reconnaissent encore le baptême de désir.

Page 204. ...les lois divines & humaines s'y opposent. — Les parrains et marraines, dont l'origine remonte vers l'an 140, sous le pape Hygin, n'étaient d'abord que de simples témoins. Plus tard leur rôle devint plus important. La marraine contractant envers son filleul une maternité spirituelle, ne peut, aux yeux de l'Église, se marier soit avec l'enfant, soit même avec son père. Le mariage civil n'existant pas encore sous Louis XIV, cette loi de l'Église était en même temps une loi de l'État.

Page 212. ...Vive *l'Ingénu*. — En 1689, les Anglais furent ainsi et souvent repoussés de nos côtes.

Page 214. ...*Nos dulcia*. — Virgile, églog. I.

Page 214. ...notre patrie. — L'édit de Nantes, publié en 1598 par Henri IV, accordait aux calvinistes la liberté de conscience, l'exercice de leur culte, l'admission aux charges et aux fonctions publiques. Louis XIV le révoqua en 1685.

Page 215. ...de quoi vous mêlez-vous? — C'est la réponse de Fontenelle à un marchand de Rouen, janséniste. (*Note de l'édit. de Kehl.*)

Page 215. ...l'homme noir. — Ministre protestant.

Page 216. ...Le pape régnant. — Innocent XI. Sa querelle violente avec Louis XIV eut lieu au sujet de la *régale*; du reste tous les papes contestaient ce droit par lequel les rois de France percevaient les fruits des évêchés et monastères vacants, et pourvoyaient pendant ce temps aux bénéfices qui étaient à la collation de l'évêque.

Page 216. ...comme ils nous chassent. — Ce souhait fut réalisé en 1764.

Page 220. ...à la porte de Tournelles. — La Bastille, détruite le 14 juillet 1789.

Page 222. ...l'effet des gouttes d'Angleterre. — Médicament anti-névralgique fort en vogue à la fin du XVII^e siècle. Il se composait d'écorces de sassafras, de sous-carbonate d'ammoniaque, de bois d'aloès et d'opium digérés dans l'alcool.

Page 226. ...la prémotion physique. — Système érigé et soutenu par saint Thomas d'Aquin. C'est le concours immédiat de Dieu avec la créature, et qui la détermine à agir sans pression sur sa volonté. Les thomistes concilient ainsi la grâce et la liberté.

Page 227. ...de Fezensac, de Fefansaguet & d'Astarac. — Le comté de Fezensac avait cinq lieues de long sur sept de large; il fut réuni à l'Armagnac en 1148. — Le vicomté de Fefansaguet était un apanage fondé en 1263 par le comte

d'Armagnac pour son quatrième fils. — Le comté d'Astarac comprenait Mirande, Simone, Roquelaure et Pavie dans l'ancien Armagnac.

Page 229. ...Dieu a refusé la barbe aux Américains. — Il existe des tribus américaines qui ont de la barbe.

Page 230. ...apédeutes. — Gens sans instruction.

Page 230. ...le plus grand capitaine du siècle. — Allusion à la faculté de théologie de Paris qui venait de condamner le *Bélifaire*, de Marmontel.

Page 230. ...les flammes des bûchers. — Phrase textuelle du *Bélifaire*.

Page 230. ...Sinoftoles. — Vêtus de lin.

Page 230. ...Contr'édits. — Les éditions antérieures à celles de 1775 portent *contrédits*.

Page 231. ...pastophores. — Porteurs de longs manteaux. Ce sont les membres du Parlement.

Page 231. ...*Visé*. — Né en 1640, mort en 1710. Fondateur du *Mercur galant*. C'était un ennemi de Molière.

Page 231. ...*Faidit*. — Né en 1640, mort en 1709, auteur de la *Télémachomanie*.

Page 236. ...l'archevêque. — Harlai de Chauvalon, fameux par ses galanteries.

Page 237. ...de Mauldon. — Primitivement mademoiselle Desvieux. D'aucuns ont prétendu qu'elle était secrètement et par contrat la femme de Bossuet. Ce qui explique le mot du père La Chaise répondant à l'affirmation que lui faisait l'évêque de Meaux de ne pas être janséniste : « Oh ! vous ! on sait que vous n'êtes que mauléoniste. »

Page 237. ...madame Guyon. — Elle avait composé une doctrine qui réduisait toutes les religions à l'amour pur de Dieu. C'est cette doctrine qui engendra entre Bossuet et Fénelon la grande querelle du quietisme.

Page 241. ...madame du *Fresnoi*. — Les éditions antérieures à celle de Kehl portent : madame *Du Belloy*.

Page 244. ...*Saint-Pouange*. — Il faut voir sous les traits de Saint-Pouange, qui ne manquent pourtant pas d'une certaine vérité historique, le ministre de la police sous Louis XV, Saint-Florentin. Au moment de l'apparition de *l'Ingénu*, il circulait dans le public une satire contre lui : *Les Sabbatines et les Florentines*. C'était une allusion à sa maîtresse la comtesse de Langeai, primitivement madame Sabbatin.

Page 245. ...*Pedagogue chrétien*. — Il avait pour auteur le père Outreman : « Excellent livre pour les fots ! » dit Voltaire à l'article ENFER de son *Dictionnaire philosophique*.

Page 249. ...l'intention est pure. — Ces distinctions des casuistes sont traitées par Pascal dans ses *Lettres provinciales*.

Page 249. ...*Septimus Acyndinus*. — Voir dans le premier volume le roman portant pour titre *Cofi-Sanda*.

Page 250. ...saint Augustin. — Ce trait provient de ce que ce saint était tenu en grande vénération par le camp des jansénistes.

Page 251. ...au mari de la plus belle. — Satire violente des abus qui se produisaient sous le règne de Louis XV.

Page 255. ...le crime & l'innocence. — *Henriade*, chant IV.

Page 260. ...les mêmes fers que mademoiselle de *Saint-Yves* a brisés. — Les lettres de cachet étaient fort prodiguées par Saint-Florentin.

Page 262. ...& du molinisme. — Quelques auteurs ayant reproché à Molina d'avoir professé une doctrine relâchée, les jansénistes, pour donner le change, appelèrent molinistes leurs ennemis.

Page 266. ...incompatible avec la cruauté. — C'est le

portrait du comte de Stainville, puis duc de Choiseul, ministre de la guerre de 1761 à 1770. C'était un grand ami de Voltaire. Il provoqua l'expulsion des jésuites.

Page 270...le frère *Vaddled*. — Ce personnage est historique.

Page 274. ...pâlit & pouffa un cri. — Toutes les éditions de 1767 jusque et y compris celle de Kehl donnent *pouffa* un erratum de Decroix propose de mettre *pouffe*.

Page 276. ...*Fleurs des saints*. — L'auteur est Ribadiera.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Après la paix de 1748, les esprits parurent se porter, en France, vers l'agriculture & l'économie politique, & on publia beaucoup d'ouvrages sur ces deux objets. M. de Voltaire vit avec peine que sur des matières qui touchaient de si près au bonheur des hommes, l'esprit de système vint se mêler aux observations & aux discussions utiles. C'est dans un moment d'humeur contre ces systèmes qu'il s'amusa à faire ce roman. On venait de proposer des moyens de s'enrichir par l'agriculture, dont les uns demandaient des avances supérieures aux moyens des cultivateurs les plus riches, tandis que les autres offraient des profits chimériques. On avait employé dans un grand nombre d'ouvrages des expressions bizarres, comme celle de *despotisme légal*, pour exprimer le gouvernement d'un souverain absolu qui conformerait toutes ses volontés aux principes démontrés de l'économie politique; comme celle qui faisait la puissance législative *copropriétaire de toutes les possessions*, pour dire que chaque homme, étant intéressé aux lois qui lui assurent la libre jouissance de sa propriété, devait payer proportionnellement sur son revenu, pour les dépenses que nécessite le maintien de ces lois & de la sûreté publique.

Ces expressions nuisent à des vérités d'ailleurs utiles. Ceux qui ont dit les premiers que les principes de l'administration des États étaient dictés par la raison & par la nature; qu'ils devaient être les mêmes dans les monarchies & dans les républiques; que c'était du rétablissement de ces principes que dépendaient la vraie richesse, la force, le bonheur des nations, & même la jouissance des droits des hommes les plus importants; que le droit de propriété pris dans toute son étendue, celui de faire de son industrie, de ses denrées, un usage absolument libre, étaient des droits aussi naturels, & surtout bien plus importants pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes, que celui de faire partie pour un dix-millionième de la puissance législative: ceux qui ont ajouté que la conservation de la sûreté, de la liberté personnelle, est moins liée qu'on ne croit avec la liberté de la constitution; que, sur tous ces points, les lois qui sont conformes à la justice & à la raison sont les meilleures en politique, & même les seules bonnes dans toutes les formes de gouvernement; qu'enfin, tant que les lois ou l'administration sont mauvaises, le gouvernement le plus à désirer est celui où l'on peut espérer la réforme de ces lois la plus prompte & la plus entière: tous ceux qui ont dit ces vérités ont été utiles aux hommes, en leur apprenant que le bonheur était plus près d'eux qu'ils ne pensaient; & que ce n'est point en bouleversant le monde, mais en l'éclairant, qu'ils peuvent espérer de trouver le bien-être & la liberté.

L'idée que la félicité humaine dépend d'une connaissance plus entière, plus parfaite de la vérité, & par conséquent des progrès de la raison, est la plus consolante qu'on puisse nous offrir, car les progrès de la raison sont dans l'homme la seule chose qui n'ait point de bornes, & la connaissance de la vérité la seule qui puisse être éternelle.

L'impôt sur le produit des terres est le plus utile à celui qui lève l'impôt, le moins onéreux à celui qui le paye, le seul juste, parce qu'il est le seul où chacun paye à mesure de ce qu'il possède, de l'intérêt qu'il a au maintien de la société.

Cette vérité a été encore établie par les mêmes écri-

vains, & c'est une de celles qui ont sur le bonheur des hommes une influence plus puissante & plus directe. Mais si ces hommes, d'ailleurs éclairés & de bonne foi, ont nié cette vérité, c'est en grande partie la faute de ceux qui ont cherché à le prouver.

Nous disons en partie, parce que nous connaissons peu de circonstances où la faute soit tout entière d'un seul côté. Si les partisans de cette opinion l'avaient développée d'une manière plus analytique & avec plus de clarté; si ceux qui l'ont rejetée avaient voulu l'examiner avec plus de soin, les opinions auraient été bien moins partagées; du moins les objections que les derniers ont faites semblent le prouver. Ils auraient senti que les impôts annuels, de quelque manière qu'ils soient imposés, sont levés sur le produit de la terre; qu'un impôt territorial ne diffère d'un autre que parce qu'il est levé avec moins de frais, ne met aucune entrave dans le commerce, ne porte la mort dans aucune branche d'industrie, n'occasionne aucune vexation, parce qu'il peut être distribué avec égalité sur les différentes productions, proportionnellement au produit net que chaque terre rapporte à son propriétaire. (*Avertissement de l'édition de Kebl.*)

L'Homme aux quarante écus parut en février 1768, in-8, à Amsterdam. L'économie était devenue une manie. Voltaire voulut, lui aussi, traiter ce sujet. Il prit surtout pour objectif un projet de Roussel de La Tour, intitulé : *la Richesse de l'État* (1763), ainsi que *l'Ordre naturel & essentiel des sociétés politiques* par Le Mercier de La Rivière (1767). De nombreuses éditions se succédèrent. L'une porte cette mention étrange : *Rome, avec la permission de la docte chambre syndicale & de messeigneurs les gras fermiers-généraux.*

Jean-Baptiste Jossierand, garçon épicier; Jean Lécuyer, brocanteur, & Marie Suisse, sa femme, furent condamnés le 24 septembre, les deux premiers à la marque & aux galères, la dernière à cinq ans de détention à la Salpêtrière, pour avoir vendu *le Christianisme dévoilé, Érycèle ou*

la *Festale* & *l'Homme aux quarante écus*; ces trois ouvrages furent condamnés au feu. L'on pourrait ajouter & surtout pour avoir vendu *les Sabbatines* & *les Florentines*, satire contre Saint-Florentin, ministre de la police.

Le 29 décembre 1771, un décret de la cour de Rome condamna *l'Homme aux quarante écus*, déjà proscrit & brûlé à Paris en 1768, ce qui n'empêchait pas *le Mercure* de juillet & août d'en publier à cette même date des fragments avec approbation & privilège.

Page 281. ... *et discreto*. — Philippe II.

Page 281. ... à l'univers. — En 1760, Le Franc de Pomignan présenta au roi un mémoire commençant par des mots : « Il faut que tout l'univers sache... » Voltaire s'est souvent moqué de cette formule.

Page 283. ... qui doivent l'impôt. — Système des physiocrates.

Page 285. ... avec ma livrée. — Ce chapitre renferme deux objections contre l'établissement d'un impôt unique, l'une que si l'impôt était établi sur les terres seules, le citoyen dont le revenu est en contrats en serait exempt; la seconde, que celui qui s'enrichit par le commerce étranger en serait également exempt. Mais 1^o supposons que le propriétaire d'un capital en argent en retire un intérêt de 5 pour 100, & qu'il soit assujéti à un impôt d'un cinquième, il est clair que c'est seulement 4 pour 100 qu'il retire; si l'impôt est ôté pour être levé d'une autre manière, il aura 5 pour 100. Mais la concurrence entre les prêteurs faisait trouver de l'argent réellement à 4 pour 100, quoiqu'on l'appelât à 5 pour 100; la même concurrence fera donc baisser le taux nominal de l'intérêt à 4 pour 100. Supposons encore que l'on ajoute un nouvel impôt sur les terres, tout restant d'ailleurs le même, l'intérêt de l'argent ne changera point; mais si vous mettez une partie de l'impôt sur les capitalistes, il augmentera." Les capitalistes

payeront donc l'impôt de même, soit qu'il tombe en partie immédiatement sur eux, soit qu'on les en exempte. A la vérité, dans le cas où l'on changerait en impôt territorial un impôt sur les capitalistes, ceux à qui l'on n'offrirait que le remboursement de leur capital aliéné à perpétuité, ceux dont le capital n'est aliéné que pour un temps, y gagneraient pendant quelques années, mais les propriétaires y gagneraient encore plus par la destruction des abus qu'entraîne toute autre méthode d'imposition.

2^o Supposons qu'un négociant paye un droit de sortie pour une marchandise exportée & que ce droit soit changé en impôt territorial, alors son profit paraîtra augmenter; mais comme il se contentait d'un moindre profit, la concurrence entre les négocians le fera tomber au même taux en augmentant à proportion le prix d'achat des denrées exportées. Si au contraire, payant un droit pour les marchandises importées, ce droit est supprimé, la concurrence fera tomber ces marchandises à proportion; ainsi dans tous les cas le profit de ce marchand sera le même, & dans aucun il ne payera réellement l'impôt. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 286. ... qu'on appelle *la haute science*. — Il y a ici une équivoque; quand on dit qu'une ligne courbe passe entre le cercle & sa tangente, on entend que cette ligne courbe se trouve entre le cercle & sa tangente au delà du point de contact, & en deçà; car à ce point elle se confond avec ces deux lignes. Les lignes sont la limite des surfaces, comme les surfaces sont la limite des corps, & ces limites doivent être supposées sans largeur: il n'y a point de charlatanerie là-dedans. La mesure de l'étendue abstraite est l'objet de la géométrie; celle des choses existantes en est l'application. (*Ibid.*)

Page 286. ... auprès d'un privé. — Ce géomètre est feu M. de *Parcieux*, de l'Académie des sciences. Il a donné *l'Essai sur la probabilité de la vie humaine* un projet pour amener à Paris l'eau de la rivière d'Yvette. C'était un

meilleur homme qui avait du talent pour la mécanique pratique, mais il n'était pas géométrien. Le célèbre Haldé s'était occupé avec lui des probabilités de la vie humaine. (*Ibid.*)

Page 291. — Quelques gloires & l'ignorance. — Si l'on questionne de la vie physique & individuelle de l'homme considéré comme un être doué de raison, ayant des idées, de la sensibilité, des affections morales, elle doit commencer avant dix ans. Si l'on questionne de la vie considérée par rapport à la société, on doit la commencer plus tard. D'ailleurs, pour évaluer la durée de la vie prise dans un de ces deux sens, il faudrait prendre une autre méthode ; évaluer la durée de la vie réelle par toutes les durées de la vie physique & en former ensuite une vie moyenne ; on aurait un résultat différent, mais qui conduirait aux mêmes réflexions. Le temps où la jouissance entière de nos facultés nous permet de prétendre au bonheur se réduirait toujours à un bien petit nombre d'années. (*Ibid.*)

Page 291. — pour craindre l'inoculation. — Voltaire est peut-être ainsi le premier qui ait parlé en France de ce remède en cherchant à le propager.

Page 292. — à chacun vingt écus par an. — C'est une plaisanterie. Ceux qui ont dit que la puissance législative & exécutive était copropriétaire de tous les biens n'ont pas prétendu qu'elle eût le droit d'en prendre la moitié, mais seulement la portion nécessaire pour défendre l'État & le bien gouverner. Il n'y a que l'expression qui soit ridicule. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 293. — la paye d'un soldat. — Les ex-jésuites avaient une pension de 400 francs.

Page 293. — La Valette. — Il eut un procès pour banqueroute frauduleuse dans lequel prit germe l'édit d'expulsion des jésuites.

Page 299. ... tout serait perverti & bouleversé. — Voici deux nouvelles objections contre l'idée de réduire tous les impôts en un seul. Celle des financiers n'est qu'une plaifanterie, puisqu'il n'y aurait plus alors de financiers, mais des hommes chargés, moyennant des appointemens modiques, de recevoir les deniers publics. Restent les commerçans, les manufacturiers; mais il est clair que si les objets de leur commerce ou de leur industrie n'étaient plus assujettis à aucun droit, leur profit resterait le même, parce qu'ils vendraient meilleur marché ou achèteraient plus cher les matières premières. Ce ne sont point eux qui payent ces impôts, ce sont ceux qui achètent d'eux ou qui leur vendent, & ils continueraient de les payer sous une autre forme. Si c'est, au contraire, un impôt personnel, une capitation dont on les délivre, il fallait déduire cet impôt, cette capitation de l'intérêt qu'ils tiraient de leur fonds : ainsi supposons cet intérêt de 10 pour 100 & cet impôt d'un dixième, ils ne retireraient donc réellement que 9 pour 100, & cet impôt supprimé, la concurrence les obligerait bientôt à borner le même intérêt à ces 9 pour 100 auxquels elle les avait déjà bornés. Il en est de même de ceux qui vivent de leurs salaires; si vous leur ôtez les impôts personnels, si vous ôtez des droits qui augmentaient, pour eux, le prix de certaines denrées, leurs salaires baisseront à proportion. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 301. ... en sa faveur. — La question se réduit à savoir s'il vaut mieux thésauriser pendant la paix que d'emprunter pendant la guerre. Le premier parti serait beaucoup plus avantageux dans un pays où la constitution & l'état des lumières permettraient de compter sur un système d'administration de finances indépendant des révolutions du ministère. (*Ibid.*)

Dans toutes les éditions de 1768, jusqu'à et y compris celle de 1775, on lit à la suite des mots qui précèdent la note ci-dessus : *Ces vingt-deux millions encaissés prouvaient qu'il y avait alors dans le royaume la valeur de vingt-deux millions d'exédant dans les biens de la terre : ainsi personne ne souffrait.*

Page 301. ... avaient proposé parmi nous cette administration. — Cela est vrai, mais l'Angleterre est un des pays de l'Europe où l'on trouve le plus de préjugés sur tous les objets de l'administration & du gouvernement. Tout écrivain politique en Angleterre peut prétendre aux places, & rien ne nuit plus dans la recherche de la vérité que d'avoir un intérêt bien ou mal entendu, de la trouver conforme à une opinion plutôt qu'à une autre. Il est très-possible par cette raison que les lumières aient moins de peine à se répandre dans une monarchie que dans une république, & s'il existe dans les républiques plus d'enthousiasme patriotique, on trouve dans quelques monarchies un patriotisme plus éclairé.

D'ailleurs, l'établissement d'un impôt unique est une opération qui doit se faire avec lenteur & qui exige, pour ne causer aucun désordre passager, beaucoup de sagesse dans les mesures. Il faut, en effet, s'assurer d'abord par quelles espèces de propriété, par quels cantons chaque espèce d'impôts est réellement payée & dans quelle proportion chaque espèce de propriétés, chaque canton ou la totalité de l'État y contribue ; il faut répartir ensuite dans la même proportion l'impôt qui doit le remplacer.

Il faut, par conséquent, avoir un cadastre général de toutes les terres ; mais quelque exactitude qu'on suppose dans ce cadastre, quelque sagacité que l'on ait mise dans la distribution de la taxe qui remplace les impôts indirects, il est impossible de ne pas commettre des erreurs très-sensibles ; il est donc nécessaire de ne faire cette opération que successivement, & il faut, de plus, être en état de faire un sacrifice momentané d'une partie du revenu public, quoique le résultat de changement de forme des impôts puisse être à la fois d'en diminuer le fardeau pour le peuple, & d'augmenter leur produit pour le souverain. Enfin, comme la plupart des terres sont affermées, comme, lorsqu'on en soumet le produit à un nouvel impôt destiné à remplacer un impôt d'un autre genre, une partie seulement de la compensation qui se fait alors serait au profit du propriétaire & le reste au profit du fermier ; c'est une

nouvelle raison de mettre dans cette opération beaucoup de ménagement, quand même on ferait parvenu à connaître à peu près dans chaque genre de culture la partie de l'impôt que l'on doit faire porter au propriétaire, & celle dont jusqu'à l'expiration du bail le fermier doit être chargé; mais si cet ouvrage est difficile, il ne l'est pas moins d'assigner à quel point la nation qui l'exécuterait verrait augmenter en peu d'années son bien-être, ses richesses & sa puissance. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 302. ... Zeringen. — Ces ducs étaient fort puissants au moyen âge. Le dernier de leur race, Barthold V, mourut en 1218.

Page 304. ... *Illiacos intra* : Horace, livre I, épître II, vers 16. — *Eß modus* : Horace, livre I, satire 1, vers 106. — *Cavalas né* : Phèdre, livre II, fable v.

Page 306. ... une obole. — Le clergé refusait de payer à l'État toute espèce de redevance, ne reconnaissant que les dons volontaires.

Page 306. ... me ferma la porte au nez. — L'ouvrage que M. de Voltaire avait le plus en vue est intitulé : *Confidérations sur l'ordre essentiel & naturel des sociétés politiques*. On y trouve plusieurs questions importantes analysées avec beaucoup de sagacité & de profondeur. L'auteur y prouve que les maisons ne rapportant aucun produit réel, ne doivent point payer d'impôt; que l'on doit regarder le loyer qu'elles rapportent comme l'intérêt du capital qu'elles représentent; & que si on les exemptait des impôts auxquels elles sont assujetties, les loyers diminueraient à proportion. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 307. ... de droit divin. — Voltaire a souvent, et surtout dans ses ouvrages de politique, parlé sur la servitude de la glèbe.

Page 309. ... Euge. — « *Courage, contrôleur bon & fidèle*

parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous en-
fermerai fincier général. » Paraphrase de l'Évangile selon
saint Matthieu, ch. xxv, versets 21 et 23. — Il y a dans le
texte de saint Matthieu : *Saper multa te constituam* : je t'en
donnerai beaucoup plus à gouverner.

Page 310. ... de l'auteur nouveau. — Le Mercier de La
Rivière.

Page 311. ... *Le Financier citoyen*. — Il est de Navan,
2 vol. in-12, 1757.

Page 311. ... dans nos guerres dernières. — Il s'en faut
beaucoup que ces évaluations puissent être précises, & ceux
qui les ont faites se sont bien gardés de prendre toute
la peine nécessaire pour parvenir au degré de précision
qu'on pourrait atteindre. Ce qu'il est important de savoir,
c'est qu'un État qui a deux millions d'habitans & celui qui
en a vingt, le pays dont le territoire est fertile & celui où
le sol est ingrat, celui qui a un excédent de subsistance
& celui qui est obligé d'en réparer le défaut par le com-
merce, &c., doivent avoir les mêmes lois d'administration.
C'est une des plus grandes vérités que les économistes
français aient annoncées & une de celles qu'ils ont le
mieux établies. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 312. ... d'un Boisgoulbert. — Voltaire fait erreur.
Le Projet de Déme royale, Paris, 1707, in-4 et in-12, est
bien de Vauban.

Page 312. ... de Bourneil. — C'est encore une erreur.

Page 312. ... du maréchal de Belle-Isle. — Le testament
est de Chevrier.

Page 312. ... un célèbre agriculteur. — Probablement
Thomé, de Lyon, mort en 1780, auteur des *Mémoires sur
la pratique de jénais*.

Page 313. ... ne sème plus par planches. — Dehand
de Monceau.

Page 313. ... Paris, chez *Boudet*. — Dans les premières éditions, on lit *Boudot*; est-ce erreur ou sentiment de convenance? Antoine Boudet, imprimeur-libraire à Paris, mort en 1789, éditait à cette époque le *Journal économique*.

Page 314. ... Papefiguieres. — Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, ch. XLVI, t. II, p. 429 de l'édition Alph. Lemerre.

Page 315. ... à la place des rois. — Les économistes.

Page 315. ... *Tellamed*. — Sous cet anagramme, de Maillet avait publié un ouvrage d'après ses idées.

Page 317. ... le Caucafe. — Système de Buffon.

Page 318. ... c'est bien assez. — Voltaire, dans son volume de *Physique*, a traité des coquilles et de la formation des montagnes à l'article *Dissertations sur les changements arrivés à notre globe*. Quant à l'opinion que la terre est de verre, ajoutent les éditeurs de Kehl, et qu'une comète l'a détachée du soleil, c'est une plaisanterie de Buffon, qui a voulu faire une expérience morale sur la crédulité des Parisiens.

Page 319. ... Lapon. — Maupertuis, qui avait fait un voyage au pôle. Voir dans le tome I le roman intitulé *Micromégas*.

Page 320. ... dans une de mes diatribes. — Le *Docteur Akakia*.

Page 320. ... demanda en quel endroit était son enfant. — Voltaire, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, donne une variante à ce passage :

LE JEUNE MARIÉ. *Monseigneur, dites-moi, je vous prie, si ma femme me donnera un garçon ou une fille.*

LE PHILOSOPHE. *Monseigneur, les sages-femmes & les femmes de chambre disent quelquefois qu'elles le savent; mais les philosophes avouent qu'ils n'en savent rien.*

LE JEUNE MARIÉ. *Je crois que ma femme n'est grosse que depuis huit jours : dites-moi si mon enfant a déjà une ame ?*

LE PHILOSOPHE. *Ce n'est pas là l'affaire des géomètres ; adressez-vous au théologien du coin.*

LE JEUNE MARIÉ. *Refuserez-vous de me dire en quel endroit il est placé.*

LE PHILOSOPHE. *Dans une petite poche qui s'élargit tous les jours & qui est juste entre l'intestin rectum & la vessie.*

LE JEUNE MARIÉ. *O Dieu paternel ! l'âme de mon fils entre l'urine & quelque chose de pis ! quelle auberge pour l'être pensant & cela pendant neuf mois !*

LE PHILOSOPHE. *Oui, mon cher voisin, l'âme d'un pape n'a point eu d'autre berceau, & cependant on se donne des airs, on fait le fier.*

LE JEUNE MARIÉ. *Je sais bien qu'il n'y point d'animal qui doive être moins fier que l'homme. Mais comme je vous ai déjà dit que j'étais très-curieux, je voudrais savoir comment, dans cette poche, un peu de liqueur devient une grosse masse de liqueur si bien organisée. En un mot, vous qui êtes si savant, ne pourriez-vous pas me dire comment les enfans se font ?*

LE PHILOSOPHE. *Non, mon ami ; mais si vous voulez je vous dirai ce que les médecins ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfans ne se font point.*

Premièrement, Hippocrate écrit que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'unissent ensemble & que dans le moment l'enfant est conçu par cette union.

Le révérend père Sanchez, le docteur de l'Espagne, est entièrement de l'avis d'Hippocrate ; & il a même fait un fort laisnant article de théologie, que tous les Espagnols ont cru fermement jusqu'à ce que tous les jésuites aient été renvoyés du pays.

LE JEUNE MARIÉ. *Je suis assez content d'Hippocrate & de Sanchez. Ma femme a rempli, ou je suis bien trompé, toutes les conditions imposées par ces grands hommes pour former un enfant & pour lui donner une ame.*

LE PHILOSOPHE. *Malheureusement il y a beaucoup de femmes qui..., etc.* »

Voltaire est souvent revenu sur cette question du fœtus. Le paragraphe 11 de l'opuscule : *Il faut prendre un parti*, roule sur ce sujet.

Page 324. ... deux Hollandais. — Leuwenhoeck et Hartsoeker.

Page 324. ... *Vénus physique*. — Titre d'un ouvrage de Maupertuis.

Page 327. ... comment le blé germe en terre. — Les observations de *Hallei & Spalanzani* semblent avoir prouvé que l'embryon existe avant la fécondation dans l'œuf des oiseaux & par analogie dans la femelle vivipare, que la substance du sperme est nécessaire pour la fécondation & qu'une quantité presque infiniment petite peut suffire. Mais comment, dans ce système, expliquer la ressemblance des mulets avec leurs pères? Comment le sperme agit-il sur cet embryon? Voilà ce qu'on ignore encore. Peut-être un jour en saura-t-on davantage. Les vers spermatiques ne deviennent plus du moins des hommes ou des lapins. Quant aux molécules organiques, elles ressemblent trop aux monades; mais remarquons à l'honneur de *Leibnitz*, que jamais il ne s'est avisé de prétendre avoir vu des monades dans son microscope. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 327. ... par pourriture. — Saint Paul, *Corinth.*, xv, 36, et saint Jean, xii, 24.

Page 328. ... dans mon cerveau. — Imitation du *Festin de Pierre*, sc. 1, acte III. Beuchot prétend que Voltaire n'avait pas connaissance des éditions de Molière contenant ce passage.

Page 329. ... raisonne sur les moines. — Ce chapitre a été inspiré par la grande question de la réforme monacale très à l'ordre du jour en 1768. Les richesses des couvents étaient même inventoriées par une commission d'évêques.

Page 330. ... reprendre leurs anciennes chaînes. — Les jésuites n'auraient pas été à plaindre si on eût doublé cette pension de 400 livres en faveur de ceux qui auraient eu des infirmités ou plus de soixante ans; si les autres eussent pu posséder des bénéfices ou remplir des emplois sans faire un serment qu'ils ne pouvaient prêter avec honneur; si on avait permis à ceux qui auraient voulu vivre en commun de se réunir sous l'inspection du magistrat. Mais la haine des jansénistes pour les jésuites, le préjugé qu'ils pouvaient être à craindre & leur insolent fanatisme dans le temps de leur destruction & même après qu'elle eût été consommée, ont empêché de remplir à leur égard ce qu'eussent exigé la justice & l'humanité. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 332. ... cent soixante mille hommes. — Ce texte conforme à toutes les éditions, est un *lapsus calami* de Voltaire. Il faut cent quatre-vingt mille.

Page 332. ... cela est démontré. — C'est une erreur. Le nombre des hommes dépend essentiellement de la quantité de subsistance; dans un grand État comme la France, 90,000 personnes enlevées à la culture & aux arts utiles causent sans doute une perte; mais l'industrie du reste de la nation la répare sans peine. Les moines sont surtout nuisibles parce qu'ils servent à nourrir le fanatisme & la superstition & parce qu'ils absorbent des richesses immenses qui pourraient être employées au soulagement du peuple ou pour l'éducation publique. Au reste, il ne serait pas impossible de calculer l'effet que peut avoir sur la population l'existence d'une classe de célibataires; mais ce calcul serait très-compliqué & dépend d'un beaucoup plus grand nombre d'éléments que ne l'ont cru les savans d'après le calcul desquels M. de Voltaire parle ici. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 335. ... d'abus plus intolérable. — Le grand-duc Léopold vient de défendre aux couvens de ses États d'exiger & même de recevoir aucun dot; mais de peur que

des parens avarés ne trouvent dans cette loi un encouragement pour forcer leurs filles à prendre le parti du cloître, ils seront obligés de donner aux hôpitaux une dot égale à celle que le couvent aurait exigée. (*Ibid.*)

Page 335. ... l'ami des hommes. — Mirabeau le père.

Page 336. ... *Humani vultus*. — Horace, *Art poétique* vers 101 et 102. — Sanadon avait publié en 1728 un texte d'Horace avec traduction en français.

Page 340. ... dans la Tartarie. — Abbeville.

Page 340. ... l'empereur de la Chine. — Le roi de Prusse.

Page 341. ... une comédie siffiée. — *Narcisse ou l'Aman, de lui-même*, comédie en un acte, en prose, jouée pour la première et unique fois sur le Théâtre-Français, le 18 décembre 1752.

Page 342. ... prise de corps. — Jean-Jacques Rousseau venait de rentrer en France sous un faux nom.

Page 342. ... Et qui troubla la France. — Par la révocation de l'édit de Nantes.

Page 343. ... avocat-général du Dauphiné. — Sertau : *Discours sur l'administration de la justice criminelle*.

Page 347. ... Rey. — Éditeur d'Amsterdam chez lequel se publiaient tous les ouvrages anti-catholiques.

Page 347. ... Des troupes vinrent. — Est-ce une allusion à la garnison qui fut mise à Ferney pendant les troubles de Genève ?

Page 348. ... chambre de Valence. — Les cours des aides, juges ordinaires & souverains des délits en matière d'im-

pôts, n'étant ni assez expéditives ni assez sévères au jugement des fermiers généraux, ils obtinrent d'un contrôleur des finances nommé *Orri*, vers 1730, l'érection de trois ou quatre commissions souveraines dont les juges, payés par eux, s'empressèrent de gagner leur argent. Un de ces juges, nommé *Colloz*, a été presque aussi fameux que *Baville*, *Laubardemont*, *Pierre d'Anca*, le duc d'*Albe* & le prévôt de *Louis XI* ont pu l'être dans leur temps. On établit une de ces chambres de Valence & elle subsiste encore. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 352. ... en 1497. — En comptant l'année du 1^{er} janvier; le 6 mars 1496 selon la manière de l'époque.

Page 353. ... licences en Sorbonne. — Laps de deux années passé par les bacheliers à assister aux cours et à disputer pour être en état de passer docteurs.

Page 355. ... Harcourt. — Actuellement Louis-le-Grand. Voltaire y fut élevé.

Page 355 ... Grande querelle. — La condamnation du *Bélifaire*.

Page 357. ... au porteur dans l'autre monde. — Affaire des billets de confession. Voir dans le présent volume le roman intitulé *l'Ingénu*.

Page 357. ... corse & génois. — Ils étaient alors en guerre.

Page 358. ... factions acharnées. — Les jésuites et les jansénistes.

Page 360. ... du président de *Montesquieu*. — Il s'agit ici du jésuite *Paulian*, qui envoya un mauvais dictionnaire de physique à M. de *Voltaire*, en lui écrivant qu'il le regardait comme un des plus grands hommes de son siècle, & en l'année d'après un dictionnaire anti-philosophique digne

de son titre, dans lequel M. de *Voltaire* était insulté avec la grossièreté d'un moine & l'insolence d'un jésuite. Il n'est pas rigoureusement vrai que *Rout* eût été chassé de la chambre de *Montesquieu* mourant; on ne l'osa point, parce que les jésuites avaient encore du crédit; mais il est vrai qu'il troubla les derniers momens de cet homme célèbre qu'il voulut le forcer à lui livrer ses papiers & qu'il ne put y réussir; peu d'heures avant que *Montesquieu* n'expirât, on renvoya *Rout* & son compagnon ivres morts dans leur couvent. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 361. ... *Garaffe*. — Jésuite et pamphlétaire, né en 1585, mort en 1631.

Page 361. ... *Guignard*. — Régent du collège de Clermont, fut impliqué dans l'affaire de Jean Châtel, condamné pour ses écrits séditieux pendant la Ligue et exécuté en 1595.

Page 361. ... la congrégation de l'Indice. — Index.

Page 361. ... *Aristote*. — En 1624, le parlement de Paris condamna au bannissement deux chimistes qui n'admettaient pas toutes les opinions d'Aristote.

Page 362. ... vous m'aimerez. — Et ce temps est venu. — Cette note parut pour la première fois dans l'édition de Kehl. Elle fait allusion aux réformes de Joseph II.

Page 362. ... liquéfaction. — Allusion au sang de saint Janvier.

Page 362. ... Révérence aux mules. — Voir *Voltaire*, *Siècle de Louis XV*, ch. xxxix.

Page 363. ... *Pinto*. — Juif polonais qui défendit ses coreligionnaires contre *Voltaire* dans un écrit intitulé : *Réflexions critiques sur l'article de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762.

Page 363. ... *Gallitzin*. — Ambassadeur de la Russie près la cour de France.

Page 363. ... *Rotalier*. — Il faut lire : *Riballier*.

Page 364. ... *Petau*. — Jésuite (1583-1652), fit faire de grands progrès à la science chronologique.

Page 365. ... *M. Silhouette*. — Contrôleur des finances en 1757, commença de grandes réformes ; mais ayant voulu frapper de nouveaux impôts et diminuer les dépenses personnelles du roi, il fut obligé de quitter le ministère au bout de huit mois.

Page 366. ... écrit l'histoire. — Voltaire, *Charlot*, acte I, scène VII.

Page 368. ... *Denina*. — Né en 1731 à Ravel, en Piémont, mort en 1813.

Page 368. ... étalait pour le Taffe. — Boileau, satire IX, vers 176. (Tome I, p. 86 de l'édition Alph. Lemerre.)

Page 369. ... & le roi de Pologne. — Catherine II et Poniatowski. — Au nom de la tolérance, les Russes venaient d'entrer en Pologne.

Page 370. ... s'amuser que s'instruire. — Voltaire fait ici allusion au peu de succès qu'eut son *Histoire de Russie* et à la grande préférence que le public montra pour son *Histoire de Charles XII*.





TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
CANDIDE OU L'OPTIMISME.	1
CHAP. I. Comment Candide fut élevé dans un beau château, comment il fut chassé d'icelui.	3
— II. Ce que devint Candide parmi les Bulgares.	7
— III. Comment Candide se sauvad'entre les Bulgares & ce qu'il devint.	10
— IV. Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Pan- glofs, & ce qui advint	13
— V. Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui advint du docteur Panglofs, de Candide & de l'anabaptiste Jacques.	18
— VI. Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre & comment Candide fut fessé.	22
— VII. Comment une vieille prit soin de Can- dide, & comment il retrouva ce qu'il aimait.	24
— VIII. Histoire de Cunégonde.	27
— IX. Ce qui advint de Cunégonde, de Can- dide, du grand-inquisiteur & d'un juif.	31
— X. Dans quelle détresse Candide, Cuné-	

	Pages.
	gonde & la vieille arrivent à Cadix, & de leur embarquement. 33
CHAP. XI.	Histoire de la vieille 37
— XII.	Suite des malheurs de la vieille 41
— XIII.	Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde & de la vieille 46
— XIV.	Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai. 49
— XV.	Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde. 54
— XVI.	Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes & les sauvages nommés Oreillons 57
— XVII.	Arrivée de Candide & de son valet au pays d'Eldorado, & ce qu'ils y virent. 61
— XVIII.	Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado. 67
— XIX.	Ce qui leur arriva à Surinam. Comment Candide fit connaissance avec Martin. 75
— XX.	Ce qui arriva sur mer à Candide & à Martin. 82
— XXI.	Candide & Martin approchent des côtes de France & raifonnent. 85
— XXII.	Ce qui arriva en France à Candide & à Martin. 88
— XXIII.	Candide & Martin vont sur les côtes d'Angleterre; ce qu'ils y voient. 101
— XXIV.	De Paquette & de frère Giroflée. 103
— XXV.	Visite chez le seigneur Pococuranté, noble vénitien. 100
— XXVI.	D'un souper que Candide & Martin firent avec six étrangers, & qui ils étaient. 116

ge 180. ...En l'année 1689. — Cette année-là Guillaume III fut proclamé roi d'Angleterre et les hostilités s'ouvrirent entre la France et ce pays.

ge 181. ...eau des Barbades. — Rhum.

ge 182. ...Je suis huron. — Naturel du Canada.

ge 184. ...que vous appelez *huguenots*. — Cette dénomination a en effet trop d'étymologies pour qu'il soit facile de préciser une. L'émigration des huguenots avait commencé en 1681.

ge 187. ...ne les ont pas tous convertis. — Les jésuites ont servi d'auxiliaires dans la conquête du Canada.

ge 198. ...qu'il n'en avait jamais fait à personne. — Les premières éditions de 1767 portent : jamais faites.

ge 197. ...*Recollet*. — Religieux franciscain.

ge 193. ...la reine *Candace*. — La première édition dit la reine de Candace. Voltaire mit dans l'errata : comment le P. Quesnel aurait-il ignoré que *Candace* est le nom des belles reines d'Éthiopie, comme *Pharaon* le nom des rois d'Égypte ? »

ge 200. ...baptême de feu. — Les théologiens reconnaissent encore le baptême de désir.

ge 204. ...les lois divines & humaines s'y opposent. Les parrains et marraines, dont l'origine remonte vers 140, sous le pape Hygin, n'étaient d'abord que de simples témoins. Plus tard leur rôle devint plus important. La marraine contractant envers son filleul une maternité spirituelle, ne peut, aux yeux de l'Église, se marier avec l'enfant, soit même avec son père. Le mariage n'existant pas encore sous Louis XIV, cette loi de l'Église était en même temps une loi de l'État.

ge 212. ...Vive l'Ingenou. — En 1689, les Anglais ont ainsi et souvent repoussés de nos côtes.

	Pages.
CHAP. XVII. Elle succombe par vertu	251
— XVIII. Elle délivre son amant & un jansé- niste	254
— XIX. L'Ingénu, la belle Saint-Yves & leurs parens font rassemblés.	258
— XX. La belle Saint-Yves meurt, & ce qui en arrive	267
L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS	277
Désastre de l'Homme aux quarante écus	281
Entretien avec un géomètre	285
Aventure avec une carme.	305
Audience de M. le contrôleur-général	307
Lettre à l'Homme aux quarante écus.	311
Nouvelles douleurs occasionnées par les nouveaux systèmes	315
Mariage de l'Homme aux quarante écus.	320
L'Homme aux quarante écus, devenu père, raisonne sur les moines.	329
Des impôts payés à l'étranger.	336
Des proportions	339
De la vérole	347
Grande querelle	355
Scélérat chassé	358
Le bon sens de M. André.	360
D'un souper chez M. André	363
NOTES ET VARIANTES.	371

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LECERRE, ÉDITEUR

A PARIS

	Pages.
Comte N. VII. Elle succombe par vertige	251
— N. VIII. Elle dévoue son amour à un jeune cité	256
— N. IX. L'ingère, la belle Saint-Yves à leurs parents sont réunis	258
— N. X. La belle Saint-Yves meurt, à ce qui en arrive	267
L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS	
Traité de l'homme aux quarante écus	281
Extrait avec un gémissement	285
Aventure avec son cousin	295
Ballade de M. le comte-duc-général	307
Lettre à l'homme aux quarante écus	311
News des derniers académiciens par les nouveaux cités	315
Marriage de l'homme aux quarante écus	320
L'homme aux quarante écus, devenu père, raisonne sur les maisons	329
Des impôts payés à l'étranger	336
Des propriétés	339
De la robe	347
Grande querelle	355
Solennel châtiment	358
Le bon sens de M. André	360
D'un singe chez M. André	365
NOTES ET VARIANTES	371

de son titre, dans lequel M. de *Voltaire* était insulté avec la grossièreté d'un moine & l'insolence d'un jésuite. Il n'est pas rigoureusement vrai que *Rout* eût été chassé de la chambre de *Montesquieu* mourant; on ne l'osa point, parce que les jésuites avaient encore du crédit; mais il est vrai qu'il troubla les derniers momens de cet homme célèbre qu'il voulut le forcer à lui livrer ses papiers & qu'il ne put y réussir; peu d'heures avant que *Montesquieu* n'expirât, on renvoya *Rout* & son compagnon ivres morts dans leur couvent. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Page 361. ... *Garaffe*. — Jésuite et pamphlétaire, né en 1585, mort en 1631.

Page 361. ... *Guignard*. — Régent du collège de Clermont, fut impliqué dans l'affaire de Jean Châtel, condamné pour ses écrits séditieux pendant la Ligue et exécuté en 1595.

Page 361. ... la congrégation de l'Indice. — Index.

Page 361. ... *Aristote*. — En 1624, le parlement de Paris condamna au bannissement deux chimistes qui n'admettaient pas toutes les opinions d'Aristote.

Page 362. ... vous m'aimerez. — Et ce temps est venu. — Cette note parut pour la première fois dans l'édition de Kehl. Elle fait allusion aux réformes de Joseph II.

Page 362. ... liquéfaction. — Allusion au sang de saint Janvier.

Page 362. ... Révérence aux mules. — Voir *Voltaire*, *Siècle de Louis XV*, ch. xxxix.

Page 363. ... *Pinto*. — Juif polonais qui défendit ses coreligionnaires contre *Voltaire* dans un écrit intitulé: *Réflexions critiques sur l'article de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762.





3W

N

UNIVERSITY OF MICHIGAN
UNDERGRADUATE LIBRARY

DUE DATE

MAY 10 197

APR 20 1979

DA

APR 1 1979

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06238 1457